

A la mémoire de mon père
Freddy Joris (1925-2015),
qui me fit naître en 1955,
et surtout devenir ce que je
suis ...

VERVIERS EN 1955

Du même auteur

La presse verviétoise de 1818 à 1850, Louvain-Paris, Nauwelaerts, Cahier 87 du Centre interuniversitaire d'Histoire contemporaine, 1978, 370 p.

La presse verviétoise de 1850 à 1914, Louvain-Paris, Nauwelaerts, Cahier 92 du Centre interuniversitaire d'Histoire contemporaine, 1982, 560 p.

Histoire des métallurgistes verviétois, Liège, Fondation André Renard, 1982, 242 p. (préface de Robert Gillon)

Histoire des Fédérations socialistes de Soignies et Thuin, Bruxelles, PAC, 1985, 208 p.

Pierre Fluche et le mouvement ouvrier verviétois sous Léopold II, Bruxelles, Institut Emile Vandervelde et Tubize, GammaPress, 1997, 404 p.

Les Wallons et la réforme de l'Etat, 2ème édition, Charleroi, Institut Jules Destrée, 1998, 232 p. (préface de Jacques Yerna)

Mourir sur l'échafaud, Liège, Editions du Céfal, 2005, 156 p.

1906. Une saga verviétoise, Verviers, Editions des Champs, 2006, 400 p.

L'Athénée de Verviers et ses devanciers, Verviers, ARV, 2007, 240 p.

Trente ans aux fourneaux de Clio, Verviers, Editions des Champs, 2008, 351 p.

La chapelle St-Lambert et l'ancien couvent des Sépulchrines à Verviers, Namur, IPW, 2010, 60 p. (Carnet du Patrimoine n° 75)

Pierres et Lettres verviétoises, Verviers, Comité scientifique d'histoire verviétoise, 2011, 344 p.

Marie Mineur, Marie rebelle. Une pionnière féministe en milieu ouvrier au XIXe siècle, Waterloo, Avant-Propos, 2013, 190 p. (Prix Prince Alexandre de Belgique)

Verviers en 120 rappels, Verviers, Editions des Champs, 2016, 64 p.

(suite page 207)

FREDDY JORIS

VERVIERS EN 1955
Autopsie de la cité lainière
à la veille de sa chute

2019
Editions des Champs

© D/2019/11.305/8 (Editions des Champs, 51, rue des Champs, 4801 Verviers)
excepté pour la plupart des illustrations, dont les détenteurs ont été contactés
et sont mentionnés chaque fois que possible.

Préface

par Dominique Nahoé

NAHOÉ & C^{ie}
 MANUFACTURIERS - RUE DE CLOUJOU
 ENSIVAL (BELGIQUE)

TELEPHONE : T. 100.000 - T. 100.001
 T. 100.002 - T. 100.003
 TELEGRAMMES : NABOHOE-ENSIVAL

CUIRS TANNÉS & CHROMÉS
 CROQUES & CARDS
 CROQUES & COUVERES
 CROQUES & BOUTELLES
 CROQUES & BANES
 POUR BELLEME, VOYAGE
 TAPPOIRE & COUVERES
 LES PLUS BEAUX RECOUVRES
 AUX EXPORTATIONS UNIVERSELLES

COURROIES EN CUIR
 AVEC OU SANS COUTURE
 COURROIES SANS FIN
 COURROIES POUR ENROULEMENTS
 COURROIES TRANSMISSIONNELLES

CORDES EN CUIR
 PROTECTIONS D'EMBRAYAGE
 MANCHONS & LAMIERES
 POUR FILATURE

Tous les CUIRS POUR L'INDUSTRIE

Page 1 de Commerce Vendeur 5012

Facture N° 4630
 4. 10. 1954

Facteur : DE
 SOUSCRIPTION JEAN GENE
 Croix-Rouge-Wallon

Nous avons l'honneur de vous remettre ci-après facture aux marchandises que vous avez bien voulu nous commander et dont la vente est faite aux conditions générales se trouvant au verso de la présente et aux conditions particulières ci-après.
 Nous nous recommandons à la faveur de vos nouveaux ordres et vous prions d'agréer, Monsieur, l'expression de nos meilleurs sentiments.

Ensal, le 31 Mai 1954

NAHOÉ & C^{ie}.

51/5	Reliquat en notre faveur, dont détail repris sur le relevé ci-joint.	12,50
	Taxe de 4,5%	1,40
	Total	13,90
	Pour arrondir	1,40
	Total	14,30

Chèque Pétion - Bouillon N° 4011
 O.C.C.T. Co. 1011 F.



Facture de 1954 de la société « Nahoé et Cie » (coll. D. Nahoé) et quelques exemples de cuirs industriels produits dans les années '50 (brochure de Duesberg-Bosson, qui absorba la firme Nahoé en 1959, coll. Marc Simonis)

« À la Ville de Verviers »

Je suis du baby-boom de l'après-guerre, fils aîné d'une famille mi-bourgeoise, mi-petite-bourgeoise, catholique de toute façon, et de Verviers. De quelque côté qu'on regarde, je suis Verviétois, fils, petit-fils et arrière-petit-fils de Verviétoises et de Verviétois.

Je suis venu au monde à la maison, celle de ma grand-mère maternelle où mes parents s'étaient naturellement installés après la libération des prisonniers de guerre.

J'ai entonné très tôt la ballade des gens qui sont nés quelque part, préservé par deux femmes en une ville douillette et chaude, continentale, entre Liège et la frontière allemande, dans ce qu'on appelait à l'époque l'Est de la Belgique. Un lieu saturnien, tellurique, entre métallurgie du zinc et sources thermales. Le plomb des canalisations d'eau donnait la colique. Le panache blanc du chauffage urbain jaillissait des hautes cheminées de l'Intervapeur dans une sérénité ambiguë. Il s'exhalait au ras des trottoirs par les soupiraux mal jointifs des conduites souterraines, fumerolles d'une vie redoutable sur les flancs d'un volcan endormi.

Avec une telle hérédité géologique, Verviers aurait pu, aurait dû rester mon centre de gravité et je sais certains qui sont demeurés là. Je partis. Je dus partir.

Déjà dans l'Ancien Régime, on lavait la laine à la rivière et on la filait. On y vit les premiers ateliers du continent. Je me souviens d'une région de manufactures, d'une atmosphère industrielle, d'une vraie cité aussi, cinémas à la pelle, grands magasins en pagaille et leurs vitrines animées pour « la » Noël, comme on dit là-bas.

Et il y avait ce kiosque à musique d'une élégance mauresque, au milieu des rocailles d'un parc interdit, celui de « l'Harmonie », sorte de club privé de la bonne société où les jeunes filles allaient tenter leur chance au bal ou simplement s'amuser. À la fin des années trente du siècle dernier, ma mère s'y costuma en danseuse de charleston et mon père devait passer par là. La fille du lainier et l'héritier du tanneur y avaient leurs entrées en ces temps productifs. Je n'approchai jamais du kiosque et ne touchai pas les rocailles. C'est mieux ainsi, elles m'auraient transformé en statue de sel. J'étais heureusement trop jeune pour obtenir mon billet. Je me contentai d'un ticket de tram.

De mon point de vue, les tramways jaunes provenaient du « quartier des Fabriques », ils irriguaient le centre, puis ahaient vers chez moi par des rues aisées « *dont les maisons cossues sont dispersées dans la verdure* », écrivait le Guide Michelin. Je connaissais toutes les lignes, leurs numéros et leurs correspondances. Si la place était libre, je m'installais « à la petite fenêtre », à l'avant. J'avais les yeux fixés sur les rails engloutis par la machine. Le demi-dieu en uniforme qui ne se séparait jamais de sa manivelle sacrée fourrageait les engrenages. Tohu-bohu de cliquetis. Les « vieux trams » me menaient d'évidence chez ma vieille tante et les « nouveaux trams » me conduisaient à l'école. Je trouvais une certaine logique à cette distribution. Ce que j'aimais le plus, c'était les terminus, les portes du désert, la jetée en mer, la *terra incognita*. J'attendais en vain le passeur. A chaque fois, le tramway à deux faces repartait en arrière, bonhomme, au pied de la « Bouquette » qu'il ne grimperait jamais, dans la stupide ignorance de l'autre monde qu'il venait d'approcher.

Je me rappelle les « balles de laine », enveloppées de jute. Elles arrivaient d'Anvers où les déchargeaient des cargos d'Australie. Brinquebalées au gré des pavés sur des camions à claire-voie, elles étaient la matière nourricière de Verviers. Un jour, nous ne les vîmes plus par nos rues et nous tombâmes en décadence. Les grilles du parc enchanté se fermaient et me laisseraient dehors pour toujours.

« Profession du père : industriel », écrivais-je en première page des bulletins de renseignements scolaires. Il était sixième de sept enfants. C'était son père qui avait créé « l'usine », terme sacerdotal et référentiel de la famille, temple de la religion de l'ouvrage. Tannerie et fabrique de courroies pour machines textiles, avec un beau papier de firme aux jambages en relief, « *Tannerie-Corroierie Nahoé & Compagnie, Ensival (Verviers) Belgique* ». Je m'en souviens bien, il a accueilli mes premiers gribouillis.

Mon grand-père distribuait aussi des crayons réclame qui étalaient sa raison sociale. Je les arborais en classe et j'en donnais à mes copains. Il m'en reste quelques-uns, coupés au carré, comme neufs. J'ai dû les serrer contre moi lors du naufrage ces petits bouts de bois ou les recueillir qui flottaient sur la mer. Trésor d'un enfant. Seul héritage. Inestimable. L'un ou l'autre sommeille aujourd'hui sur les bureaux des chambres de mes quatre petits-fils.

Elle me plaisait cette « ...& Compagnie ». Je l'imaginais comme une traîne à une mariée, sorte de nom à particule, noblesse de chevalier du cuir. Et j'avais l'impression qu'elle était mienne, l'usine, puisqu'elle portait mon nom, un drôle de nom en cinq lettres à ranger dans le bon ordre, ponctué d'un accent aigu que les profs oubliaient toujours, mais qui faisait la fierté du clan. Si d'aventure un condisciple s'en moquait, je lui sortais mes crayons et je lui clouais le bec.

Jean-Paul Nahoé, le fondateur, c'était « grand-papa ». Il me prenait par la main. J'étais fier, car les gens le saluaient sur le trottoir de sa maison de la grande chaussée, face aux murs immenses de la papeterie, à cinq cents mètres de son usine, rue de Croix-Rouge. Je sus plus tard qu'il s'était essayé à la politique et qu'il fut quelques temps le chef de l'opposition catholique face aux socialistes de sa commune d'Ensival. Il devait être paternaliste en diable. Sa quarantaine d'ouvriers faisait partie de nos proches, lui-même vivait au milieu d'eux.

Je me rappelle Remacle ; je ne connaissais que son prénom et sa casquette. Il était toujours gentil avec moi. On se tutoyait. Il me soulevait de ses grosses mains et m'asseyait sur la selle de sa moto avec un large sourire édenté. Mon père laissait faire, car grand-papa appréciait, lui qui exigeait de ses fils – Joseph, Paul, Albert – qu'ils enfilent d'abord la salopette bleue et se frottent aux métiers dans une sorte d'unanimité du travail manuel, avant de prétendre à une quelconque autorité.

Papa (Paul), doué en maths, ne conquist qu'un diplôme technique. Il aurait voulu poursuivre, « aller à Gramme », un institut liégeois renommé qui formait des ingénieurs de production. Malchance ! Il se retrouva prisonnier pour cinq ans au fin fond de la Prusse baltique. Il fut fort démuni après-guerre lorsqu'il fallut prendre des décisions stratégiques de reconversion. Et moi j'étais né : baby-boom !

Au fond du jardin ensivalois de mon grand-père, je contournais les deux vieux noyers et j'escaladais le talus du chemin de fer vers la grande gare et l'Allemagne au-delà. J'imaginais que les voyageurs internationaux du Londres-Cologne et du Paris-Berlin étaient prévenus du prochain arrêt de Verviers-Central par les lettres noires « Nahoé & Compagnie - Courroies - Manchons – Lanières », peintes comme pour les aveugles sur le pignon arrière. D'ailleurs, juste à ce moment-là crissaient les freins des express dans un panache de vapeur. – « *Veux-tu descendre de là tout de suite !* ».

Complet noir et gilet boutonné, cravate sombre retenue par une épingle de nacre, chemise blanche et barbichette taillée en pointe, le patriarche avait l'air des savants des albums de Tintin. A « la nouvelle année », il me donnait une pièce de cent francs pour ma tirelire. Elle arborait le profil de nos quatre rois, Léopold I^{er}, Léopold II, Albert et Léopold III. Grand-papa était aussi un roi.

Jean-Paul Nahoé avait peiné à se tailler son royaume de tanin. Cet autodidacte laborieux se mua en magicien chimiste des mélanges et des bains qui produisent les plus belles peaux. Sa balance d'apothicaire a passé les générations et, peut-être ou peut-être pas, mon fils « Jean » la conservera-t-il.

Je me revois le dimanche matin avec mon père, dans l'usine en sommeil que nous avions le pouvoir jupitérien de réveiller. Nous contournions les bassins poisseux où macéraient les peaux. Les râpes monstrueuses des équarisseurs me fascinaient et je ne ressentais aucune répulsion devant ces chapelets de graisse qui partaient à l'égout. Fils et petit-fils de tanneur, je devais savoir que le cuir souple est à ce prix.

Enfin, venait le moment tant attendu.

Papa actionnait le mécanisme, abaissait la longue manette de la mise en marche des moteurs. Placés en enfilade, d'immenses tonneaux de bois cerclé commençaient à frémir et se mettaient en mouvement avec majesté. Ils tournaient sur leurs flancs avec un bruit de marée, sac et ressac des peaux imbibées qui tentent de sortir du brouet, puis y retombent en écumant. Comme on ravive tous les jours le coke rougeoyant des hauts fourneaux, tous les jours faut-il remuer les peaux noires. On ouvre ensuite un clapet, on saisit une tige plus haute que moi et d'un geste d'expert papa juge au touché si l'alchimie se reproduit. J'ai pour la vie dans les narines cette odeur puissante et presque animale, aux oreilles ce grincement des roues dentées, cette poix sur mes doigts quand je me risquais à frôler les marmites infernales.

L'usine se divisait en un quartier humide et un quartier sec, le cru et le cuit. Près de mon père, je me sentais le maître du hall du rez-de-chaussée où les peaux gluantes arrivaient des abattoirs, presque palpitantes encore. Un monde liquide et froid : rigoles d'écoulement qu'il fallait sauter au bras de papa, lames humectées, arbres mécaniques qui suintaient l'huile lubrifiante. Les carreaux gras des fenêtres distillaient une lumière glauque qui se réverbérait en mille

éclair noirs sur les flaques d'eau, les bassins et les bouches, avant de mourir engluée dans les panneaux de bois visqueux des énormes tonneaux en travail.

Grand-père Nahoé avait alloué le premier étage à mon oncle Joseph. Parfois, celui-ci me faisait les honneurs de la visite. C'était le domaine du cuir achevé, de la chaleur et de l'éclat du jour à travers le feuillage des arbres environnants, le contact feutré avec une matière nouvelle et noble, prête à une seconde existence. Lorsque j'ai lu des évocations du Grand Œuvre, je l'ai toujours identifié à cette transmutation, à cet escalier qui montait à la corroierie, couloir de sortie de l'Hadès inférieur, combat victorieux contre cornues diaboliques et salles de torture, ces terribles prolégomènes à la métamorphose.

Sur de larges tables de bois blond, des armées de scalpels et de lames chirurgicales attendaient les découpes cliniques des peaux tannées dont l'animalité avait disparu. J'en rapportais des copeaux, je passais mes mains sur les courroies épaisses et lisses. Je les imaginais prenant de la vitesse entre les bras de puissantes machines textiles, transmettant le mouvement et la vie à une enfilade de verrières.

Une vraie cité que ce Verviers des années cinquante, un axe urbain qui prend sa source sur un petit Capitole où trône l'élégant hôtel de ville d'un XVIII^e siècle décliné à la mode de Paris. Il porte à son fronton la maxime « Publicité Sauvegarde du Peuple » qui rappelle la réunion de la ci-devant principauté de Liège à la République.

La ville basse se partage en deux places jumelles. Allant de l'une à l'autre par les devantures des magasins ou par le passage à travers l'Innovation, je parcourais les cent cinquante mètres entre l'arrêt du tram et mon école. Matin et soir, je croisais la haute silhouette sombre de G. J. Chapuis, ainsi identifié sur son socle.

La statue me tournait le dos, sortie tout habillée de la Révolution française. Campée sur des jambes musclées, elle regardait au loin, ignorant cette « place du Martyr » qui se souvenait pourtant de l'homme en son nom même. Une hache et un billot anguleux faisaient corps avec le géant de bronze. Chapuis avait laissé sa tête dans les répressions autrichiennes suscitées par le dernier prince-évêque, François de Méan, un suppôt de Vienne, celui que l'insurrection liégeoise venait de chasser en implorant l'arrivée de l'Armée du Nord, celle des soldats de l'An II.

L'insurgé verviétois fut l'un des premiers héros de mon panthéon.

En contrebas vers l'est et les pays allemands qui ne sont qu'à vingt kilomètres, voici les plus anciennes manufactures. Mon autre grand-père, le papa de maman, passait tous les jours par là, du moins quand il n'arpentait pas l'Europe centrale et la Russie au nom des maîtres du textile verviétois et pour la renommée de la Belgique exportatrice.

Lui, je ne l'ai jamais connu. Il est mort d'un arrêt du cœur avant ma naissance. La famille de ma mère cultivait son souvenir. Il était cadre supérieur du secteur privé, dirait-on aujourd'hui. Par simple palpation, il savait sélectionner les meilleures laines des moutons australiens. Grand-papa maternel était un « lainier », négociant patenté, formé à « l'École textile » que je distinguais tous les jours en contournant la place Vieuxtemps aux commandes assistées de mon tram 3 ou 6.

Joseph Chaballe - c'était son nom - se mua en voyageur de commerce intercontinental. Il prenait l'express Paris-Moscou qui passait à la nuit tombante derrière les noyers du roi Jean Nahoé. Il en descendait à Varsovie le lendemain. Parfois, il ralliait Budapest ou Sofia. Je conserve son guide du Kremlin qu'il visita, frais émoulu, juste après la révolution d'Octobre, dans les soubresauts du premier après-guerre. Plus tard, fondé de pouvoirs « chez Simonis », la gigantesque entreprise lainière de la rue de Limbourg, il devint familier de la ligne de paquebots Anvers-Lisbonne.

Je doute qu'au fond d'elle-même, ma grand-mère appréciait, bien qu'elle eût la vertu des femmes de marin. En parfait gentleman, il ne manquait pas de lui adresser de jolies cartes abondamment couvertes d'une écriture serrée et pieusement conservées après sa mort. Leurs timbres-poste représentèrent ma première ouverture sur le monde.

Je ne sais s'il connut des madones des sleepings ou des relations de croisières. Il était bel homme, le genre argentin à fine moustache noire et, effectivement, de très lointaine origine ibérique. L'un de mes ancêtres aurait-il suivi le duc d'Albe ? – « *Caramba ! je suis fait !* », comme je le lisais dans « L'Oreille cassée ».

Il avait fière allure dans son smoking et devait attirer le regard au volant de son Imperia. A ses retours de voyages, il s'adonnait à des parties de chasse avec d'autres lainiers, laissant à nouveau son épouse au foyer. Tu ne tenais pas en place, grand-père II. Tu dévorais la vie et elle t'a foudroyé. Tu seras toujours

mon préféré. Si grand-père Nahoé était mon roi de Troie, toi, tu fus mon Grand d’Espagne.

Entre les deux grands-pères, entre filature et tannerie, il y avait la ville commerçante. Elle se prolongeait vers la terrasse du Grand-Théâtre et la façade démesurée de la gare à clochetons. Sur un bas-relief de la salle des pas perdus, une tortue pousse la barrière et emprunte le train. Le lièvre aura beau courir plus vite encore que chez La Fontaine, elle arrivera la première. Les cheminots verviétois conjuguèrent naturellement les lettres françaises et la technologie.

J'ai retrouvé avec fascination le calque délavé du décor vibrant de mes dix ans, en arrivant il y a vingt-cinq ans à l'autre bout de l'Europe industrielle, en Ukraine, à Lviv, l'ancienne Lemberg d'Autriche-Hongrie, dont l'Opéra est une copie presque conforme du Grand-Théâtre. Le temps s'était arrêté et j'allais enfin donner l'accolade à mon Hidalgo de grand-père qui m'apparaîtrait au coin de la rue, manteau droit, parapluie noir et chapeau melon. Je crois bien que je l'ai distingué au loin. Je n'ai pas osé.

J'ai vu le jour dans une large avenue, tracée plein sud avant la Grande Guerre, au cœur du quartier bourgeois qui surplombe le centre. Devenirai-je tanneur ou lainier, ingénieur textile, gérant de banque place Verte, comme le cousin de maman ? A l'époque, je préfère jouer aux billes.

J'aime aussi passer des heures avec ma vieille tante, celle des « vieux trams », la sœur de Jean-Paul Nahoé. Elle habite un petit appartement au nord de l'agglomération, à Dison, non loin des quartiers ouvriers. La descente de l'autoroute allait dynamiter son immeuble du bas de la rue Léopold. Elle est morte juste avant le cataclysme.

A l'âge de vingt ans, mal soignée, elle devint sourde. Son fiancé la quitta. Depuis lors, elle vit seule. Optimiste invétérée, elle a vite appris à se débrouiller sans homme et a toujours travaillé. Elle dirige un secrétariat commercial, « chez Duesberg-Delrez » rue de Dinant. Comme elle n'entend rien, elle écrit, elle dicte. En français, en allemand et en flamand. On ne disait pas encore néerlandais et l'anglais on le laissait à la concurrence britannique.

Elle est ma super mamie, qui ne me prend pas pour un gamin. Anticonformiste et curieuse de tout, elle se mettra à l'étude du russe aux dernières années de sa longue vie, scandalisant plus d'un oncle officier de réserve : « *Voilà qu'elle tourne aussi mal que la reine Élisabeth !* » Ma voix ne lui parvient pas, mais elle

lit parfaitement sur mes lèvres. Moi, j'apprends vite à articuler mes mots. Cela me sera très utile plus tard. Je n'en sais encore rien.

Tante Barbe ! Vous imaginez les rires des enfants devant un pareil prénom. Il ne lui convenait guère. Elle ressemblait si peu à son frère Jean-Priam, roi de Troie et de la Tannerie. Elle avait apprécié mon grand-père l'Argentin, le peu qu'elle l'avait fréquenté, ce qui ravive mes regrets de ne l'avoir jamais connu, Gatsby le Magnifique.

Sans mari et sans descendance, tante Barbe retourne son affection sur la famille, sur le lignage plutôt. Elle accueille chaque nouveau-né, chaque nouvelle pousse. Elle bénit les unions et conserve la mémoire des disparus. Je donne la main à une autre Marguerite qui me promène dans trois siècles d'Archives du Nord. Rien n'est jamais acquis. Comme les civilisations, les familles sont mortelles, mais elles peuvent former un arc-en-ciel sur l'horizon du temps. Si elles ont de la chance.

Voyage avec ma tante. – « *J'ai eu très peur*, me dit-elle, *lorsque ton père et ton oncle, son frère, furent emmenés prisonniers par les Allemands. A deux lettres près, portions-nous un nom juif ? Nahum n'était-il pas l'un des prophètes de la Bible ? Ne me demande pas si j'ai bien agi, j'ai fait ce que moi seule pouvais mener à bien. Pour vous protéger tous. J'avais le temps, les recherches ne me rebutent pas et j'ai de la méthode. J'ai voulu constituer la preuve certaine de notre origine non juive* ». Elle me tendit une généalogie inachevée que les nazis n'avaient d'ailleurs jamais examinée ; papa resta « simplement » prisonnier pendant cinq ans. Chez l'un de ses frères, on fut plus malin, on avait une guerre d'avance : on détourna les travaux de ma vieille tante et on fit de lui un Flamand, libérable dès 1943 dans le droit fil de l'incorporation de la Flandre au Reich. Au prix du gommage de l'accent aigu. Honte ! On est toujours le juif de quelqu'un, tante Barbe.

Elle poursuit sa compilation jusqu'à la foule des rejetons de la fin des années quarante et du début des années cinquante. – « *Assieds-toi. Je vais te parler de notre histoire, la tienne, l'histoire de celles et ceux qui ont vécu avant nous. Les choses qui leur sont arrivées. Il était une fois... - Veux-tu encore du chocolat ?* ».

« Nahoé ». Jean-Baptiste le protestant émigré de Bretagne, Jean des Prés du pays fouronnais, Jean-Pierre des Banlieues - celle de Mont-Dison - Jean-Paul le Tanneur, « Jean-François », mon fils, qui trouvera son épithète tout seul.

J'aimerais que tu le voies mon JF, chère tante Barbe, toi qui ne pourras jamais l'entendre, même là où tu es. Comme je vous connais, tu décoderais sur ton ordi les paroles de son image *webcam*...

La vieille fée continuait de remuer les strates du temps. Son grand-père était encore un paysan. La vie rurale comportait son lot de mauvaises récoltes et de disettes. Au-delà des collines de Fouron-Saint-Martin s'élevaient les cheminées d'usine. A Liège les mines et les aciéries, à Verviers les filatures. Manger à sa faim, épargner et permettre aux enfants de lire, d'écrire et de calculer. Des vagues de prolétaires, l'espoir au cœur, ralliaient ces faubourgs industriels qui réclamaient des bras. Des cohortes de Flamands du Limbourg descendaient vers la Meuse et la Vesdre, des villages entiers remontaient de la forêt ardennaise, pauvres cortèges du petit matin jusqu'aux portes des ateliers.

Sur les hauteurs, les premiers capitalistes étalaient leur luxe de nouveaux riches et habitaient des châteaux victoriens, entourés d'une nuée de domestiques. Mon arrière-grand-papa connaissait les chevaux et répugnait à la fabrique. Il se fit cocher d'un des maîtres du textile.

Il fallut trois générations pour quitter la vallée des fumées et atteindre les quartiers résidentiels du sud. Là où je suis né.

Du côté de ma mère, on avait pris de l'avance. Quand arrière grand-papa Nahoé convoyait les bourgeois dans son fiacre, arrière-grand-papa maternel enfilait ses manches de lustrine afin de s'épargner la craie du tableau noir. Quoique bon chrétien, il était un constitutionnel ; il pratiquait la séparation de l'Église et de l'Etat. Il avait choisi la carrière de l'enseignement public. L'homme était instituteur en chef de la communale, fer de lance de l'instruction obligatoire, le premier guide des futures élites du royaume de Belgique. Et son école de Heusy était déjà bâtie sur la rive des nantis.

Tante Barbe recevait parfois des lettres aux timbres multicolores, bariolées d'étiquettes et de cachets, « Poste aérienne Luchtpost - Congo belge Belgisch Kongo ». Je découpais les vignettes. Elle me faisait la lecture. Le bateau blanc de Tintin accostait à Matadi. C'était l'oncle Albert et sa marmaille qui donnaient de leurs nouvelles. Frère cadet de mon père, il ne se voyait aucun avenir à la tannerie. Il alla tenter sa chance à la Colonie.

Avec la bénédiction du patriarche, il partit fonder une seconde « usine » outre-mer, dérouler « Nahoé & Compagnie » quelque part au Katanga. L'entreprise

échoua, semble-t-il, car on évitait d'en parler en famille. Le marché des peaux de buffles attendrait. J'imagine cette friche industrielle incongrue, reprise par la nature africaine, et l'accent aigu de mon nom qui achève de disparaître sous l'érosion d'un vent de terre rouge, comme une station-service abandonnée au milieu du désert de l'Arizona.

Mon oncle et ma tante se firent la malle et échouèrent sur les bords du lac Tanganyika. – « Moi Tarzan, toi Jane ». Délégué des administrateurs territoriaux, Albert-Ghislain devint conseiller d'un roi coutumier. C'était tant mieux pour ma collection de timbres, mais je lisais déjà trop d'histoires et je mêlais tout. – « *Dans son grand tipi de Bruxelles, le sachim des hommes blancs n'a pas la langue fourchue. Ugh ! visage pâle Nahoé a parlé* ».

Nous venions de prouver notre incapacité à gérer un tant soit peu un marché international de la peausserie. D'autres que nous développeraient une industrie moderne de la maroquinerie de luxe. A la devanture des boutiques de l'avenue Louise, on ne verrait jamais des sacs griffés « Nahoé & Compagnie » et notre cuir ne se tendrait plus aux arbres des machines. Personne, et surtout pas Priam, n'avait préparé la tannerie et ses courroies à la crise des métiers à tisser verviétois qui s'annonçait, sous la poussée des fibres synthétiques et des pays émergents.

On vendit d'abord l'entreprise, à la mort du fondateur, sous la pression des beaux-frères aux mains blanches qui réclamaient la part de leurs épouses. Mon père suivit ses tonneaux de tanin et se fit contremaître du nouvel actionnaire, « Monsieur Duesberg ». A l'âge de la communion solennelle, je ne pouvais rien faire. J'enrageais.

Puis la région lainière partit en quenouille, annihilée par une cascade de faillites. L'incurie des patrons du textile leur sautait à la figure. Un infernal effet de dominos : l'usine et tant d'autres furent balayées, mes parents ruinés et notre maison vendue, celle que mon papy Gatsby avait acheté avant-guerre entre deux contrats en Transsylvanie.

Par bonheur au fond, j'étais arrivé trop tard. Je ne jouerais aucun rôle dans ces années manufacturières. J'en étais le dernier témoin, un témoin de douze ans. Il ne me restait que l'école et ma propre aventure à vivre. Ce n'était pas si mal.

Dominique Nahoé, septembre 2019



Jean-Pierre Nahoé vers 1890, cocher de la famille Simonis (coll. D. Nahoé)



Joseph Chaballe (à droite) à une Bourse aux laines, devant une carte de l'Australie, vers 1920 (coll. D. Nahoé)



Joseph Chaballe en 1939, fondé de pouvoirs chez Simonis (coll. D. Nahoé)



Visite de Baudouin Ier à Verviers le 30 octobre 1955 : le roi passe les troupes en revue (Musées communaux de Verviers, photographie G. Clipteux, Fonds J. Deblond)

Introduction

Le monde et la Belgique en 1955

Le général Eisenhower est président des Etats-Unis depuis janvier '53 et Staline est décédé depuis mars de la même année lorsque s'ouvre à Genève, en juillet 1955, la première réunion entre les quatre « Grands » (USA, Union Soviétique, Angleterre et France) depuis Yalta en 1945. Ce sommet suit de peu la création par les Russes, en mai, du Pacte de Varsovie, pour faire face au traité de l'Otan signé six ans plus tôt entre Occidentaux. La rencontre entre les leaders des deux blocs qui se font face dans la « guerre froide » n'aura guère de résultats, contrairement à celle qui s'est tenue en avril à Bandung en Indonésie, réunissant les chefs d'Etat d'une trentaine de pays africains et asiatiques (dont l'Egyptien Nasser et Nehru pour l'Inde) qui choisissent alors la voie du non-alignement entre ces deux blocs.

En France, où l'affaire Dominici défraie la chronique judiciaire, le président René Coty devient brusquement veuf à la fin de l'année. En guerre en Algérie bientôt et jusqu'il y a peu au Vietnam, le pays a vu, en février, l'éphémère gouvernement de Pierre Mendès-France remplacé par un premier gouvernement d'Edgard Faure : la IVe République est un modèle d'instabilité politique. De l'autre côté de la Manche, la jeune Elisabeth II règne depuis trois ans à peine et les amours de sa sœur Margaret avec le colonel Peter Townsend font les choux gras de toute la presse. Churchill, le vainqueur d'Hitler, cède son poste de Premier ministre à Anthony Eden en avril. Konrad Adenauer est à la tête du gouvernement ouest-allemand depuis 1949 et, en avril, la Lufthansa recommence ses vols civils après dix années d'arrêt forcé. Ces trois pays, avec l'Italie et les trois Etats qui ont formé entre eux le Benelux dès septembre '44, ont mis en place en 1954 une Communauté européenne pour les marchés du charbon et de l'acier. Les modalités d'un Marché commun élargi à l'ensemble de l'économie sont alors en pleine discussion et aboutiront en '57.

La Belgique est dirigée, depuis cette même année 1954, par une coalition socialiste-libérale conduite par le socialiste flamand Achille Van Acker. Le ministre montois Léo Collard prépare des projets de loi prenant l'exact contre-pied des mesures adoptées par le gouvernement précédant en faveur de l'enseignement libre à l'instigation du social-chrétien liégeois Pierre Harmel. Ce dernier préside une commission chargée d'étudier les problèmes communautaires dont le référendum pour ou contre Léopold III, en 1950, a souligné plus que jamais toute l'acuité. Mais c'est dans l'indifférence générale que ses conclusions sont rendues publiques à la fin de l'année, car les esprits sont ailleurs.

Du haut de ses vingt-cinq ans et après cinq années de règne effectif, le roi Baudoin a décidé de se rendre pour la première fois au Congo, du 15 mai au 16 juin. Son voyage est un triomphe, alors qu'on n'envisage pas de décolonisation avant trente ans au plus tôt ! Et bien que d'une toute autre nature, sa première visite à Verviers, le 30 octobre 1955, sera tout aussi triomphale, déplaçant une foule inimaginable aujourd'hui, bien au-delà des élèves des écoles. C'est l'événement médiatique de l'année '55 à Verviers.

Baudoin à Verviers

Après Guillaume Ier des Pays-Bas en 1815 et 1829, Léopold Ier en 1831, 1843 et 1853, Léopold II en 1866 et 1878, Albert en 1920 et Léopold III en 1938, c'est la dixième visite royale à Verviers et le sixième souverain à être accueilli par les forces vives locales. Il s'agit de fêter le cent cinquantième anniversaire de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Verviers, une des plus anciennes du pays, créée sous le régime français.

Seul puisque toujours célibataire, mais accompagné par deux membres du Gouvernement, le roi arrive le matin par un train spécial, et la petite-fille de l'échevin Gérard (à l'époque, les cinq membres du Collège sont tous en âge d'être grand-père) lui offre des fleurs sur le quai de la gare, où l'attendent le bourgmestre Adrien Houget ainsi que le Gouverneur Pierre Clerdent (qui a pris ses fonctions deux ans plus tôt). Baudoin traverse la place pour saluer le monument aux morts en présence d'une foule immense (jusqu'à huit rangs d'adultes par endroits !) qui l'acclame tout le long de son parcours. On a peine à croire que cinq ans plus tôt, 60 % des Verviétois ont voté contre son père Léopold III.

La voiture royale part ensuite pour l'Hôtel de Ville, où le roi est reçu par les autorités communales. Pour la circonstance, celles-ci ont réussi à récupérer le trône qui servit à accueillir dans l'ancien hôtel de Biolley place Sommeleville les deux premiers rois des Belges, un siège imposant « en grosses moulures dorées, couvert d'un satin aux teintes fanées et qui montre aux accoudoirs des signes de vieillesse », note le reporter du *Courrier*, sans doute Fernand Todt¹. Le souverain repart après cela vers le Grand-Théâtre, où le roi se montre au balcon avant la séance académique d'anniversaire de l'organisme jubilaire. La suite de la visite se déroule dans la grande salle de l'Harmonie, où Baudoin préside un banquet en compagnie des ministres Jean Rey (Affaires économiques) et Victor Larock (Commerce extérieur). Des spectateurs se

pressent sur le parterre au pied du bâtiment, d'autres en rangs serrés attendent déjà pont du Chêne et rue de Dison pour voir repartir le cortège royal dans l'après-midi.

Les discours, tant du président de la Chambre de Commerce Franz Martin, un dirigeant de Martin Frères, que des ministres en réponse à celui-ci, ont tourné autour des problèmes que subit alors le textile, « industrie-mère de cette région, spécialement vulnérable aux atteintes du protectionnisme » selon les mots de Victor Larock, « industrie qui n'est pas encore complètement adaptée à des changements profonds dans les habitudes et les goûts de la population », comme le souligne Jean Rey². Tout est exact dans ces deux observations, mais le patronat verviétois ne veut entendre à l'époque que la première.

Quant à Franz Martin (qui a succédé trois ans plus tôt à Léon Duesberg à la tête de l'organisme³), après avoir rappelé que Verviers défendit toujours le libre-échange, la dernière fois à la Conférence mondiale de la laine de 1954 en y déposant un plan contre le protectionnisme douanier connu depuis dans le milieu comme le « plan Peltzer », il a lancé un véritable cri d'alarme : « Notre industrie locale souffre d'une dépression sévère inhérente à des facteurs qui échappent en grande partie à son contrôle et à son influence. Nos chefs d'entreprise et nos organisations ouvrières sont confrontées avec de graves problèmes qui, s'ils n'étaient pas résolus à brève échéance, mettraient en danger l'existence des entreprises elles-mêmes et le progrès social »⁴.

Le témoignage de Pierre Stéphaney

Bien des années plus tard, Pierre Stéphaney, né à Chaîneux en 1925 et ancien élève de l'école du Husquet à Dison⁵ au tout début des années '30, termine une brillante carrière de journaliste entamée en 1944 à *La Meuse Verviers* et poursuivie à partir de 1952 à *La Libre Belgique*, entre autres . Il se lance alors dans la rédaction d'ouvrages historiques et c'est dans un de ceux-ci qu'il résume ainsi la situation de Verviers dans les années '50, en connaissant le milieu : « Verviers vivait les dernières belles heures des produits qui avaient fait sa gloire, la laine et la tarte au riz. On disait que la qualité de cette dernière était due aux vertus exceptionnelles de l'eau de la Gileppe ; on la devait surtout à la qualité des matières premières employées et au savoir-faire des boulangers ; il en reste quelque chose. Tandis que l'industrie locale a tout son avenir derrière elle ».

Et l'ancien journaliste de préciser : « L'industrie textile, un des trois points d'ancrage de l'économie belge, allait vers sa fin. Du moins sous la forme qu'elle avait héritée de l'avant-guerre et à laquelle elle n'avait pas su imposer à temps l'évolution nécessaire. Elle gardait souvent une structure familiale, mal préparée à une mise à la dimension du Marché commun, cependant que s'aiguillait la concurrence étrangère, notamment celle des pays neufs en train de découvrir qu'au lieu d'envoyer leur matière première en Europe, ils pouvaient très bien la travailler eux-mêmes en augmentant leurs profits »⁶.

Les Verviétois dans le déni

Le monde patronal mais aussi syndical verviétois, dans sa grande majorité en tous cas, était dans le déni face à cette réalité au milieu des années '50, y compris comme on va le voir au plus fort de la crise de 1955, qui sera décrite en détail à la fin de cet ouvrage. C'est ce déni dans le chef des lainiers verviétois, bien plus que la ville de Verviers elle-même qui n'y apparaît guère, qui sera au coeur du film *Australia* réalisé par Jean-Jacques Andrien trente ans plus tard sur base essentiellement de nombreux entretiens avec des acteurs économiques ayant vécu cette époque.

Pour ceux qui n'auraient pas vu ou revu le film en 1989 ou en 2019, rappelons qu'Edouard Pierson (joué par Jeremy Irons) vit en Australie depuis près de vingt ans quand il reçoit un appel au secours de Verviers où l'entreprise familiale de lavage de laines est en difficulté. Edouard revient dans sa ville natale. Pour lui, il n'y a que deux possibilités pour l'usine qui manque de commandes : fermer ou déménager en Australie. Son frère Julien (Tchéky Karyo), lui, croit fermement en l'avenir du textile à Verviers. Edouard s'apprête à repartir mais les yeux de Jeanne (Fanny Ardant) le retiennent. La suite à l'écran, comme on dit ...

Le film commence en Australie puis se poursuit à Verviers en novembre 1955. Pourquoi cette année-là précisément, alors que l'industrie textile était souvent sujette à des crises passagères plus ou moins graves, et qu'elle avait déjà beaucoup perdu de sa superbe depuis 1947 ainsi qu'on le lira ? Parce que les anciens patrons interrogés par le cinéaste durant sa phase documentaire citaient généralement 1955 comme étant l'année du basculement du textile verviétois dans une chute qui allait s'avérer cette fois irréversible.

C'est notamment pour vérifier a posteriori mais cette fois avec les outils de l'historien cette impression générale des acteurs concernés que j'ai entrepris

voici plus de deux ans à la demande de Jean-Jacques Andrien une recherche approfondie sur la situation de Verviers en 1955 dans les archives disponibles, la littérature et la presse (en dépouillant la totalité des éditions du *Jour*, du *Courrier*, du *Travail* et de *La Meuse Verviers* pour 1955 et, en partie, le début de 1956) – mais sans pouvoir disposer des retranscriptions des entretiens de J.J. Andrien avec ses interlocuteurs dans les années '80 ni des autres documents en sa possession. Ceux-ci n'ont donc pas servi pour cet ouvrage, et j'en ignore toujours le contenu⁷. D'autres témoignages de lainiers recueillis au milieu des années 2000 par une jeune historienne encadrée par l'Archiviste communal étaient toutefois disponibles et ont confirmé le tournant de '55 autant que le manque de lucidité de beaucoup, y compris bien au-delà des milieux patronaux, jusqu'à la fin de cette décennie au moins. Les archives conservées par l'ancien syndicaliste textile René Dawant et les dossiers constitués par ce dernier et déposés au Centre de documentation sur la Laine se sont évidemment avérés plus que précieux.

Au delà d'*Australia*

L'objectif principal de ma recherche était de réaliser un portrait aussi complet et fidèle que possible du Verviers de 1955, qui dépasserait le seul cadre de vie des patrons lainiers verviétois reconstitué avec brio dans le film (les demeures cossues, le Grand Hôtel, l'Harmonie, le Tonnelet à Spa, le prix Vieuxtemps au Théâtre, les vols au Laboru et bien sûr le lavoir du Solvent rebaptisé Pierson à l'écran), et pourrait servir d'introduction à une publication devant accompagner, lorsqu'elle se concrétiserait, l'éventuelle sortie d'*Australia* sur support DVD voulue par son auteur.

Comme souvent, ainsi que me le faisait observer il y a sept ans en souriant mon ami Jean Puissant (professeur émérite à l'ULB) lors de la sortie de ma biographie de *Marie Mineur* (qui répondait à une demande de sa part de « quelques renseignements » sur cette militante), « j'en ai fait trop » - aiguillonné de surcroît par les longs préparatifs d'une conférence sollicitée par la Maison du Tourisme dans le cadre des manifestations pour le 30^e anniversaire de la sortie du film à l'automne 2019, conférence réalisée au Centre culturel avec l'indispensable appui de celui-ci et de ma fille Charline.

Si bien que ce qui n'aurait dû être initialement qu'un texte introductif à un recueil compilant photos anciennes (celles collectées jadis par Jean-Jacques Andrien pour sa documentation), photos de tournage du film et extraits de

témoignages recueillis pour sa préparation, est devenu au fil des quinze mois de rédaction une étude bien plus vaste se suffisant à elle-même car couvrant, au contraire du film, quasiment tous les aspects de la vie verviétoise en 1955, et incluant un récit précis de la crise textile de cette année-là. Bref, une autopsie de la cité lainière dans toutes ses composantes à la veille de sa chute, en quelque sorte un avant-goût d'une histoire de la fin du textile verviétois qui pourra prolonger ce volume – et je remercie dès à présent ici Monsieur Marc Simonis pour les documents qu'il m'a aimablement confiés dans ce but dès octobre dernier, tout comme M. Joseph Beckers pour l'analyse éclairée qu'il m'a transmise fin septembre sur ce processus.

Remerciements

J'ai donc préféré éditer ce texte comme une publication propre, la quinzième sous ma signature seule depuis quarante et un ans, la vingt-neuvième en incluant les ouvrages rédigés avec d'autres auteurs⁸, la dix-septième au total sur Verviers, mais surtout, à mes yeux, la première depuis ma retraite professionnelle début 2018 et mon choix de privilégier désormais mes travaux d'historien – après une vaine tentative il y a un an de peser de l'intérieur dans les orientations de la politique locale.

Comme il s'agissait de tenter de faire revivre une ville en grande partie disparue (que ce soit dans la physionomie de beaucoup de ses quartiers, son tissu urbain désindustrialisé et déstructuré, son centre apprauvi ou ses pratiques de jadis passées de mode), j'ai cru bon, une fois n'est pas coutume, d'illustrer largement ce livre compte tenu du nombre impressionnant de documents et de photos d'époque récoltés pour ma conférence – ainsi que quelques films qu'on ne découvrira évidemment pas ici mais dont je donne les références⁹. On trouvera aussi à la fin du volume, dans les notes dites jadis infrapaginales, tous les ouvrages et documents consultés qui m'ont été utiles.

Outre l'habituel apport de nos riches Musées communaux, cette partie illustrative n'aurait pas été possible sans les images obtenues de la part de nombreux collectionneurs privés contribuant, par leurs fréquentes publications dans un bel esprit de partage, à des pages Facebook du plus haut intérêt documentaire¹⁰, ainsi que de collègues historiens ou encore d'amis nés comme moi en 1955 – pure coïncidence avec l'objet de cette étude – ou au milieu de cette décennie¹¹. Que tous soient ici très chaleureusement remerciés, tout comme celles et ceux qui m'ont épaulé durant mes recherches tantôt en me

suggérant une piste, tantôt en me procurant une source. Je songe bien sûr aux responsables respectifs et aux collaborateurs des services des Archives communales (dont mon ami Jean-François Potelle en tout premier lieu), du Centre de documentation sur la laine (Madame Jocelyne Lemaire), des Musées (Caroline Henry, Nathalie Weerts, Pascale Schmitz et Laurent Monseur) et de la Bibliothèque, autant d'auxiliaires indispensables et combien précieux de l'historien. « L'Histoire se partage » : eux en sont conscients. La patience de mon épouse Françoise Polis a été comme de coutume d'un grand secours durant les longues périodes de recherches, de rédaction puis de préparation de l'édition – dont j'assume les imperfections.

Enfin, *last but not least*, l'ancien journaliste de la RTBF et commentateur de *La Libre Belgique* Dominique Nahoé m'a offert spontanément, à l'issue de ma conférence, son remarquable témoignage personnel sur le Verviers des années '50 et une enfance dans un milieu familial entre tannerie, filature et commerce de laines. Quelle plus belle préface était-il possible d'obtenir pour ouvrir ce volume que ce texte non concerté mais tellement approprié ? Je remercie chaleureusement le coauteur de *Sur les traces de 14-18 en Wallonie*, succès de librairie que j'eus le plaisir d'éditer en tant que dirigeant de l'Institut du Patrimoine wallon fin 2013, pour ces pages de qualité.

Les chapitres qui suivent ne prétendent évidemment pas être exhaustifs. J'espère qu'ils ne recèlent pas d'erreurs en dehors des coquilles malheureusement habituelles malgré tout le soin mis à les éviter. Puisse ce portrait de la cité lainière avant le début de sa longue chute réveiller assez correctement le Verviers de 1955 chez ceux qui l'ont vécu en tant qu'adultes ou adolescents ; permettre aux Verviétois nés à cette époque de mieux appréhender ce qu'était la ville de leurs parents et grands-parents ; et aux plus jeunes, Verviétois de souche ou de plus fraîche date, de découvrir un Verviers assez différent d'aujourd'hui et dont certains ne soupçonnent même pas qu'il ait pu exister.



L'événement médiatique de 1955 : arrivée du roi à la gare et hommage au monument aux morts (coll. Musées communaux, photos G. Clipteux, Fonds J. Deblond)





Séance académique au Grand-Théâtre et signature du Livre d'or en arrivant à l'Harmonie (coll. Musées communaux, photos G. Clipteux, Fonds J. Deblond)





Toast à l'Hôtel de ville : le roi, l'échevin Burguet (caché par un verre), le bourgmestre Houget (coll. Denise Mossoux, « Verviers Hier et Aujourd'hui »)



La Vesdre dans les années '50, avec à droite la rue du Marteau et, au
fond à droite, la cheminée de l'usine Voos

(coll. Johnny Grégoire, « Verviers Hier et Aujourd'hui »)

1. TRANCHES DE VIE EN BORDS DE VESDRE



« La Vierge Noire », place Verte, absorbée en 1952 par le Grand Bazar (photo du groupe « Verviers et Environs, photos et documents »)

En évoquant dans un désordre volontaire, à l'image d'un kaléidoscope reflétant une partie de la vie d'une ville approchée dans les détails de sa vie quotidienne (la mode, les bals, les écoles, la politique, les sports, les loisirs, la culture, le cinéma, la tv, la consommation, les fêtes ou encore la presse et la jeunesse), j'aborderai le Verviers de 1955 par une série de petites touches disparates, tissant un tout encore incomplet mais déjà assez significatif je pense pour percevoir l'époque.

Des défilés de mode

Mars 1955. La saison des défilés de mode s'ouvre à Verviers, le 4, avec, pour la première fois en ville, une présentation de créations de couture enfantine organisée par la maison « Les Marmots » de la rue Spintay : les petits mannequins défilent au son de la musique de l'orchestre d'Arthur Bottin. Les jours suivants, c'est dans la grande salle de l'Harmonie, haut lieu de la bourgeoisie locale dont le parc comme les locaux restent d'habitude strictement réservés aux membres, que les magasins « Au Printemps » (le 8 mars), Bindelle-Cavresse (le 18) puis le « Bon Marché » de Liège (le 24) présentent leurs collections de printemps, suivis par la boutique de maillots de bains Camus-Darimont (le 30).

« La Vierge noire » n'est plus dans le coup : cela fait trois ans que cette enseigne mythique datant de 1873, place Verte, a été reprise en avril 1952 par « Le Grand Bazar » qui, tout en maintenant la statue en façade de l'édifice, a modernisé l'intérieur de celui-ci en plaçant des ascenseurs reliant les cinq niveaux ainsi que du parquet à presque tous les étages et du mobilier neuf – ce qui en fait alors un des grands magasins les plus élégants du pays.

Son voisin, le grand magasin « L'Innovation », fait défiler ses mannequins le 31 mars dans ses surfaces localisées entre la place Verte et la place du Martyr (comme celles de la « Vierge noire »), formant en quelque sorte la première galerie couverte de la ville. La boutique « L » a choisi pour sa part de jouer la carte « chic » en délocalisant le défilé de ses créations, le 28, dans le cadre prestigieux de l'hôtel « la Vieille France » à Spa¹².

Le « Coin de rue » et le grand magasin « Sarma » attendent, eux, la fin du mois de mai pour présenter, également à l'Harmonie, leur gamme d'été devant une

assistance exceptionnellement chaleureuse, puisque certaines créations y sont même applaudies, ce qui n'est pas fréquent à Verviers. Fin juin le défilé des modèles réalisés par l'Atelier Provincial d'Apprentissage, accompagné au piano par Tony David, clôture la saison tout en ouvrant la période des festivités de fin d'année scolaire.

Puis en septembre, c'est la maison Bindelle qui ouvre le calendrier des défilés des collections d'automne-hiver, le 29, suivie début octobre par « L'Innovation » puis par « Le Grand Bazar ». « Le Printemps », lui, inaugure cet automne là un nouveau rayon de confection masculine après avoir modernisé deux ans plus tôt son département dames et développé son rayon de vêtements de pluie.¹³

La cité lainière, qui porte encore parfaitement son nom même si le ver du déclin est dans le fruit depuis longtemps à l'insu de tous ou presque, Verviers donc veille ainsi à tenir le rang qu'elle peut dans le domaine de la mode. La maison Jessy ose même faire preuve d'une belle audace au pays de la laine en présentant en juillet à Bruxelles, dans le cadre d'une démonstration organisée à la Foire textile internationale par la firme Bayer, une dizaine de modèles en fibres synthétiques tentant de rivaliser avec les créations des jeunes Parisiens Pierre Balmain et Christian Dior.¹⁴

Les bals d'écoles

En octobre, c'est la série annuelle des grands bals des écoles qui prend la relève des défilés de mode. Samedi 15 octobre 1955, dans la salle de l'Harmonie, le bal de l'Amicale des Elèves de l'Athénée royal ouvre la saison et, comme chaque année, cet événement devenu un classique rencontre un remarquable succès. Un orchestre (celui du jazzmen bruxellois Pol Clark, qui accompagne la première chanteuse de jazz belge, Yetti Lee) et une formation musicale d'élèves de l'Athénée assurent l'animation.

Rançon du succès, on s'y écrase : « chaque année, c'est aussi plus nombreuse que la foule estudiantine ou sympathisante se presse, se bouscule, se marche sur les pieds, tant elle est dense pour assister à l'un des bals les plus fréquentés de la saison, celui de l'Amicale des Elèves de l'Athénée royal de Verviers. Ambiance cordiale, atmosphère explosive, tout est là pour conférer chaque

année plus de vigueur à une éclatante réussite. Atmosphère due à un orchestre toujours excellent, mais aussi à l'enthousiasme des danseurs. Le Bal de l'Amicale A.R.V. a sa place dans la vie estudiantine ; il est déjà l'heureuse détente, après la reprise pas encore lointaine des cours et dans l'euphorie, encore présente à l'esprit, des dernières vacances¹⁵ ».

D'autres bals suivront durant tout l'hiver, tantôt à l'Harmonie, tantôt à l'Elysée (la salle de gymnastique de la Franchimontoise, rue du Gymnase, aujourd'hui disparue), ou encore au Cercle du Gymnase place du Martyr (disparu lui aussi). On y rivalise d'élégance, en exigeant pour la plupart, sinon la tenue de soirée (smokings et robes longues), en tous cas le costume foncé, et en proscrivant formellement le port de la jupe courte pour les filles. En janvier, le bal de l'Ecole supérieure des textiles est lui aussi devenu une tradition, de même que le « bal bleu » organisé depuis 1900 déjà par les Jeunesses libérales, mais c'est pourtant une manifestation mise sur pied depuis trois ans seulement qui fait « l'événement de la saison mondaine à Verviers » : le bal au Clair de lune organisé par l'Amicale des Elèves de l'Ecole provinciale depuis 1953 en janvier éclipse alors tous les autres.¹⁶

La mode en ce temps là

Le cycle des défilés de mode féminine recommence imperturbablement au printemps, mais c'est surtout dans le secteur de la confection pour hommes que Verviers est réputée en ce milieu des années 1950. On vient encore de cent kilomètres à la ronde pour « se faire faire » un beau costume pure laine chez des tailleurs réputés de la place¹⁷. Fort nombreux sont les artisans travaillant seuls, mais quelques petites entreprises existent également : c'est ainsi que la firme Roudet occupe dix-sept travailleurs au début de 1955, dix mois après son association avec le maître-tailleur Eydt, quand elle innove en ouvrant un rayon de prêt-à-porter. Créé en 1923, « le Coin de Rue », au coin de la rue Spintay et du quai des Récollets, emploie plus de cent cinquante ouvrières pour fournir ses magasins de Verviers, Liège et Waremme¹⁸. Plus modestes, Cranshoff et Uenden en Crapaurue, Gougard rue de Hodimont, Pirard-Mathar rue Jardon, Roy rue Cuper ou encore Socofitex rue de Mangombroux¹⁹ peuvent eux aussi offrir des débouchés le cas échéant aux élèves de l'Ecole des Tailleurs, rue de Battice en Gérardchamps²⁰.

Après avoir délaissé dans l'immédiat après-guerre le vêtement sur mesure, la population verviétoise semble vouloir y revenir²¹, elle qui a toujours veillé à s'habiller si correctement qu'on distingue mal, en ville, un ouvrier d'un bourgeois - et ceci depuis bien longtemps déjà²². Les clichés pris sur le vif par les photographes de rue en témoignent abondamment. Mais une concurrence qui s'avérera redoutable pointe à l'horizon : la mode italienne, qui a déjà pénétré très efficacement plusieurs marchés étrangers dont l'américain, se présente pour la première fois au jugement du public belge en juillet 1955 lors de la Foire textile internationale de Bruxelles²³. Les confections hollandaises, moins chères, commencent elles aussi à concurrencer les produits du terroir, qui vont souffrir également du remplacement progressif des lourds vêtements d'hiver en laine par des imperméables plus légers ou des gabardines faites pour durer longtemps²⁴.

L'enseignement

Créée en 1938, l'Ecole des Tailleurs accueille encore en 1955 vingt-quatre élèves en cours du jour et neuf en soirée²⁵. Ce n'est pas le seul établissement d'enseignement technique consacré au textile. D'une part sur les hauteurs de la ville, rue de Séroule, l'Ecole supérieure des textiles forme des ingénieurs depuis 1894 en accueillant des élèves du monde entier. Ils sont cinquante cette année-là, dont vingt-sept étrangers. D'autre part, fruit unique en Belgique d'une initiative patronale et syndicale, une « Maison de l'Apprenti textile » assure chaque année depuis 1948 la formation en alternance (avec des écoles secondaires) d'une centaine de jeunes gens (rue de Verviers sur la commune de Dison) et de jeunes filles (avenue Peltzer) se destinant au secteur²⁶.

Bien d'autres établissements scolaires coexistent dans la cité bien sûr, qu'il s'agisse des écoles primaires communales (celle de la rue Carl Grün ouvre en 1955) et catholiques, des établissements secondaires officiels (Athénée, Lycée, Ecole normale) et confessionnels (St-Michel, St-François-Xavier qui fête son centenaire en 1955, Sts-Anges, Ste-Claire), et des écoles techniques de toutes sortes : école industrielle moyenne, école de coiffure, école des arts décoratifs, école de peinture en bâtiments, école commerciale du soir, et ceci rien que pour le réseau officiel et sans l'enseignement textile²⁷.

Deux établissements libres font alors l'objet de grands chantiers. Dans la foulée de son centenaire, fêté avec éclat en mai, le Collège St-François-Xavier se dote

d'une nouvelle salle des Fêtes (ce sera le cinéma « Le Centre ») qui sera inaugurée en janvier 1956. Des travaux d'agrandissement ont également lieu au Collège St-Michel pour y ajouter un étage, ils se poursuivront jusqu'en mars '56 et seront suivis par les travaux de reconfiguration du cinéma «Le Pathé » aboutissant à une salle complètement modernisée fin '56²⁸. Par contre, l'Athénée attendra jusqu'en 1960 les travaux de reconstruction des deux ailes le long de la Vesdre détruites par un bombardement en 1944.

La « guerre scolaire »

Comme dans tout le pays, on est alors en pleine « guerre scolaire » : une partie de l'opinion publique, agitée par l'Eglise et le parti social-chrétien (PSC), se mobilise contre les projets de loi du ministre socialiste Léo Collard, qui entend rétablir un autre équilibre entre les deux réseaux après les mesures en faveur de l'enseignement libre adoptées par le gouvernement catholique à l'initiative du ministre Pierre Harmel. Le samedi 26 mars 1955, pendant que de nombreux Verviétois se sont déplacés à Bruxelles pour participer à une manifestation nationale organisée par le PSC, d'autres assistent à des offices religieux à 15 heures en ville, auxquels ont appelé les sirènes de certaines usines en même temps que les cloches de toutes les églises. Des slogans contre Collard sont chaulés un peu partout, particulièrement sur les murs des cimetières. A l'inverse, un immense « A bas la calotte » survivra durant quelques heures sur le toit du préau de SFX.

Huit jours après le 26 mars, le rassemblement annuel organisé devant le monument Chapuis par le cercle de libre-pensée « La Raison » - en présence du premier échevin verviétois le libéral Pierre Herla – est l'occasion de répondre à la manifestation catholique. Entre ces deux dates, en portant la question scolaire au Conseil communal de fin mars, les élus du Parti socialiste, alors dans l'opposition, parviennent à briser pour la circonstance l'unité du Collège libéral-catholique, et ils récidiveront fin avril. Le 20 mai par contre, ce sont pas moins de 6 à 15.000 manifestants catholiques qui se pressent rue des Raines devant l'église St-Remacle pour y entendre l'ancien ministre PSC Pierre Harmel pourfendre les projets de son successeur, à l'occasion de l'anniversaire de l'encyclique papale *Rerum Novarum*. Des tracts « A bas Collard » jonchent les rues de la ville, auxquels répondent des affiches « Les catholiques veulent la guerre civile »... L'ambiance est quasi électorale, selon la presse²⁹.

La vie politique

En fait, les dernières élections datent d'un an plus tôt, lors du renouvellement des Chambres en avril 1954 au terme duquel un gouvernement socialiste-libéral a pu succéder à un gouvernement social-chrétien homogène. Le PSC a alors obtenu 48 % des voix dans l'arrondissement et trois sièges de députés malgré une perte de 3 %, les socialistes 36,5 % et deux sièges, les libéraux un peu moins de 12 % et un siège, le Parti communiste étant tombé, lui, de ses 14,5 % de 1946 à 3,6 % seulement³⁰. Quatre ans plus tôt, la consultation électorale autour du roi Léopold III avait donné 60 % de voix favorables à son retour sur le trône au total de l'arrondissement, mais exactement l'inverse au niveau de la ville de Verviers (60 % de non, un pourcentage d'opposants montant jusqu'à 70 % dans les communes socialistes de la ceinture industrielle).

Parmi les parlementaires représentant l'arrondissement, on doit épingler la présence d'un des grands patrons du textile verviétois : depuis 1946, le dirigeant de la firme Hauzeur-Gérard, Louis Zurstrassen, âgé de 63 ans en 1955, est également sénateur pour le parti social-chrétien. Jusque dans les années '60, il sera ainsi le dernier d'une longue tradition locale qui a vu les principaux dirigeants du textile (les Biolley, Simonis, Peltzer, Davignon, Hauzeur, Houget ...) cumuler leurs fonctions à la tête de leur entreprise respective avec une carrière politique locale voire nationale.

Un autre grand patron, libéral celui-là, préside alors aux destinées de la Ville de Verviers. Âgé de 74 ans, Adrien Houget est le descendant direct du fondateur en 1823 de la firme familiale de construction de machines textiles, qui emploie plusieurs centaines d'ouvriers dans sa vaste usine et sa fonderie en Gérardchamps. Ses établissements sont en compétition depuis des décennies avec leur principal concurrent local, Duesberg-Bosson à Ensival. Adrien Houget est entré en février 1939 au conseil communal (où son père Fernand avait siégé jusqu'à son décès en 1927). Il a retrouvé son mandat à la Libération, avant de siéger dans l'opposition jusqu'en fin 1952, face à une coalition de gauche associant socialistes, communistes et le seul élu UDB Paul Bertholet (Union démocratique belge, dissidence démocrate chrétienne) sous la conduite de l'ancien leader syndical des années '30, Alexandre Duchesne. Désormais chef de l'opposition, celui-ci affiche 77 printemps en avril 1955, et a pour « dauphin » le sénateur socialiste Hubert Vandermeulen, 53 ans ...

Les élections communales d'octobre 1952 ont renversé la coalition des gauches au profit d'une alliance libérale-catholique dirigée par Houget et où l'architecte Emile Burguet, âgé lui de 76 ans, et qui était devenu une première fois échevin en 1932, est à nouveau la figure de proue catholique comme c'était déjà le cas avant '40. C'est donc, comme les deux autres, un homme « d'avant guerre » : il a notamment achevé les plans de la gare de Verviers-Central inaugurée en 1930, conçu ceux du Grand Bazar lors de sa reconstruction après l'incendie de 1938, et construit à la même époque l'église St-Joseph de la rue des Carmes (celle que l'on devra détruire en 1983 pour cause d'instabilité).

La moyenne d'âge des trois leaders politiques locaux est donc de 75 ans et demi en 1955, et à leurs côtés le premier échevin libéral Prosper Herla fait figure de jeunot du haut de ses 65 ans, tout comme ses collègues échevins PSC René Gérard et Henri Lentz. Le futur bourgmestre (en 1965) Marcel Counson est alors simple conseiller communal et président des jeunes PSC verviétois et son futur successeur (en 1976) Hubert Parotte n'est encore que secrétaire de la Fédération socialiste verviétoise : il n'entrera au Conseil communal que lors du scrutin de 1958.

Le bourgmestre dirige la firme Houget avec l'aide de son frère Fernand depuis près de trente ans. Quand il décédera à mi-mandat en juin 1957 à 76 ans, c'est d'abord brièvement un avocat (Prosper Herla en '57 - '58) puis un représentant de commerce (Edmond Domken, de '59 à '64) et à nouveau un avocat (Marcel Counson, de '65 à '75) qui lui succéderont : l'époque des grands industriels bourgmestres qu'avaient illustrée notamment Ortmans-Hauzeur et Mullendorff sera définitivement terminée avec la mort d'Adrien Houget - tout comme celle des « dynasties politiques » (à l'exception des Zurstrassen qui se prolongera, avec José, jusqu'à la fin du siècle)³¹.



Défilés du « Printemps » et de la maison « Camus-Darimont » à l'Harmonie en 1955 (photos de presse)



**MAILLOTS DE BAIN
BUSTIERS**

ET NOTRE

SPECIALITE :

**SOUTIENS - GORGE
ET CORSETS**

Toutes les dernières
NOUVEAUTES
à la Maison

CAMUS-DARIMONT

7, RUE DE DISON — **VERVIERS** — Tél. 104.95

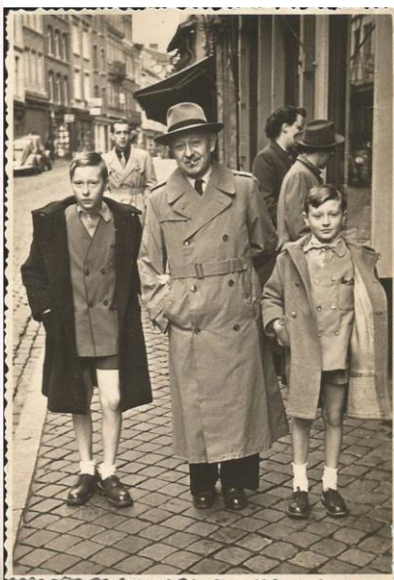


Vêtements : ouvrières du « Coin de Rue » (coll. Freddy Hauglustaine) et la famille Cardoen posant à la Tourelle (coll. Alain Cardoen)





Photographies de rue. De gauche à droite et de haut en bas : en Crapaurue, rue de Dison et rue Spintay (coll. Freddy Hauglustaine, Michel Malherbe et Jean-Marie Quoirin)





Bal à l'Harmonie vers 1950 avec Roger Crosset, Marie-Josée Schyns, Fernande Crosset et Robert Baudinet à l'avant-plan à gauche (coll. Christian Crosset, « Fiers d'être Verviétois ») et bal dans la salle de gymnastique à l'Elysée en 1955 (photo de presse)





Etudiants à la Maison de l'Apprenti textile (coll. Jacques Breuer, « Verviers Hier et Aujourd'hui ») et élèves dans la cour de l'Institut St-Michel (coll. Institut St-Michel, communiquée sur son site web et par Pascale Deleu, « Verviers et Environs »)



Après la manifestation du 19 mai à Verviers

Le Comité de défense des libertés démocratiques, après la triomphale manifestation du 19 mai, adresse ses chaleureuses félicitations et ses remerciements à tous ceux qui ont contribué au succès de celle-ci.

Il se plaît à reconnaître la correction et la dignité dont ont fait preuve tous les manifestants.

Le grand nombre des participants et leur enthousiasme sont garants de la résistance que l'arrondissement de Verviers opposera aux projets sectaires du gouvernement.

Verviers, d'un cœur unanime, a dit « Plus que jamais non ! »

AU CORTÈGE

Nous avons cité parmi les « officiels » des premiers rangs du cortège M. Joseph Beckers, conseiller provincial.

Plusieurs de ses collègues étaient des tites divers, bourgmestres ou échevins ceints de leurs écharpes, dans ces premiers rangs : M. Aitius, d'Anbel, Braun, de Welensraedt, Havard de Spa, Goldstein, de Herbesthal, ainsi que Mlle Masckels de Dison.

LA PRESSE

Les journaux du pays rendent compte ce matin de la grande manifestation de jeudi à Verviers.



Sur le podium : de g. à dr., M. le député Gilson; M. Deschryver, ancien ministre; M. Pierre Harmel, ancien ministre; M. le docteur Mathieu, président du Comité de Verviers. (Graphic Press)

La guerre scolaire : meeting
du PSC verviétois (ci-dessus)
et promotion des écoles
officielles par le PSB
(supplément au journal
socialiste)





De gauche à droite : les échevins Henri Lentz (PSC) et Prosper Herla (premier échevin, libéral), le violoniste Emmanuel Koch (vainqueur du prix Vieuxtemps, cfr. infra), le bourgmestre Adrien Houget (libéral), le secrétaire communal Julien Delaval, les échevins Emile Burguet et René Gérard (PSC). Collection Louis-Bernard Koch.

Le veau à deux têtes

N'admettant pas que le PSB (qui avait gagné des sièges tout comme les libéraux) veuille conserver le maïorat après les élections de 1952, le parti libéral avait choisi de former une coalition avec le PSC malgré le recul de celui-ci et en dépit de sa propre présence dans l'opposition au niveau national, partagée avec le PSB, face au gouvernement catholique homogène et à sa politique scolaire. Le nouveau Collège était déséquilibré en faveur des catholiques : les libéraux disposaient du bourgmestre et du premier échevin, en charge notamment de l'Instruction. Les catholiques, eux, avaient trois échevinats. Ce « veau à deux têtes », selon l'expression du journal *Le Travail*, était fréquemment traversé de fortes tensions que le quotidien de gauche ne manquait jamais de souligner, surtout depuis que socialistes et libéraux, à partir d'avril 1954, gouvernaient ensemble le pays contre une opposition catholique déchaînée³².

Le Courier, organe affiché du PSC, faisait tout pour opposer le bourgmestre Houget, présenté comme un libéral plutôt modéré et conciliant, et son premier échevin Herla, accusé d'être inféodé à la Loge et un modèle de sectarisme anticlérical. A en croire le journal, le second était en outre pressé de succéder au premier : « Il suffit de voir la face rubiconde de M. Houget et de connaître sa joie de vivre pour ne point le ranger dans la catégorie des fossiles desséchés. Hélas M. Houget laisse de plus en plus la bride sur le cou de M. Herla. Peu à peu ce dernier supplante le bourgmestre, lui dicte la conduite à suivre et devient son mentor. M. Houget, bonne pâte, se laisse mener et du train où vont les choses on verra bientôt M. Herla, seul, faire la loi à Verviers³³ ».

L'impatience de Prosper Herla (dont le grand-père, Edouard, avait été bourgmestre de 1849 à 1854) pouvait d'autant mieux se comprendre, à en croire cette fois *Le Travail*, que Houget n'aurait dû, initialement, n'être qu'un bourgmestre de transition. Sa personnalité bonhomme agaçait même ses colistiers en ces temps de guerre scolaire acharnée : « Du côté de la majorité, parmi ses amis libéraux et leurs alliés les PSC, on ne ménage pas le bourgmestre de Verviers, on le critique, on le moque. Lui se ménage. Il a pris un jour de congé le 11 novembre. Il a laissé à un autre le soin de fleurir les monuments du souvenir. Voilà presque trois ans que M. Houget continue la lignée (heureusement interrompue de 1947 à 1952) des *grands* bourgmestres de Verviers, et d'aucuns trouvent le temps long. D'ailleurs, quand le *Veau*, en 1953,

a été remis en selle pour six ans, M. Houget devait céder l'écharpe après quelques mois, voire un an tout au plus. M. Houget ne veut pas être un bourgmestre à temps. J'y suis, j'y reste, pense-t-il plus qu'il ne dit. Tant pis, si, autour de moi, des gens pressés, impatients, piaffeurs, s'agitent et se morfondent. Qu'ils prennent leur mal en patience»³⁴.

Deux clubs de foot au sommet de leur art

Adrien Houget restera donc bourgmestre jusqu'à son décès en juin 1957, et avec lui c'est aussi un grand amateur de sport et un mécène sportif qui disparaîtra alors. À cet égard, le bourgmestre de Verviers avait pu être comblé durant son maïorat, et spécialement à partir de cette année 1955. Il est alors président du Royal Club Sportif Verviétois (RCSV), le club de football créé en 1896 sous le matricule 8. Le club concurrent, la SRU, est alors une équipe en pleine expansion, et en janvier 1955 c'est elle qui se voit attribuer le premier Trophée du mérite sportif décerné par la Ville de Verviers, et cela pour avoir réussi, avec trois montées consécutives en division supérieure, le plus sensationnel triplé connu alors dans les annales du football belge³⁵.

La rivalité est à fleur de peau entre le RCSV (les Verts et Blancs) et la SRU (les Bleus et Blancs parmi lesquels joue un certain Freddy Lambrette, futur chanteur de la tarte au riz, comme gardien de but). Dans la ville, chaque club a ses quartiers, ses bistrots. On est d'un camp ou de l'autre. Les supporters s'investissent lors des grands derbys locaux rassemblant jusqu'à 12.000 spectateurs.

C'est du RCSV que vont venir les plus grandes satisfactions après le Mérite sportif obtenu par la SRU en janvier '55. Avril voit d'abord le RCSV disputer (en vain) à l'Antwerp l'accession aux quart de finale de la Coupe de Belgique. Coaché par l'autoritaire Jo Pannaye, le club verviétois semble capable du meilleur et à l'aube de la saison 55-56, le président Houget déclare, un sourire futé sur les lèvres, « Avec ce diable de Pannaye, sait-on jamais où il peut nous mener ? C'est qu'il est bien capable de nous créer des surprises ». Houget est sans doute loin de s'imaginer qu'à l'issue d'une saison fantastique où ils battront notamment Anderlecht 5-1 en mai '56, les Verts, pour leur 60^e anniversaire, vont réintégrer la 1^{ère} Division (dont ils avaient fait partie jusqu'en 1930), s'octroyer le titre de champion de Belgique d'excellence, et disputer en outre la finale de la Coupe de Belgique³⁶.

D'autres disciplines sportives

Des Verviétois s'illustrent aussi dans d'autres disciplines. En boxe, Jean Kidy dispute le titre de champion de Belgique des poids coq au Coliseum rue Xhavée en janvier '53 et il a vaincu l'année précédente le champion français Tartary dans la salle de l'Elysée rue du Gymnase³⁷. Jean-Marie Hotermans est champion de Belgique de ski en catégorie junior. Le club de basket de St-François-Xavier est en promotion nationale depuis 1954. Le cercle d'escrime « Le Sabre » a été, la même année, champion de Belgique de fleuret par équipe et un certain Raymond Marly, futur président de la FGTB verviétoise bien des années plus tard, y remporte en '55 ses premiers succès sportifs. À la piscine de Mangombroux, le « Royal Verviers Natation » s'apprête à fêter son cinquantième anniversaire et Jean Grégoire a emporté son premier titre de champion de Belgique de nage libre en cadets³⁸.

On annonce d'ailleurs la fin prochaine de la vieille piscine de la rue de Dison (qui avait été, en 1869, le premier bassin couvert du pays) et son remplacement par une nouvelle infrastructure communale à construire dans le parc de l'ancienne propriété Zurstrassen, que la ville achète en mars '55 pour y concrétiser un projet déjà caressé depuis un quart de siècle (ce sera chose faite en 1963). Les autorités promettent alors une réaffectation du château derrière lequel la piscine sera édifiée mais faute de projet, celui-ci devra être démoli plusieurs années plus tard³⁹... Ce ne sera ni le premier ni surtout le dernier élément du patrimoine verviétois à connaître ce sort malheureux depuis le milieu des années '50 – l'été 2019 ayant été particulièrement fourni sur ce plan.

En gymnastique, discipline de masse ancrée à Verviers depuis le XIXe siècle, l'agglomération compte d'innombrables clubs regroupés depuis 1902 dans une Union régionale, dont la « Jeunesse sportive » de Stembert qu'entraîne Jenny Hamoir, qui a obtenu sept ans plus tôt aux Jeux olympiques de Londres une médaille de bronze par équipe sous son nom de jeune fille, Schumacker, avant de renoncer par amour à la compétition. L'époque est aux grandes manifestations en plein air réunissant des centaines de gymnastes amateurs sur la place du Martyr, avec des dimensions vraiment inimaginables aujourd'hui⁴⁰.

Sur les hauteurs du Laboru où ils ont pu installer en 1953 leur propre terrain après avoir utilisé longtemps l'aérodrome de Spa, les membres de « Verviers

Aviation » songent aux préparatifs de leur 25^e anniversaire, qui aura lieu en 1956. Grâce à l'aide de l'Administration communale et au mécénat – à nouveau – d'Adrien Houget (qui est leur président d'honneur depuis 1949), ils bénéficient de planeurs performants (dont un offert par Houget et l'autre par la Ville⁴¹) qui permettent aux meilleurs d'entre eux (les Cartigny et la famille Litt notamment) de consacrer la supériorité nationale de leur club grâce à la technique du « vol d'onde » au cours duquel les planeurs utilisent les vents chauds dûs au relief local pour s'élever à plusieurs kilomètres et parvenir à s'y maintenir des heures durant⁴². Les Verviétois battent deux nouveaux records de Belgique en août 1955 lors d'une semaine estivale particulièrement radieuse : avec près de 6 heures de vol, Georgette Litt détient désormais le record féminin de durée en planeur, tandis que le duo Cartigny-Xhayet améliore avec plus de 6h20 le record de durée en biplace⁴³.

Mécénat sportif mais aussi culturel

Vol à voile et football : le point commun à l'origine du développement de ces deux sports a priori aux antipodes de l'échelle sociale, c'est le milieu lainier verviétois. C'est un jeune ingénieur anglais venu travailler dans le textile, Scott Lane, qui fut soixante ans plus tôt à la base du lancement du football en bord de Vesdre, en 1896, et le « matricule 8 » comptait dans ses rangs, cinq ans plus tard, quatre Peltzer, deux Pirenne, deux Hauzeur ainsi que des Zurstrassen, Bettonville, Duesberg, Drèze, Linon et autre Rühl⁴⁴, autant de rejetons des grandes familles d'industriels. Quant à Verviers-Aviation, la prospérité du textile verviétois a grandement facilité son développement dès sa création dans les années '30, du moins sur le plan financier⁴⁵, et le mécénat d'Adrien Houget, on l'a vu, y contribuera également plus tard.

C'est aussi au mécénat de nombreux industriels locaux au début du XXe siècle (Joseph Deru, Pierre Hauzeur, son épouse Blanche de Simony notamment) que le musée installé depuis 1884 dans l'ancien hospice civil grâce à l'acharnement de Jean-Simon Renier avait pu trouver une ampleur nouvelle et bénéficier d'un réaménagement de ses collections en 1911. Le peintre Maurice Pirenne (le frère du grand historien national enseignant à l'Université de Gand) en a pris la direction l'année suivante et a conservé celle-ci jusqu'en 1948 – avant vingt années de retraite qui en feront presque un centenaire⁴⁶.

En 1955, cela fait donc sept ans que Pierre François est devenu conservateur des collections. Celles-ci, particulièrement riches comme ne le savent déjà plus à l'époque les Verviétois, sont à l'étroit dans l'ancien hospice des Vieillards où elles s'entassent depuis 80 ans. Mais un projet d'extension est en préparation, et trois ans plus tard, en 1958, le nouveau conservateur pourra en transférer une bonne partie dans un vaste édifice du XVIII^e siècle au n° 42 de la rue des Raines, ancienne maison Cornet rebaptisée Musée d'archéologie et de folklore.

C'est aussi l'époque où plusieurs personnalités appuient Pierre François dans sa volonté de moderniser et d'ouvrir le musée aux courants artistiques contemporains. En mai '54, elles ont créé les « Amis du Musée », la deuxième ou troisième association du genre en Belgique, pour acheter et déposer au musée une peinture dont l'acquisition, proposée par le conservateur, a été refusée par la Commission administrative, habituée à fonctionner sous l'influence d'un cénacle d'artistes locaux⁴⁷ : datant pourtant du XIX^e siècle, *Patineurs au soleil couchant*, œuvre du Hollandais Jongkind (1819 – 1891), avait été jugée trop « moderne » par un membre influent de cette Commission.

C'est également avec le soutien des « Amis du Musée » que Pierre François obtient de la ville en juin 1955, avant l'extension rue des Raines, l'aménagement des caves de la rue Renier qui seront transformées pour abriter trois salles supplémentaires d'expositions, de conférences et de réunions pour l'asbl. « Le bon vieux Musée communal de naguère, poussiéreux, triste et incolore, entre tout doucement dans la légende pour faire place à un ensemble qu'aucuns disent révolutionnaire », s'enthousiasme Jean Doneux, alias Dox, dans les colonnes du *Jour*⁴⁸.

Un autre musée est alors en gestation, mais celui-ci ne parviendra pas à s'imposer durablement : créée en 1945, la Société des Naturalistes verviétois a obtenu la jouissance des locaux de l'ancienne loge maconnique « Le Travail » au fond de la rue du même nom (entre l'Athénée et la Bibliothèque communale), derrière la façade ocre en forme de temple égyptien. Les membres y présentent à la presse le premier résultat de leurs dix années d'efforts en juin 1955, « un embryon de musée » pour lequel ils voient grand : deux salles pour la géologie, une pour la zoologie, une autre encore pour la botanique. Il est question de confier l'ensemble, une fois réalisé, à la commune pour qu'elle en assure le gardiennage, mais le projet ne pourra pas se maintenir au-delà des années '60⁴⁹.

Le Grand Théâtre

Pendant que certains oeuvrent ainsi à l'ouverture d'un nouveau lieu culturel, il en est d'autres qui font vivre des espaces dont l'existence fait depuis longtemps partie du quotidien des Verviétois, à commencer par le Grand Théâtre, que dirige alors avec brio un ancien journaliste du *Travail*, Emile Laurent. Sa vénérable maison accueille à côté de l'art lyrique des pièces du Théâtre national, de grands noms du théâtre français lors des galas de l'Extension française, des conférenciers illustres comme Henri Guillemin. Mais c'est la saison d'opéras et d'opérettes de sa troupe lyrique qui fait le succès d'Emile Laurent. Celui-ci est régulièrement reconduit dans cette fonction de direction de trois en trois ans depuis 1935 (et jusqu'à son décès brutal en octobre 1961). On sait s'entasser à l'époque dans le bâtiment construit soixante ans plus tôt par Charles Thirion : le 13 janvier 1955, le record d'affluence de la saison est atteint avec 1.021 spectateurs pour *Le Barbier de Séville* - 68 places disponibles seulement n'ayant pas trouvé preneur⁵⁰.

Emile Laurent dispose d'une troupe permanente où commence à briller le baryton Guy Fontagnère. La future vedette Jean Colard assure la régie générale des spectacles, qui font souvent appel aussi à des artistes étrangers de renom. Dans le même temps, des artistes de chez nous brillent sur la scène internationale. Ainsi Huberte Vecray, cantatrice originaire de Dolhain, a débuté en '48 sur la scène verviétoise avant de devenir pensionnaire à La Monnaie à Bruxelles et de se produire à Paris en '53, à Salzbourg en '55. En art dramatique, la Heusytoise Marthe Dugard, âgée de 50 ans en '55, est devenue une vedette nationale dans la capitale, y disposant de sa propre troupe.

La saison lyrique 54-55 du Grand-Théâtre comporte la création de pas moins de vingt-quatre opéras et de quatre opérettes dont trois de Francis Lopez. Elle s'achève en mars '55 avec la création du *Chanteur de Mexico*, opérette à grand spectacle de Lopez montée avec le faste du théâtre parisien du Châtelet et dans laquelle se produit le ténor basque Rudy Hirigoyen, qui fait un tabac... lorsqu'il n'est pas remplacé, trop souvent, par sa doublure.

L'opérette remporte un succès inouï, avec dix-huit représentations consécutives en moins de trois semaines qui sèmeront le délire dans une salle bien remplie à chaque fois ! Lorsque début avril, dans le cadre de ce triomphe, Hirigoyen vient dédicacer ses disques au magasin « Aux ondes bleues » de Monsieur et

Madame Fabry, rue de l'Harmonie, la foule des admirateurs est encore au rendez-vous. C'est l'époque où le 33 tours en vinyle commence à détrôner les vieux 78 tours, et les disquaires sont nombreux à Verviers ... La foule était également au rendez-vous un mois plus tôt lorsque Luis Mariano, autre grand nom du moment, était venu au Grand Bazar, peu avant son concert qui devait faire salle comble le 10 mars au Coliseum⁵¹.

Outre les dix-huit représentations du *Chanteur de Mexico*, cette saison 54-55 aura vu se dérouler au Grand-Théâtre pas moins de nonante-neuf représentations d'opérettes mais aussi quarante et un spectacles d'opéras, attirant les uns et les autres entre 750 et 800 spectateurs en moyenne à chacune des cent-trente représentations! La saison suivante, 55-56, voit, elle, le retour à Verviers du chef d'orchestre prodige Roberto Benzi (un « jeune homme alors dans toute la beauté de l'adolescence » se souviendra Emile Laurent), celui du ténor toulousain Pierre Nougaro (le père du futur chanteur de variété) et les débuts sur la scène verviétoise de la vedette Armand Mestral, voix de basse exceptionnelle et futur acteur de cinéma. Bref, Verviers est une ville qui compte, et pas un peu, sur la carte de l'art lyrique⁵².

Les concours internationaux

Le concours international de chant organisé par le cercle choral « L'Echo des Travailleurs », créé en 1926, en est à sa onzième édition en 1955. Il vise à déceler et couronner les plus belles voix de l'opéra de demain. La cantatrice belge Rita Goor (de son vrai nom Marguerite Geirnaert) a remporté le concours en 1948 et quatre ans plus tard à peine elle a intégré la troupe du Palais Garnier à Paris et gagné ses galons de vedette internationale dans la foulée : elle les conservera près de 60 ans ! Le concours verviétois a acquis une réputation d'excellence puisque les gouvernements de certains pays y désignent des candidats représentatifs. Il dépasse en prestige et qualité la plupart des tournois européens du genre et en 1955 ce seront pas moins de cent-septante-cinq concurrents (dont cinquante-quatre ténors) venant de quatorze pays différents qui participeront à l'épreuve organisée sous le patronage de la reine Elisabeth⁵³.

Le concours de violon dédié au souvenir de Vieuxtemps est également devenu une institution. Il en est à sa quinzième édition en février 1955 et, grâce à un jury d'une exigence de haut niveau (il est présidé par un professeur de Paris en

'55 et compte parmi ses trois autres membres la virtuose d'origine roumaine Lola Bobesco), il permet de distinguer à l'échelon national (tout comme le « prix Deru » à l'échelon purement local) les talents affirmés et prometteurs d'un avenir brillant. Sept concurrents se mesurent sur la scène du Grand Théâtre le vendredi 18 février, tous premiers prix de violon à Bruxelles, Gand, Anvers, Liège ou Valenciennes. Le lauréat en est Henry Emmanuel Koch, à l'unanimité et avec les félicitations du jury : « beau son, technique très poussée, personnalité qui s'affirme, finesse des nuances, cadence éblouissante, final très enlevé », écrit un journaliste. Le jeune homme de vingt-cinq ans est issu d'une famille liégeoise de musiciens qui n'a pas fini de faire parler d'elle, tout comme lui-même connaîtra une belle notoriété⁵⁴.

Un monde en difficulté, les chorales

Autre phalange bien ancrée à Verviers, la chorale de l'Emulation, présidée par Prosper Herla, est alors à la veille de son centenaire qu'elle célébrera en octobre 1955 et la chorale wallonne « La Gaité verviétoise » fête, elle, son cinquantenaire en septembre. Mais l'art choral dans son ensemble traverse une crise profonde à Verviers depuis la Libération : les sociétés locales voient les jeunes les désertir et ne parviennent plus que difficilement à renouveler leurs effectifs, si bien que les troupes disparaissent les unes après les autres. Même « L'Echo des Travailleurs » se heurte à de grosses difficultés et, pour éviter de voir sombrer la seule chorale ouvrière de la région, ses responsables tentent de lui donner une impulsion nouvelle, à la fin de l'année, en créant une chorale mixte. La presse souligne que les jeunes sont attirés par d'autres divertissements et, si le public ne boude pas les concerts qui sont encore donnés sur le kiosque de la place Verte à partir de mai à l'initiative de l'administration communale, l'époque est déjà au renouvellement⁵⁵.



Un match de foot au Panorama dans les années '50 (coll. Claude Lefin,
« Verviers dans les années 70 »)

Derby RCSV – SRU en
février 1955 : les
capitaines Jo Pannaye
et Robert Vandormael
(coll. Francis Marquet,
communiquée par José
Jongen, « Verviers Hier
et Aujourd'hui »)



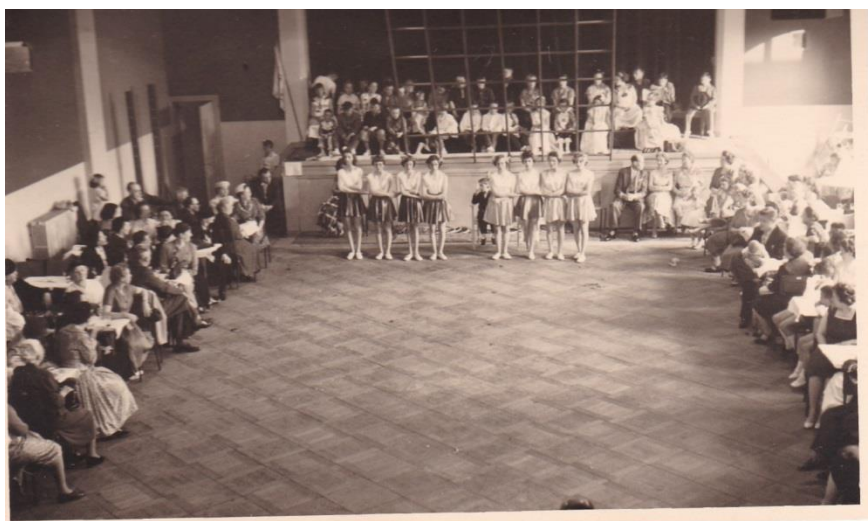


L'entrée de la piscine Bodeux rue de Dison (ci-dessus) et la propriété Zurstrassen acquise par la Ville derrière la rue Xhavée pour y bâtir la piscine communale couverte (coll. José Jongen, « Verviers Hier et Aujourd'hui »)



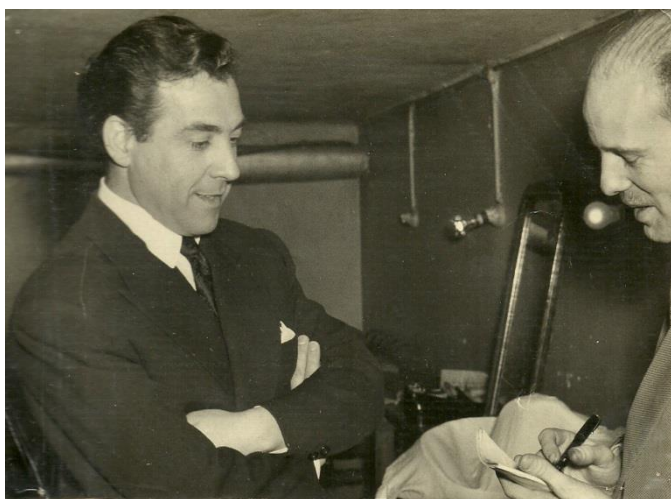


Les pilotes Cartigny et Blavier avec leur nouveau planeur au Laboru
(coll. Royal Verviers Aviation, ci-dessus) et une fête de
gymnastique de la « Jeunesse sportive stembertoise » (coll. Arlette
Simon, communiquée par Danielle Lebeau-Bertholet, « Verviers
Hier et Aujourd'hui »)





Roberto Benzi au Grand-Théâtre en 1949 (coll. Michel Jacquemin, « Fiers d'être Verviétois ») et Luis Mariano interviewé par le reporter du *Courrier* Alex Julémont (1925-1981) au Coliseum en 1955 (coll. Jean-Claude Julémont, « Fiers d'être Verviétois »)



L'essor du jazz et de nouvelles vedettes

Le rock vient de naître aux Etats-Unis avec les premiers succès de Bill Haley et les Comets au printemps '55, mais ce style musical qui va dominer la seconde moitié du siècle n'a pas encore traversé l'Atlantique. Par contre le jazz se porte bien : depuis sa création en 1946 par un mélomane averti, Julien Packbiers, et deux journalistes verviétois, Paul Leclercq et Jean Donneux, le club de jazz devenu « le cercle du Jazz Hot » en '49 connaît une véritable résurrection en '55 après une certaine éclipse et il fait défiler à Verviers les meilleurs musiciens belges, qui se produisent à la Rotonde rue du Brou jusqu'en '52 puis en '55 au « Nuts bar » rue de la Concorde. Créés dans les années '40, les orchestres verviétois Hot Session, Hot Dandies et Best Swing ont été rejoints en 54 par une nouvelle formation dirigée par Gilbert Collinet, qui écume les bals de la région⁵⁶. Lorsque Sidney Bechet se produit au Palace de la rue Jardon le 1^{er} octobre après avoir été accueilli au magasin de disques « La discothèque » rue Peltzer de Clermont, c'est devant une salle comble⁵⁷.

La presse locale est enthousiaste devant ces vedettes confirmées, ainsi lors des prestations d'Arletty au Théâtre ou de Mariano au Coliseum, et *La Meuse* sait aussi saluer en décembre les débuts du tout jeune Verviétois Guy Glorian, qui n'a alors que douze ans⁵⁸. Par contre, le passage de Jacques Brel au Centre, rue de Rome, après les prestations de deux chorales aujourd'hui bien oubliées, laisse dubitatif le rédacteur du *Jour* : « Enfin, il y avait aussi Jacques Brel, poète, parolier et créateur de ses chansons, qui eut aussi sa part de succès ; il est connu par les radios belge et française et par la télévision. Cet artiste s'adresse surtout à la jeunesse qui le comprend mieux parce qu'il épouse ses goûts modernes, lesquels laissent un peu pantois ceux qui ont passé l'âge des rêves et des illusions... »⁵⁹.

Les cinémas

Palace, Coliseum, le Centre... Ce ne sont que trois parmi les dix cinémas que compte l'agglomération. Sept autres salles - le Louvre et le Sélect place du Martyr, le Pathé et le Marivaux rue du Collège, le Plaza rue de l'Harmonie (qui deviendra le Versailles en '57), le Roxy à Hodimont mais aussi le Caméo à Dison - complètent une offre que renforceront encore, en 1955, le Lido rue du Gymnase (dans la foulée de la fermeture du Roxy) et en 1956, l'éphémère le

Parc rue Xhavée ainsi que, quatre ans plus tard, les salles des Galeries à l'emplacement de l'usine Voss, fermée fin '55 précisément⁶⁰.

Le Louvre s'équipe du cinémascope en janvier, tout comme l'avait fait le Coliséum en '54, ces deux salles « historiques » de la ville jouant ainsi la carte de la modernisation pour rattraper le Palace, inauguré en avril '50⁶¹. Importées des Etats-Unis où elles tentent de contrer la concurrence croissante de la télévision, les modernisations des salles de cinéma commencent à produire de l'effet : les Verviétois y retournent plus volontiers, alors que les salles souffraient aussi bien du chômage local que de l'engouement pour l'automobile, vu les montants consacrés par les ménages à cet achat⁶². Les Verviétois peuvent notamment apprécier, en cette année 1955, *Les diaboliques* avec Paul Meurisse, *Sissi* qui lance la jeune actrice de dix-sept ans Romy Schneider ou encore *Sept ans de réflexion* avec Marilyn Monroe. Les enfants découvrent les chiens attachants du dessin animé *La Belle et le clochard*, et les ados vibrent avec *La Fureur de vivre*, le dernier film sorti du vivant de son acteur principal, James Dean, qui se tue en voiture le 30 septembre '55 à l'âge de 24 ans.

Dans la région verviétoise comme dans tout le pays, l'Oscar obtenu fin mars par Grâce Kelly (et qui sera son dernier avant qu'elle ne renonce au cinéma, en 56) est éclipsé le 3 avril par la catastrophe du cinéma Rio à Sclessin. Son incendie pendant une « matinée enfantine » fait trente-neuf morts en dix minutes, dont vingt-deux enfants, parmi lesquels dix âgés entre deux ans et demi et sept ans ! Largement couvertes par la presse (*La Meuse Verviers* y consacre toute sa première page et plusieurs pages intérieures de photos), les funérailles collectives donnent lieu à des scènes déchirantes. *Le Courrier* en profitera quelques jours plus tard pour souhaiter que « les pères et mères de chez nous retiennent cette tragique leçon, la place des tout petits n'est pas dans les salles obscures »⁶³. C'est encore l'époque où on affiche au fond des églises, chaque semaine, la liste des films projetés dans les divers cinémas de la ville assortie de commentaires (allant de « à voir » jusqu'à « à proscrire ») dictés par la morale catholique.

Les débuts de la télévision

Réalisés par le Cinav-Club verviétois au début des années '50 à la demande de la commune, les documentaires romancés sur l'histoire de la ville (*Verviers, bonne ville, a trois cents ans*) et du textile (*Chante mon métier*) puis sur les fêtes du

Tricentenaire de la cité ont eu un certain succès local et s'apprêtent à être diffusés par la balbutiante télévision nationale⁶⁴. Présentée tantôt comme un « cinéma miniature à domicile », tantôt comme une « source inépuisable d'enseignement, indispensable à tous ceux qui veulent s'instruire en se distrayant », la TV – en noir et blanc bien sûr, et avec une seule chaîne belge disponible, sauf à Verviers où on capte aussi l'Allemagne – est encore un produit fort coûteux, dont le prix égale celui d'une belle moto ou d'une cuisine équipée. Certains amateurs doués en électronique construisent eux-mêmes leur poste, comme le jeune Jean Schreiden, dont le premier récepteur fonctionne au rez-de-chaussée de la maison familiale en 1954, avant qu'il n'ouvre un premier magasin rue de la Colline⁶⁵. On ne compte alors que 50.000 postes en tout et pour tout dans le pays, et les plaines de jeux comme les cercles populaires en louent pour diffuser, en été, les deux étapes du Tour de France qui traversent en 1955 la Wallonie et que commence à commenter Arsène Vaillant. À la Maison du Peuple, le succès est tel qu'on crée dans la foulée le Télé-club où moyennant cotisation, les affiliés peuvent venir regarder la télévision chaque soir rue du Gymnase⁶⁶.

Le « petit écran » a mis plus de temps pour percer à Verviers qu'ailleurs dans le pays : jusqu'à l'été 1954, on n'y capte pas les émissions bruxelloises (l'ancêtre de la RTBF est née en juin 1953 en complément d'abord au « relais de Paris ») mais seulement l'émetteur de Landberg en Allemagne, et les rares Verviétois possesseurs d'un poste (on les compte sur les doigts des deux mains) n'ont donc droit jusque là qu'à des émissions allemandes⁶⁷. C'est d'ailleurs parce que l'un d'eux, propriétaire du magasin Asia qui vend des téléviseurs rue Cuper, a demandé à son fils de 17 ans, Jacques Dessausy, de traduire en français les programmes de la tv allemande que ce dernier et son condisciple de St-Michel Roger Mackels, se prenant au jeu, fondent avant tout le monde (et avant *Le Moustique* par exemple, qui ne donnait jusque là que les programmes radio) un magazine ronéotypé, *Telepro*, promis à un bel avenir national. Les récepteurs commencent à gagner la clientèle verviétoise en 54-55, une fois que des émissions en français peuvent enfin être captées. Les rares privilégiés (repérables grâce aux antennes installées sur leur maison, qui orientent aussi la chasse de *Telepro* aux nouveaux abonnés) doivent trouver un autre délassément chaque vendredi toutefois, puisque c'est « relâche » à la télévision francophone belge⁶⁸ ...

Les loisirs populaires

Bref, la tv n'est pas encore près de concurrencer ni le grand écran, ni les arts de la scène, qu'il s'agisse des pièces programmées par le Théâtre national ou l'Extension française au Grand Théâtre (la saison 55-56 entamée en octobre accueillera cette année-là Bernard Blier, Madeleine Robinson, Paul Meurisse ou encore les Frères Jacques notamment) ou des dizaines de représentations d'art lyrique que l'on a déjà évoquées. Celles-ci, l'automne, prennent en quelque sorte le relais des concerts programmés par la Commission communale des Fêtes sur le kiosque de la place Verte ou, chaque dimanche d'été depuis 1952 de fin juin à fin août, au Théâtre de Verdure à la plaine Fernand Peltzer : 2.500 spectateurs peuvent y assister l'après-midi à trois voire quatre heures de spectacles chantés et on s'y rend « endimanché », les Messieurs en col et cravate en dépit de la chaleur estivale⁶⁹. Cette plaine Peltzer, c'est aussi un endroit de jeux pour les enfants que la ville décide d'agrandir en 1955 en expropriant la partie haute du parc de la Société d'Harmonie, où on installera, plus tard, un circuit d'initiation aux règles du Code de la Route.

Les oiseaux sont une autre passion locale encore particulièrement prisée à l'époque. L'ancien journaliste de *La Meuse Verviers* Pierre Stéphany se souvient : « Les tendeurs passaient l'hiver à ravauder leurs filets et, l'automne, s'embusquaient des semaines durant à l'orée des bois, dos tournés au sud, la corde serrée autour du poignet, à genoux pendant des heures, épiant la volée de chardonnerets, de tarins, de bouvreuils, de linottes et de pinsons. Les colombophiles, les dimanches matin d'été, guettaient au ciel le retour du beau volatile, revenant quelquefois de Barcelone. Ailleurs, ce sont les pinsons, toutes les cages accrochées l'une à côté de l'autre à une planche, que l'on faisait chanter ; le vainqueur n'était pas forcément celui qui chantait le plus, mais le plus impératif, celui qui faisait taire les voisins ». ⁷⁰ Les tendeurs sont alors dans l'arrondissement quelque cinq cents affiliés à la Fédération nationale et ils se plaignent – déjà – des restrictions qu'un arrêté royal vient d'imposer à leur hobby⁷¹.

Une relance du carnaval ?

Les autorités communales veillent elles aussi aux loisirs de leurs citoyens, et ce n'est pas seulement via le Théâtre de verdure qu'elles songent à assurer l'animation de la ville. Il n'en n'est pas question toutefois en période de

carnaval car celui-ci a été interdit à Verviers au lendemain de la guerre 14-18 en raison des excès constatés jadis. Pour reprendre les termes d'un chroniqueur de l'époque, le carnaval des rues à Verviers – à ne pas confondre avec les réjouissances organisées au XIXe siècle par les bourgeois cultivés et bohèmes membres de la Société des Fous⁷² – était peu à peu devenu dans la seconde moitié du XIXe siècle déjà « quelque chose d'ordurier et même de crapuleux »⁷³.

Au printemps 1955, l'Union des cafetiers, hôteliers et restaurateurs de Verviers mobilise un maximum d'associations professionnelles au café du Tank, place Verte, pour qu'elles appuient ses efforts afin d'obtenir de la commune le rétablissement du carnaval à Verviers, au motif que cela pourrait contribuer au commerce local « handicapé par la situation peu prospère de l'industrie lainière » (nous en reparlerons bien sûr) « et par certains avantages, fort heureux pourtant, qui éloignent de la ville la classe ouvrière »⁷⁴. Les cafetiers faisaient là allusion aux congés payés de la seconde quinzaine de juillet (pendant lesquels la moitié de la population verviétoise quittait la ville, la plupart via le train, les plus privilégiés en voiture), à la hausse globale du niveau de vie depuis la fin de la guerre voici dix ans, à l'ouverture d'attractions touristiques toutes proches (le télésiège de Coö était en construction à l'été '55), aux voyages en train jusqu'à la côte ou vers Aix-la-Chapelle qui vidaient la cité de milliers d'habitants lors du week-end pascal, les quais de la Gare centrale étant alors littéralement noirs de monde comme à la mi-juillet...⁷⁵

Cortèges, kermesse et fêtes de fin d'année

Après de très vifs débats au Conseil communal au cours desquels les élus PSC sont réticents à rétablir le carnaval et l'opposition socialiste totalement hostile, le carnaval avec port du masque sera à nouveau autorisé en 1955, pour l'année suivante et pour un essai d'un an seulement, sans que cet essai soit probant. Mais si Verviers ne redeviendra pas la cité carnavalesque qu'elle avait tenté d'être au siècle précédent (la présence d'une forte colonie allemande aidant), elle bénéficie par contre chaque année en juin non pas d'un mais de deux cortèges à l'initiative de la Commission communale des Fêtes. Le deuxième dimanche de juin, c'est un cortège publicitaire animé par les commerçants locaux et comprenant près d'une centaine de voitures qui parcourt les rues du centre-ville. Et une semaine plus tard, c'est le grand cortège costumé : il en est à sa neuvième édition en 1955 et rassemble vingt-six sociétés belges, française et hollandaise défilant devant un public massé sur tous les trottoirs⁷⁶.

À la fin de l'été, c'est durant tout le mois de septembre que les forains assurent l'animation pendant la kermesse. Elle déborde alors largement de la place du Martyr et semble faire quasiment l'unanimité à en croire *Le Jour* : « la fête à Verviers, c'est la ronde des carrousels dont il n'est pas un gosse qui n'ait usé et surtout abusé. C'est la ronde des jeunes hommes croisant et recroisant dans le bruit des tonitruantes musiques les jeunes filles qui s'attendrissent aux chocs violents des skooters. C'est le rappel d'images, de parfums et de joies lointaines, mais aussi la redécouverte des sensations vertigineuses des chenilles rapides et les défis à la carabine des aînés qui là-bas se rapprochent sensiblement de leur jeunesse d'hier ou d'avant-hier. Chacun l'aime cette foire, à des degrés divers certainement, mais si elle n'était pas au rendez-vous du premier dimanche de septembre, il y aurait un vide que rien ne viendrait combler et qui ferait perdre ce délicieux congé du lundi bienvenu»⁷⁷.

La Commission communale des Fêtes reprend la main en décembre en relançant une ancienne tradition : l'installation d'un sapin place du Martyr et surtout l'organisation le 24 décembre à 22 heures d'une veillée de Noël (avec chorale, soliste puis orchestre Rythmic band) assortie d'une distribution de « bouquettes » - 6.000 au total ! – aux Verviétois qui se réchauffent autour de braseros. Elle ne pouvait rééditer déjà la « fête de la bière » - comme ce sera le cas dans les années '60 – qu'elle avait organisée pour la première fois quelques mois plus tôt à l'occasion de l'inauguration des travaux de restauration du perron entamés en 1954 : l'eau des quatre fontaines avait été remplacée par de la bière distribuée gratuitement et dans une belle ambiance festive aux Verviétois qui s'étaient déplacés, tandis que beaucoup d'autres avaient cru à un canular.⁷⁸

Décembre voit donc la distribution de bouquettes cette fois sur la place du Marché. Jean Donneux se félicite de cette nouvelle manifestation qui « eut le don précieux de faire descendre en ville (comme on le dit ici par héritage traditionnel d'une cité étroitement encaissée) des centaines de gourmands, mais plus encore de curieux tournoyant auprès du grand sapin à l'étoile, près de la baraque au fumet délicieux, avant de gagner à minuit les temples où se célébrait la merveilleuse nativité, ou bien encore des lieux de plaisirs où l'on doit s'amuser »⁷⁹.

Faisant le bilan, une semaine plus tard, des achats de fin d'année et du déroulement des deux réveillons en interrogeant les acteurs concernés, *Le Jour*

estime que les commerçants, restaurateurs et cafetiers peuvent être satisfaits malgré un contexte général considéré comme peu propice : « il est réconfortant de constater, à l'heure où une certaine psychologie du désastre et de l'aventure court trop par la ville, que le commerce verviétois (en partie tout au moins et sur une courte période, nous vous le concédons) a très, très bien marché en cette dernière quinzaine, et que très rares furent les échos de déconvenue que nous entendîmes au cours de notre petite enquête »⁸⁰. C'est aussi une période faste pour la poste : les cinquante-cinq facteurs trient et distribuent, aux alentours du Nouvel An '55, plus de 700.000 correspondances acheminant les vœux⁸¹ !

Des commerces florissants

À une époque où il n'y a encore aucune grande surface commerciale à Verviers, pas plus en périphérie qu'au centre, où les moyens de transports individuels ne permettent pas d'aller « faire ses courses » dans les villes voisines, et où il n'est évidemment pas question de commerce électronique, les négociants verviétois se portent bien en ce milieu des années '50. Il n'est question de « cellules vides » nulle part, et au contraire des enseignes nouvelles se créent fréquemment, dont certaines promises à un bel avenir : la bijouterie Langohr, la boutique Liétart, l'atelier d'encadrement Molitor, le magasin d'instruments de musique de Jo Blavier ou encore le magasin de vêtements Marvan voient le jour en 1955, tout comme les premières enseignes Spar : vingt-huit détaillants verviétois rejoignent la chaîne en moins de deux semaines en mai, cinq à six ans après les débuts de son implantation en Belgique⁸².

Le « mois du cadeau de Pâques » organisé en avril par le groupement Spintay-Commerce dans cette artère particulièrement dynamique, la grande braderie fleurie dans les rues de Heusy, Crapaurue, place du Marché et Laoureux en juin, la « semaine des produits belges » rues du Brou et de l'Harmonie en novembre, sont trois exemples des manifestations mises sur pied par les associations de commerçants pour stimuler les achats en dehors des fêtes de fin d'année.⁸³ En novembre (et même plus tôt) puis début décembre, les visites de St Nicolas au Grand Bazar mais aussi dans de nombreux autres grands magasins, sa tournée dans l'arrondissement organisée depuis 1951 par *La Meuse Verviers*, les encarts publicitaires dans toute la presse locale martèlent le mot « achetez ». Le pays est alors au seuil de la société qui sera dite de consommation⁸⁴, la révolution des équipements ménagers est en marche pour les plus fortunés, les publicités

envahissent les magazines (*Bonnes Soirées, Libelle, Nous deux, Point de vue, Pourquoi Pas ?, Paris Match ...*) mais aussi les quatre quotidiens verviétois.

Quatre quotidiens

Terminons ce patchwork du Verviers de 1955 par la presse locale, que nous avons déjà citée plusieurs fois. Elle est forte de quatre titres à l'époque. Né en 1894, le journal (politiquement) neutre *Le Jour*, doyen d'âge du secteur, domine le paysage journalistique régional avec un tirage de quelque 20.000 exemplaires. Roger Monami, qui en sera plus tard le cinquième rédacteur en chef, y entre alors comme stagiaire⁸⁵. Son principal reporter, Jean Donneux alias Dox, avait commencé quelques années plus tôt à *La Meuse Verviers*. Ses photographes, Georges Clipteux et Jean Deblond, immortaliseront tout Verviers durant des décennies.

Le concurrent historique du *Jour* depuis un demi-siècle, c'est *Le Courrier*, quotidien catholique ayant remplacé en 1904 *Le Nouvelliste* qui datait de 1835. Jusqu'en '49, la direction du journal a été assurée par Joseph Bronckart qui y a accompli plus d'un demi-siècle de journalisme. Son propriétaire est l'industriel, baron et sénateur catholique Louis Zurstrassen et le journal a pour directeur politique à partir de 1953 (et jusqu'au début de 1956) le polémiste de droite Jo Gérard, dont la plume est redoutable. Sous l'intitulé « Graphic Press », A. Bonhomme assure l'illustration du quotidien. Alex Julémont y assure les reportages depuis 1954. Mais le journal est en perte de vitesse et a dû s'associer depuis un an avec *La Nation belge* ; il sera absorbé par le groupe namurois *Vers l'Avenir* en 1956, moment où Jo Gérard devra le quitter⁸⁶.

Ce dernier s'est souvenu dans ses mémoires, quarante ans plus tard, de son passage en terres verviétoises : « *Au Courrier*, Didier de Wouters d'Opplinter fut un bon et dévoué rédacteur en chef. Mes séjours à Verviers m'initèrent de près à la vie d'une cité provinciale où je découvris des peintres doués, des journalistes courageux et des salons agréables sur lesquels régnaient les épouses des magnats du textile ».

« Il y avait aussi un petit clan de bigots qui poussaient la pudibonderie jusqu'à me reprocher de publier des annonces illustrées de maillots de bains trop courts à leur gré. Ce genre de tartufferie, une Verviétoise adorable, ardente et originale en diable, Madame Robert Zurstrassen, en était heureusement

dépourvue. J'ai vécu avec elle des moments impayables et joyeux quand elle analysait le caractère de certains membres de la gentry locale »⁸⁷.

Alors fermement ancré à droite (Jo Gérard écrit non seulement à cette époque dans le *Pourquoi Pas ?* et *La Libre* mais aussi dans *Europe Magazine*, et il a dirigé le quotidien léopoldiste *Occident*), *Le Courrier* est ouvertement l'organe du PSC verviétois et, tout en feignant d'ignorer tant *La Meuse* que *Le Jour*, il ne ménage pas son concurrent socialiste *Le Travail*, né lui aussi au début du siècle comme organe syndical et devenu celui du PSB local. Mais ce journal n'est plus qu'une édition verviétoise du *Peuple*, à l'exception de sa page locale due à son reporter Joseph Balthazar, et des articles politiques signés parfois par l'ancien bourgmestre Alexandre Duchesne, plus souvent par le sénateur Hubert Vandermeulen. Depuis le décès de son rédacteur en chef Marcel Froidcoeur, *Le Travail* est même dirigé depuis Liège par Charles Rahier, qui assurait déjà l'édition du *Monde du Travail*⁸⁸.

Autre édition locale d'un journal liégeois, mais promise à un avenir plus brillant, *La Meuse Verviers* est la benjamine du quatuor (même si sa maison mère fête avec éclat ses cent ans en 1955). Elle a vu le jour un mois après la Libération, le 4 octobre 1944, et a compté dès ses débuts de fortes pointures parmi ses journalistes, dont Jean Donneux qui passera plus tard au *Jour* et Pierre Stéphaney qui rejoindra, lui, *La Libre Belgique* à Bruxelles en 1952.⁸⁹ Le 24 septembre '55, pour les 100 ans du journal et les 10 ans (dépassés d'un an en fait) de son édition verviétoise, *La Meuse* entame dans son numéro anniversaire la publication du premier roman-photos réalisé en Belgique !

Presse et processions pour la jeunesse

A Bruxelles, d'autres Verviétois contribuent, eux, à la presse enfantine en pleine expansion. Après avoir collaboré au *Jour* durant cinq ans, Raymond Macherot est entré aux Studios Hergé en 1952 et est devenu scénariste pour l'hebdomadaire *Tintin*, où l'a rejoint l'année suivante Roger Leloup, le futur créateur de Yoko Tsuno, et un troisième Verviétois, Roger Desmarests, qui secondera Hergé durant trente ans. A la fin de la décennie, Charles Degotte, ancien du service décoration du Grand Bazar, rejoindra *Spirou* en 1960, où était entré l'année précédente Paul Deliège, le futur créateur de Bobo, après avoir travaillé dix ans dans le textile verviétois. Et un sixième larron, René Haussman, publie ses premiers dessins dans *Le Moustique* en 1957⁹⁰.

Pépinière de talents pour le futur « neuvième art », Verviers sait aussi soigner sa jeunesse à domicile. Jusqu'à l'arrêt brutal de sa production à la fin de 1955, la chocolaterie L'Aiglon, rue de la Chapelle, excelle dans les albums d'images à collectionner, les concours, les clubs de jeunes consommateurs⁹¹, créant le sien bien avant celui du Grand Bazar mis en place en 1961. La façade, les vitrines et la totalité du troisième étage de ce dernier deviennent féériques chaque fin d'année pour l'accueil de St-Nicolas, de ses admirateurs impressionnés et surtout de leurs parents, qu'ils soient acheteurs ou non.⁹² La firme d'essence BP organise, elle, un concours de voitures à pédales, baptisée « la Route des Jeunes », qui fait étape sur la place du Martyr en '53⁹³.

Si certains enfants seulement doivent encore participer bon gré mal gré aux fort nombreuses processions annuelles de paroisses qui arpentent durant l'année les rues de la cité, c'est dans toutes les écoles par contre que le jeu de billes fait partie intégrante de la culture enfantine dans les années '50.



Le bourgmestre Adrien Houget décore Joseph Bronckart de l'Ordre de Léopold II (collection Michel Bedeur)



Le Coliseum en 1953 (ci-dessus, coll. Michel Bedeur) et Le Louvre de nuit en 1948 (photographie de Willy Roemer, coll. Pierre-Yves Neuville, communiquée par J.P. Chanteux – « Verviers et Environs »).





Le Sélect (aujourd'hui « 66 ») et le Pathé (coll. Institut St-Michel, communiquée par Alain Scheurette, « Verviers Hier et Aujourd'hui »)





Le Versailles en 1957 (coll. Johnny Grégoire, « Verviers Hier et Aujourd'hui ») et le kiosque de la place Verte (coll. Nicolas Rosewick, « Verviers et environs. Photos et documents »)





Les curieux découvrant la TV chez Schreiden rue de la Colline en 1954 (coll. Schreiden, parue dans *Temps Jadis*) et les trois frères Polis devant le poste de TV chez leurs grands-parents rue des Carrières en 1958 (coll. Denise Piroton)





Représentation au Théâtre de Verdure (coll. Jacques Boland,
« Verviers Hier et Aujourd'hui ») et les enfants Joris à la plaine Peltzer
en 1956 (coll. de l'auteur)





Train à vapeur en gare de Verviers Central en 1959 (coll. Pino Vitello, « Souvenirs et mémoires du pays de Verviers ») et vue de la façade et du « trou de la gare » (coll. Pascale Deleu, « Verviers et environs »)





Inauguration de la kermesse par A. Houget et les élus en septembre 1955 (coll. de l'auteur) et une des premières fêtes de la bière au Perron (coll. Michel Bedeur)



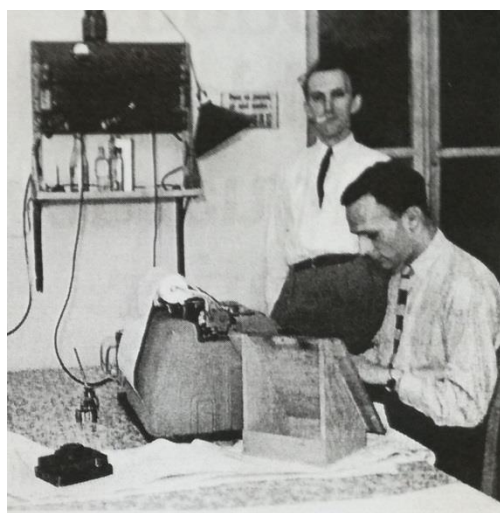


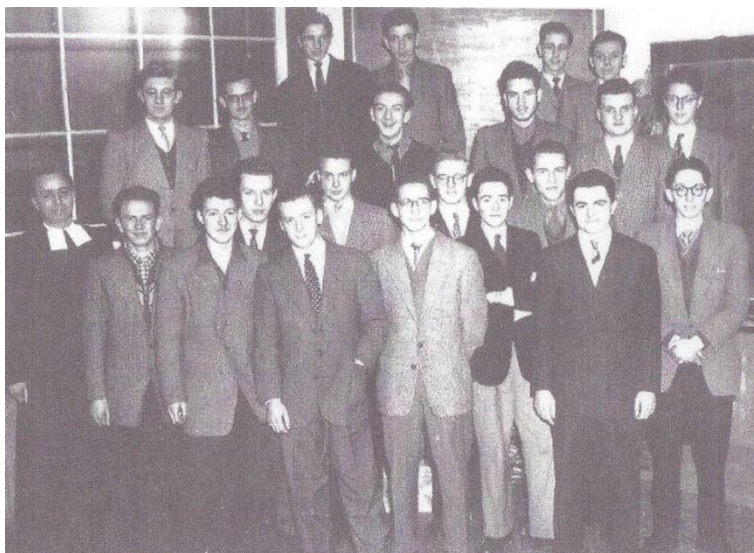
Ci-dessus, le libraire Deblond en 1947 devant les locaux du *Jour* place du Martyr (photo J. Deblond parue dans *Temps Jadis*) et M. José Jérusalem conduisant son épouse au journal *Le Travail* rue du Gymnase, où elle était secrétaire (collection Bernard Jérusalem)





Le personnel du *Courrier* en 1946 (coll. Michel Bedeur) et les premiers journalistes de *La Meuse Verviers* Pierre Stéphaney (debout) et Jean Donneux (coll. J. Donneux, photo publiée en 2014 par *La Meuse-Verviers*)





Ci-dessus, les fondateurs de *Telepro* à St-Michel en 1954 : Jacques Dessausy (au centre du 3^e rang, souriant) et Roger Mackels (à droite au premier rang, mains croisées (coll. Roger Mackels). En bas, deux Verviétois (Leloup et Desmarests) aux studios Hergé (coll. Robert Wautlet, « Verviers Hier et Aujourd'hui »)





Décoration de la façade du Grand Bazar en décembre 1955 (coll. Michel Bedeur) et aménagement du 3^e étage en « palais des jouets » (coll. José Jongen, « Verviers Hier et Aujourd'hui »)





Michel Bedeur en 1955 (à gauche), Edmée de Xhavée (photo de droite, groupe « Verviers et Environs ») et l'auteur avec sa sœur en 1956 devant le trône de St-Nicolas au Grand Bazar.





Les enfants Cardoen participant à une procession et les frères Polis préparant avec leur mère un autel devant la maison familiale lors d'une autre procession (coll. Alain Cardoen et Denise Pirotton)





Procession rue des Six-Cents Franchimontois devant l'église St-Roch (coll. Jean-Marie Quoirin, « Les anciens d'Andrimont ») et visite de Mgr Kerkhof à Hodimont pour le centenaire de l'école de la Providence en 1954 (coll. Freddy Demal, « Verviers Hier et Aujourd'hui »)



**2. VILLE HAUTE, VILLE BASSE :
PORTRAITS URBAINS
EN BRUN ET GRIS**



Vue de la place Verte depuis le kiosque dans les années '50

(coll. Johnny Grégoire, « Verviers Hier et Aujourd'hui »)

Après avoir observé la vie quotidienne verviétoise à travers, essentiellement, la presse de l'époque, nous ferons appel à quatre témoignages non concertés d'anciens Verviétois (outre celui de Dominique Nahoé préfaçant ce volume) ayant connu le Verviers de 1955, dont une écrivaine revenue vivre dans sa ville natale. On verra que les impressions générales, notamment quant à la césure entre ville haute et ville basse, convergent.

Michel Graindorge enfant

Son père, directeur de prison, ayant été muté de Namur à Verviers au milieu des années 1950, c'est dans la cité lainière que le futur ténor du Barreau bruxellois Michel Graindorge⁹⁴ vécut jusqu'à ses dix-huit ans, comme élève de primaire à St-Joseph puis en secondaire à St-François-Xavier. Les souvenirs de son adolescence⁹⁵, parus en 1986, contiennent de fort belles pages sur la ville de sa jeunesse, un regard extérieur et rétrospectif certes mais fortement imprégné d'un long séjour de plus de dix années à Verviers durant les années '50.

La découverte de la ville par le regard d'un enfant de neuf ans, d'abord : « Un samedi matin, nous partons tous les quatre faire un tour dans la ville. En bas de la chaussée de Heusy, de l'autre côté, les hauteurs de Stembert ; à droite, la rue de Mangombroux et l'avenue Mullendorff pleine de longs escaliers ; à gauche, la rue de Heusy et, dans un renfoncement, très haute, impressionnante, notre église paroissiale, l'église Saint Joseph ; c'est jour de marché devant l'Hôtel de ville, un bâtiment fort solennel ; nous prenons ensuite une rue commerçante, au nom comique, la Crapaurue. Voici la place Verte avec un kiosque à musique. C'est le quartier des grands magasins, des boutiques, des cafés. De l'autre côté, la place du Martyr avec la statue d'un bel homme de trente ans qui fut guillotiné. La Vesdre sent mauvais, elle charrie de curieuses couleurs et des déchets de laines accrochés aux berges. Voici la rue Xhavée et le Grand Théâtre. Beaucoup de Verviétois vont régulièrement écouter des orchestres ou des opéras. Mon père nous raconte que plusieurs surveillants de la prison aiment le chant et participent à des chorales ».

« Voici la gare où nous avons débarqué, la place de la Victoire avec les noms des nouveaux morts, la rue des Palais longue et morne, la rue des Minières, l'église Sainte Julienne parmi les arbres. Une belle église dans un quartier riche. Ici, les maisons sont souvent entourées de très beaux jardins, l'herbe est coupée finement, les arbres bien taillés. C'est le quartier des médecins, des avocats, des

ingénieurs et surtout des grands lainiers, les Zurstrassen, les Simonis, les Peltzer qui sont les patrons de la ville. Ce sont eux qui possèdent les usines le long de la Vesdre et qui donnent du travail à des milliers d'ouvriers. Ce sont des patrons catholiques⁹⁶, bons et respectueux de leur personnel. Ils ont vraiment de belles, de vastes maisons dont ils sont les propriétaires. Ils vont à l'église Sainte Julienne. Leurs enfants suivent les cours des Jésuites au Collège Saint François Xavier ou des Sœurs à l'école des Saints Anges. Nous arrivons un peu fourbus à un parc où l'on peut courir et faire du vélo en toute liberté. Au centre du parc, parmi des arbres de bonne taille, une tourelle très haute, mystérieuse, hermétiquement close (...) ».

« Nous descendons vers la place Vieuxtemps. Nous nous y attardons car mon père nous dit que la statue est celle d'un grand violoniste qui naquit à Verviers et mourut en Algérie. Il voyagea beaucoup en Europe, en Amérique et enseigna pendant des années en Russie avant de devenir professeur au Conservatoire de Bruxelles. Vieuxtemps est gris, plutôt sale, solitaire. Son regard se perd dans les arbres. Voici l'imposante Ecole des Textiles, fleuron de Verviers. On y vient, de l'Europe entière et même de plus loin, pour étudier. On y forme des grands spécialistes de l'industrie de laine ».

Graindorge adolescent

Les couleurs de la Vesdre qui avaient marqué l'enfant, Graindorge adolescent les perçoit plus ternes lorsqu'il évoque ses promenades solitaires dans le chemin des Récollets : « La promenade des Récollets, le long de la Vesdre, est loin de notre maison, en-dehors des chemins de l'habitude. Les bons Pères laissent entendre que ce chemin, apparemment anodin, est un lieu équivoque où l'on peut faire de mauvaises rencontres. Derrière l'église, sur la place du Martyr, la Vesdre coule, brune et grise, souvent poisseuse, abandonnant le long de ses maigres berges des petites graines qui fleurissent pour la plus grande joie des pères Capucins, donnant au printemps d'étonnantes fleurs d'Australie ».

« La Vesdre lave depuis des décennies la laine des Peltzer et des Simonis. C'est une rivière honteuse, délavée, égouttée d'elle-même, étrangement rapide, souvent basse. C'est une rivière tolérée, indispensable, ancrée à la ville pour le meilleur et pour le pire. Derrière l'église, un chemin surplombe la Vesdre de trois à quatre mètres. D'emblée, ce chemin pénètre sous quelques fondaisons. D'un côté la rivière, de l'autre un escarpement de taillis qui va vers Andrimont.

Il y fait sombre et, au soir tombant, la nuit y devient plus noire. Il faut s'aventurer avec hardiesse et marcher de longs mètres avant d'être happé faiblement par la lumière d'un réverbère qui vous abandonne tout aussitôt (...) ».

Le centre-ville, pour le futur avocat qui s'y rend peu, ce sont surtout les libraires Boumal, et André Blavier, le bibliothécaire pataphysicien (qui publie, en mars 1955, le treizième numéro de sa revue *Temps mêlés*, et le mois suivant son recueil *La roupie de cent sonnets*)⁹⁷: « Parfois, le mercredi après-midi, je vais flâner près de la librairie Boumal, au coin de la rue du Brou. C'est une librairie imposante, qui sent bon le papier, l'encre et les idées rassemblées en faisceau. Les frères Boumal sont aussi impressionnants l'un que l'autre ; ils sont corpulents, portent une grosse moustache, trouvent sans hésiter *Vol de Nuit* ou *Thérèse Desqueyroux* ».

« De l'autre côté de la place du Martyr, non loin de la Vesdre, la bibliothèque communale. Un bâtiment très poussiéreux abrite, au premier étage, une salle de lecture étrangement calme et la bibliothèque proprement dite ; imaginez un homme d'une bonne trentaine d'années, de petite taille, peu rasé, le cheveu noir retombant sur le front, deux yeux malins qui regardent par-dessus le verre des lunettes, une bouffarde éternellement aux lèvres, une voix traînante et savoureuse avec un fort accent verviétois. Ecoutez-le, intarissable, parler du collège de pataphysique, de Raymond Queneau qu'il rencontre souvent et dont il connaît bien toute l'œuvre. Regardez-le, plein de malice, disparaître et reparaître en marmonnant derrière des piles de livres, lâchant sa fumée bleue sans cesser de parler, desserrant à peine les lèvres... ».

Au fil des pages et des années, Graindorge sent le rebelle pousser en lui et son regard sur sa ville d'adoption devient sévère: « Seul, non loin de mes parents qui somnolent après le repas de midi, je mesure l'opacité d'un dimanche verviétois. C'est fort simple : il ne se passe rien. La ville est morte ou pis, elle vivote derrière ses rideaux, le long des rues anodines, entre la messe et la nuit (...). Je me promène en frissonnant dans des rues grises. Le vent fait tourbillonner des paquets de feuilles. Les femmes jeunes et jolies sont cloîtrées, parties ailleurs ou qui sait, déjà vieilles et mortes. L'hôtel de la poste est gris. Le silence est gris dans la poussière d'un autobus qui s'en va vers Eupen. Cette ville, ma ville, me donne envie de vomir. Tout est en place, en ordre, en habitudes, en qu'en dira-t-on, en train-train (...) ».

Luc Sante

Gris ? Gris et brun nuance l'auteur américain Luc Sante⁹⁸ dans ses propres souvenirs d'enfance⁹⁹ : « Sa gamme de couleurs, en 1954, jouait sur les gris et les bruns. On pourrait dire cela de presque toutes les villes belges, mais à Verviers c'était plus concentré, plus emphatiquement gris et brun que dans la plupart. Mes parents, lorsqu'ils descendaient de leur petit perron sur le trottoir de la rue de la Colline, voyaient avant tout du gris. Grises étaient les maisons, les dalles des trottoirs, les rues elles-mêmes, ici plus encore que dans les quartiers chic, où l'on pouvait trouver parmi les villas des affectations de blanc cassé ou de jaune pâle, et le vert authentique des arbres qui les entouraient. Rue de la Colline¹⁰⁰, la végétation était limitée aux jardins, derrière les habitations ; celle-ci n'était pas plus large qu'il ne fallait. Les maisons étaient des empilements de quatre appartements superposés, avec trois fenêtres par étage, simplement encadrées d'un trait de peinture blanche, sans autre ornement, le tout construit en briques et peint en gris, les toits mansardés couverts de losanges gris sombre ».

Le brun, un « brun intégral », c'était celui des usines que rejoignaient chaque matin au cœur de la ville des milliers de travailleurs : « Des hommes portaient à pied ou montés sur leurs bicyclettes ou entassés dans les transports en commun, en imperméable et en veston, portant cravate ou un foulard autour du cou, en béret et en chapeau de feutre, avec au coin de leur visage un mégot rougeoyant ou une pipe allumée émettant des panaches de fumée (...). Ils avaient pour destination des points situés tout le long de la Vesdre, usines alignées quasiment coude à coude d'Ensival à l'Île Adam, des Gérard-Champs au pont Léopold, des Prés-Javais à Renoupré, avec des annexes s'étendant au nord vers Dison et au nord-est vers Andrimont. Ils passaient les barrières à la file et s'arrêtaient dans les vestiaires où ils se changeaient, endossant leurs tabliers ou leurs salopettes d'un bleu uniforme, certains d'entre eux enlevant pour ce faire des complets d'allure très respectable. Et puis ils lançaient leurs métiers à tisser et à carder ou surveillaient leurs ourdissoirs ou leurs cuves de teinture ainsi que l'avaient fait des générations avant eux ».

La quantité de magasins, l'éclairage public, l'imbrication des maisons et des usines entre elles dans le paysage urbain dans ces années '50 ont marqué Luc Sante : « Les rues étroites de Verviers présentaient rangée sur rangée de vitrines complètement cachées derrière des volets faits de minces lattes de

bois. Des réverbères émanait une lueur juste suffisante pour former une flaque jaunâtre à leur pied. D'obscurs grondements et claquements mécaniques résonnaient dans les profondeurs des terrains ferroviaires et dans quelques usines travaillant vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Personne ne les entendait ». Les grands-parents de Sante habitent alors rue Robert Centner en Gérardchamps, « dans une enclave où les maisons étaient presque entièrement entourées d'usines, parmi un trio de sévères édifices d'un jaune grisâtre datant de la fin du dix-neuvième siècle ». Le décor des berges de la Vesdre entre les ponts Léopold et du Chêne, c'était « au bord de la rivière, cette longue succession misérable et croulante de maisons, d'usines, de garages, de petits ateliers et de ruines, avec ici et là un emplacement vide encore inoccupé, celui d'une construction dont personne ne se souvenait, détruite par une bombe dix ans auparavant ».

À l'inverse, les parents de Luc Sante vivent en 1954 « au 44 rue de la Colline, une adresse respectable à Verviers, ville où la mesure de respectabilité croît avec chaque degré d'éloignement au sud de la rivière, vers les hauteurs et à l'ouest de la commune de Mangombroux. Le quartier ainsi défini avait été construit en série au cours des vingt ou vingt-cinq années à la charnière du siècle, la partie la plus basse – où se trouvait la rue de la Colline – pour la petite-bourgeoisie et la plus haute, dite quartier des Boulevards, pour la grande ».

On voit mis en exergue ici la césure séculaire entre les deux Verviers, « haut » et « bas » de la ville. Michel Graindorge s'en souvenait lui aussi : « le clivage est très net dans la ville de Verviers. Le long de la Vesdre, les grandes usines de laine, humides et chaudes, aux murs gris, aux hautes cheminées. Des familles nombreuses, pauvres et propres, y votent socialiste dans leur grande majorité. De l'autre côté de la ville, les beaux quartiers, parmi les arbres tranquilles, les gazons fleuris, les parcs pleins d'oiseaux »¹⁰¹.

Myriam Tonus

Bien plus récemment, en janvier 2015, la théologienne et enseignante catholique Myriam Tonus, née en 1949, a livré dans *La Libre* un témoignage s'inscrivant exactement dans la même veine : « La rue de la Colline, à Verviers, je la connais. C'est là qu'habitait mon professeur de piano, il y a 50 ans. C'est par cette rue que souvent je passais pour aller à l'école, un docte institut situé dans un quartier résidentiel. Mes parents et moi habitions *en bas* près de la

Vesdre, dans le quartier de Hodimont. Tous les jours donc, je passais de la ville basse à la ville haute (tout un symbole !) en longeant un parc – le seul espace vert que je connaissais – qu’il était interdit de traverser, réservé qu’il était aux membres de je ne sais plus quelle société ou confrérie. Dans mon quartier, pas de jardins, mais des petits commerces, le grouillement d’un petit peuple laborieux dont j’apprenais vite à l’école qu’on le qualifiait de *populace* (...) ».

« Parce qu’ils voulaient que leur fille connaisse un sort plus enviable que le leur, mes parents m’avaient obligée de faire des humanités dans la meilleure école de la ville. À cette époque, l’école était encore un « ascenseur social » et c’est dans cet institut où mes parents ne mirent jamais les pieds (pas même le jour où je reçus mon diplôme !), parce que, disaient-ils, *ce n’était pas leur milieu*, c’est là, donc, que je fis une expérience qui a construit une grande part de mon identité. D’une part, je découvris que l’on pouvait considérer tous les êtres humains dans une égale dignité : grâce au tablier, qui effaçait les différences vestimentaires criantes, grâce surtout à l’accueil et au respect inconditionnel que manifestaient tous les adultes, religieuses et professeurs (...) ».

« Ces adultes furent mes anges, mes boucliers, et il m’en fallait bien ! Parce que, côté copines, ce ne fut pas tous les jours la joie. Certaines demoiselles des beaux quartiers ne se privaient pas de me rappeler d’où je venais. J’entends encore la voix dégoûtée : *Mais tu vis dans un taudis !* N’exagérons rien, c’était juste un logement populaire. Mais suffisamment répulsif pour n’être pas invitée aux soirées et ne recevoir aucune visite. À 13 ans, je pense que j’avais intégré les bases de la ségrégation sociale (...)»¹⁰² ».

Edmée de Xhavée

Edmée De Xhavée, née, elle, en 1948, ne dit pas autre chose, or c’est une jeune fille habitant les « beaux quartiers » du haut de la ville qui parle ici. À propos des bonnes sœurs de l’Institut des Saint-Anges, qu’elle fréquente au même moment que le témoin précédent : « je leur dois une opinion très mitigée sur l’éducation catholique car si je suis reconnaissante de la discipline militaire qu’elles ont installée de force dans mon caractère – et qui me convient tout à fait, aussi étrange que ça paraisse –, c’est aussi à elles que je dois une conscience trop tôt venue du basculement des classes et de la façon dont elles sont perçues – entre déférence et ignorance –, des différences de moyens, de ceux qui comptent ou pas. D’après ces chères sœurs, Dieu et le petit Jésus

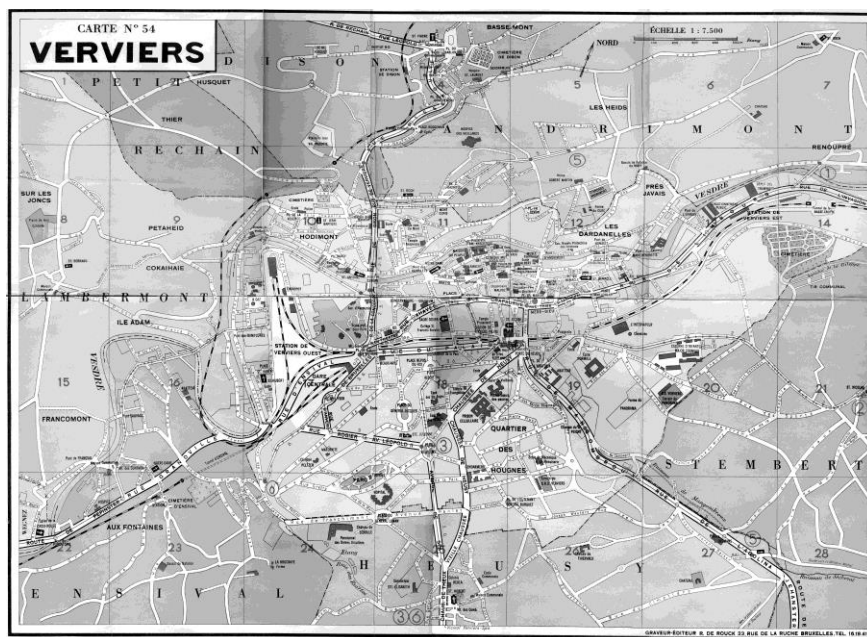
aimaient les enfants riches. Un peu selon le concept des puritains américains qui pensent que Dieu couronne de réussite qui le mérite selon Son bon plaisir et que, dès lors, le respect aux riches et le mépris des pauvres est justifié par une loi divine ».

La jeune Edmée « descend » ensuite au centre-ville pour poursuivre sa scolarité dans le quartier populaire de Sécheval, chez les sœurs de l'Institut Sainte-Claire, dispensant un enseignement technique : « A Sainte-Claire, après une courte période au cours de laquelle les autres recrues de Heusy et moi-même avons enduré avec une consternation patiente les quolibets de *grandes péteuses de Heusy*, j'ai enfin aimé l'école...et même les religieuses ! Elles y étaient gentilles et on pouvait, oui, rire en cour de création. J'ai retrouvé une lettre envoyée à mon père dès mon entrée et je trouvais les sœurs *très chic et modernes, pas bigotes du tout* et en prenais pour preuve le fait que lors du discours de bienvenue, la supérieure nous avait dit que si nous aimions faire des glissades dans les longs couloirs bien cirés...c'était fait pour ça, *chères enfants*, mais sans exagération ! J'étais loin de la charité *à condition que* des Saints-Anges. J'étais également contente de ne plus devoir faire la gymnastique en culotte bouffante, mais en short (...). J'ai eu des amies de tous bords sans que l'on s'en inquiète »¹⁰³.

Une ville à l'étroit mais coupée en deux

Ce Verviers du milieu des années '50 est ainsi coupé en deux depuis environ trois-quarts de siècle déjà : la création par l'urbaniste bruxellois Victor Besme dans le troisième quart du XIXe siècle d'une série de larges rues en plans géométriques et de vastes avenues arborées montant vers Heusy, sur les collines au sud de la vallée, permit la naissance des « beaux quartiers » pour la bourgeoisie fortunée¹⁰⁴. Simultanément la mise en service du barrage de la Gileppe en 1878, en rendant l'industrie textile moins dépendante du cours de la Vesdre, favorisa l'expansion de celle-ci dans de nouveaux espaces à l'ouest (Gérarchamps), à l'est (rue de Limbourg) mais aussi au nord de la cité (rues de Dison, Pisseroule et adjacentes), qui accueillirent de nouvelles usines mais aussi toute une nouvelle population ouvrière quasi exclusivement, au contraire de la mixité rencontrée dans les rues plus anciennes. Le tout évita l'asphyxie de la ville (dont la population fut multipliée par cinq entre 1800 et 1897) mais eut pour conséquence une nette ségrégation sociale encore perceptible de nos jours.

Le Verviers de 1955 a absorbé la minuscule commune de Hodimont en 1930 (et il intégrera une partie du bas de Stembert en 1956) mais ses limites sont loin de recouvrir toute l'agglomération industrielle, alors que celle-ci s'est progressivement étendue de telle sorte que tous les espaces sont désormais bâtis entre la ville et les communes voisines : Ensival, Lambermont, Petit-Rechain, Dison, Andrimont, Stembert, Heusy... Ce n'est que vingt ans plus tard, en 1976, que les fusions de communes feront correspondre partiellement la réalité administrative à la réalité de terrain, avec toutefois plus qu'un bémol puisqu'un découpage partisan guidé par des calculs purement électoraux portera un très mauvais coup – peut-être le pire de ceux que la ville dut encaisser – au nouveau « Grand Verviers » en le handicapant dès le départ par l'exclusion de Dison et Andrimont au seul profit de quelques carrières politiques.



Verviers avant la fusion de 1976 (coll. Robert Wautlet, « Verviers Hier et Aujourd'hui »)

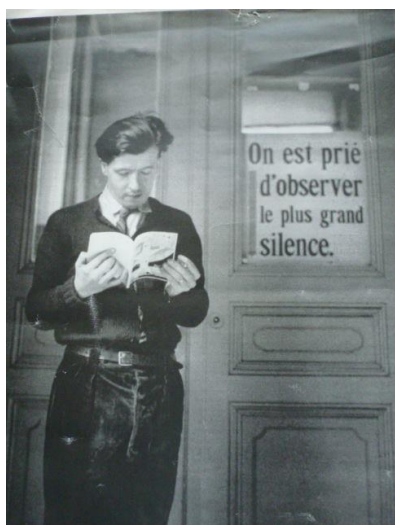


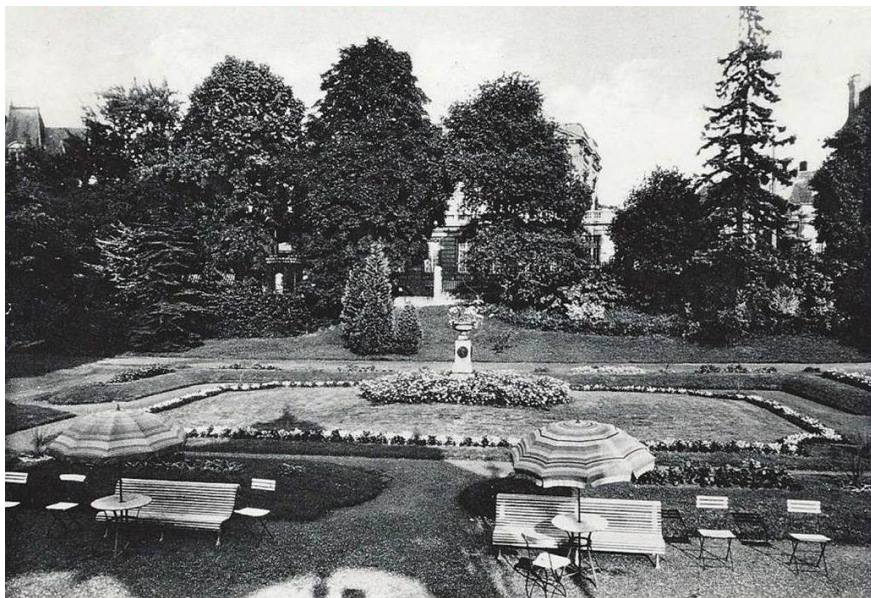
La Vesdre en 1947 depuis le pont Léopold vers St-Antoine (« Verviers Hier et Aujourd'hui ») et la rue de Hodimont (José Jongen, idem)





L'ancienne Bibliothèque communale, voisine de l'Athénée (coll. José Jongen, « Verviers Hier et Aujourd'hui ») et le bibliothécaire André Blavier (coll. Nicole Goeders, idem)





De Hodimont vers le haut de la ville dans les années '50: le parc de l'Harmonie (coll. Société royale d'Harmonie) et la place de la Victoire (coll. Christiane Baikry, « Années '70 à Verviers »)





Ci-dessus, Edmée De Xhavée (au centre) aux Saints-Anges (coll. Edmée De Xhavée, « Verviers Hier et Aujourd'hui ») et vue de la rue Sécheval avec l'école Ste-Claire au fond (coll. Jean-Claude Michel, communiquée par Jean-Philippe Dheure, « Souvenirs et mémoires du pays de Verviers »)



3. DÉMOGRAPHIE, LIEUX DE VIE, MOBILITÉ : LE TEMPS DES DÉFIS



La cohabitation entre trams et bus à partir de 1956 au dépôt de la rue de Limbourg, à l'emplacement de l'actuel garage Ford (coll. Philippe Reps, « Souvenirs et mémoires du pays de Verviers »)

Chute de la population depuis le début du siècle, étroitesse du territoire communal, renouvellement de certaines infrastructures publiques, vieillissement de l'habitat, montée en force de l'automobile, manque de places de parking déjà : la ville est confrontée à quelques défis en plus de la crise industrielle qui frappe alors le textile.

Une crise démographique

Le Verviers encore étrié de 1955 est alors en proie à une crise démographique aigüe qui réduit lentement mais sûrement le chiffre de sa population depuis plusieurs dizaines d'années déjà¹⁰⁵. Après avoir quintuplé son nombre d'habitants tout au long du XIXe siècle en atteignant un maximum historique avec 52.726 Verviétois en 1897, le XXe siècle ne sera qu'un long déclin : les Verviétois ne sont plus que 30.895 à la veille de la fusion de 1976 (malgré l'annexion de Hodimont en 1930) soit une perte de plus de 41 % !¹⁰⁶ Cette évolution de la population correspond à celle de l'économie verviétoise dès le début du XXe siècle : celle-ci « commence à vivre sur la force acquise auparavant, elle ne crée plus dans son ensemble, elle n'attire plus, elle gère son acquis (et) la démographie, elle aussi, entre dans l'immobilisme »¹⁰⁷.

C'est ainsi que les taux de natalité, malgré une reprise après la seconde guerre mondiale, sont systématiquement inscrits dans une tendance plutôt déprimée par rapport au reste du pays et même au reste de la Wallonie. À l'inverse, les taux de mortalité ne cessent de s'élever depuis des décennies, ce qui est un indice évident du vieillissement profond de la population locale.

Certes, toute la Wallonie subit alors les mêmes phénomènes, mais Verviers, dans les années '50, les ressent nettement plus tôt et de façon plus accentuée, sans par ailleurs bénéficier encore de migrations qui viendraient quelque peu compenser la tendance, puisqu'au contraire les départs vers d'autres communes sont chaque année plus importants que les arrivées : « en sorte que depuis 1910, la population verviétoise s'amenuise et décroît sous le triple concours d'une natalité en baisse, d'une mortalité élevée et de pertes migratoires » - avec pour conséquence un vieillissement de la population, « si bien qu'après avoir vu sa jeunesse se réduire progressivement, Verviers connaît à présent une régression des classes d'âge actives qui retentit fâcheusement sur sa population productive »¹⁰⁸.

Sombre tableau que celui ainsi dépeint à l'époque par les économistes du Conseil économique wallon. Les chiffres annuels fournis en janvier par les services de l'Etat civil ne diront évidemment pas autre chose : le bilan de 1955 sera de 3.216 sorties contre 2.963 entrées seulement, dont 525 naissances ne compensant pas 633 décès ! Cette tendance constatée chaque année a pour résultat une population passée de 40.296 habitants en 1946 à 37.843 en 1955, contre 38.125 un an plus tôt. « La population de Verviers est toujours en régression », avait titré *Le Jour* fin janvier '55 et son constat serait exactement le même un an plus tard jour pour jour¹⁰⁹.

Les maternités : rue Masson et rue de la Station

Si Marie-Thérèse Schoobroodt, le premier enfant né à Verviers en 1955, a vu le jour le premier de l'An à 7h35 à la maternité communale de la rue de la Station, la majorité de ces naissances commencent à se produire alors dans les locaux « plus chic » de la maternité Ste Marie, ouverte depuis avril 1947 rue Masson par les sœurs de la charité. Celle-ci est alors en pleine expansion et huit nouvelles chambres y sont inaugurées en février 1955¹¹⁰. Elle a remplacé en 1947 une ancienne clinique de la Mutualité socialiste. La majorité des Verviétois y verront le jour entre 1947 et 1980, date à laquelle elle sera transférée dans les nouveaux locaux de la clinique Ste-Elisabeth à Heusy, la clinique de la rue Masson disparaissant alors pour permettre l'extension du bâtiment de Belgacom.

Quant à la maternité communale de la rue de la Station, elle occupait l'ancien hôtel de Paul Peltzer, qui avait déjà servi pour la Croix-Rouge à partir de 1915. Dépendante de la Commission d'Assistance publique (dont le secrétaire Jacques Seel allait mourir prématurément à l'âge de 52 ans le 8 octobre 1955¹¹¹), elle était néanmoins elle aussi gérée par des sœurs, y compris durant quelque temps après son transfert au début des années '60 dans les nouveaux bâtiments de l'Hôpital de Verviers. Le bâtiment de la rue de la Station fut alors repris par la Province pour abriter l'Ecole provinciale des Arts et Métiers.

Le départ de jeunes ménages

Revenons à la démographie. Vieillissement de la population et déclin de la natalité s'expliquaient aussi par le départ de nombreux jeunes ménages, soit pour trouver du travail ailleurs, soit pour aller vivre dans des communes

périphériques plus attractives : « on doit constater que pas mal de jeunes couples cherchent à mieux se loger qu'au temps où la ville de Verviers comptait 50.000 âmes et pas mal de taudis », analyse *Le Courrier*, « ils font bâtir ou achètent de petites maisons en périphérie, sur les hauteurs de notre vallée. Un certain nombre de jeunes concitoyens sont partis au Congo. Enfin, la crise industrielle, qui s'aggrave de plus en plus en notre ville, est loin de favoriser son développement »¹¹².

Si la population verviétoise est alors en recul permanent, la ville reste néanmoins densément peuplée. Pour permettre au lecteur de 2019 de se faire une idée, il faut songer au fait qu'aujourd'hui¹¹³ le territoire de l'ancienne commune de Verviers avant fusion compte encore un peu plus de 27.000 habitants (sur un total de 55.000 dans l'entité) sur 491 hectares, soit 5.546 personnes au km² - 27.000 personnes à comparer à près de 38.000 habitants sur la même superficie en 1955 (et à 52.000, près du double d'aujourd'hui, en 1897)...

Les infrastructures communales

Telle qu'elle se présente en 1955, la physionomie générale de la ville est sensiblement la même qu'au début du siècle¹¹⁴ mise à part la présence de la grande cheminée de l'Intervapeur, remarquable innovation dont la création en 1937 a permis, en concentrant la production d'énergie pour les industriels, d'éliminer des dizaines de cheminées d'usine et d'offrir à la ville un ciel plus dégagé rarement de mise dans les centres industriels. Pour le reste, à l'exception de la piscine notamment, tous les grands équipements collectifs ou presque sont là depuis longtemps dans une monumentalité qui traduit la richesse de la ville au XIXe siècle. Une nouvelle caserne des pompiers a été édifiée au sud de la ville en 1951. Un projet de nouvelle piscine est décidé, on l'a dit plus haut, tout comme un projet de nouvel hôpital comprenant trois ailes en Y est entamé en '55, pour remplacer peu à peu celui édifié à la fin du XIXe siècle par Charles Thirion¹¹⁵. Il est question de commencer enfin à rebâtir les parties arrières de l'Athénée détruites lors d'un bombardement fin 44, et de permettre à l'établissement de s'étendre de l'autre côté de la rue du Travail, dont la loge n'est plus utilisée depuis la fusion des deux Loges nées au XIXe siècle et leur regroupement dans le bâtiment historique du quai des Maçons¹¹⁶.

En mai, le Collège donne son accord pour la malheureuse démolition de l'ancien hôtel de maître des Simonis, rue du Collège, ainsi qu'au percement de la future rue des Sottais, démolition et percement devant accompagner la construction d'un immeuble moderne pour les Télégraphes et Téléphones¹¹⁷. Le mois suivant, les autorités communales peuvent ouvrir les premières classes de la nouvelle école de la rue Carl Grün sans attendre son complet achèvement¹¹⁸.

Un habitat vétuste

Quasi tous les terrains disponibles pour le logement sont bâtis, et il n'est plus question de planifier de nouveaux quartiers sur Verviers : une autre optique apparaît, qui voudrait substituer la construction en hauteur et l'immeuble résidentiel aux maisons particulières¹¹⁹, comme par exemple les buildings édifiés rue Pierre Fluche de '55 à '57, ou la future cité des Linaigrettes dont la coopérative voit le jour en '55. Mais au-delà de ces initiatives de logement social, globalement, et particulièrement dans les quartiers populaires, l'habitat verviétois (c'est-à-dire 7.735 maisons précisément en 1955) est parmi les plus vétustes du pays. On y estimera au milieu des années '60 à 15 % le nombre de logements insalubres, dans un parc immobilier dont un tiers a été construit avant 1850 (contre 12 % en moyenne dans le pays) et plus de la moitié avant 1900 (contre 37 % dans le pays)¹²⁰.

Un seul wc dans la cour, gelé en hiver, pour les habitants de toute une maison de trois étages ; l'eau courante mais un seul point d'eau par étage pour le ménage et pour tous les usages, pas de salle de bain ; des canalisations d'eau en plomb, provoquant le saturnisme ; le poêle à charbon, tant pour cuisiner que pour le chauffage d'une ou deux pièces seulement, et le charbon à monter de la cave aux étages ; pas de jardin ; ni frigo, ni lave-linge, ni lave-vaisselle, ni TV, une radio certes mais diffusant seulement les quelques stations retransmises depuis la rue Renier par la « radio-rediffusion »¹²¹ ... Telles sont encore les conditions de vie de milliers de personnes dans les quartiers populaires de Verviers et des communes voisines dans les années '50. Les bains publics de la rue Ortmans sont évidemment très fréquentés, tout comme ceux de Gérardchamps, de Dison, d'Ensival ...

L'heure est à la lutte contre les taudis depuis qu'à Bruxelles l'abbé Froidure est parvenu à sensibiliser directement le jeune roi Baudoin en lui faisant visiter les Marolles¹²². A Verviers, avec l'aide des services de l'architecte communal Paul

Rensonnet, l'échevin Gérard tente de faire fermer les habitations vraiment insalubres au regard des critères de l'époque. Celles qui, peu aérées et guère ensoleillées, ne disposent ni de l'eau courante ni d'un wc par exemple. Rue du Commerce, la cour Defrecheux – où l'égouttage est totalement déficient – est reprise et réaménagée par la Ville. La cour Weck, boyau sinueux entre les rues de Dison et de Hodimont, « vrais ramassis de taudis », est en large partie interdite à l'habitation. Impasse Gouvy face à l'hôtel de ville, quai de la Batte, rue Cuper, d'autres endroits sont assainis. Lyrique, un journaliste du *Courrier* témoigne :

« Nous avons visité plusieurs de ces cours qui, à notre époque, constituaient vraiment un sujet de honte et de tristesse pour un œil attentif et une âme sensible. Malgré toute leur fantaisie, marquée par ces maisons vétustes aux étroits pignons de guingois, malgré tout leur pittoresque où les fils tendus d'un mur à l'autre et supportant le linge familial mis à sécher ajoutaient encore une note d'intimité, malgré toute leur poésie même, exprimée par ces multiples cages d'oiseaux appendues aux parois délabrées et dont les hôtes captifs semblaient chanter la douloureuse plainte des humains vivant dans ces sortes de prisons, nous n'avons pas parcouru ces étranges domaines, souvent même ignorés des voisins de la grand rue toute proche, sans un serrement de cœur. Par une après-midi rayonnante de juillet, le soleil pouvait à peine y pénétrer en de rares et furtives apparitions, l'air y manquait pour balayer les miasmes de toutes sortes qu'y accumulent la misère matérielle et, peut-être, morale »¹²³.

Urbanisme déficient, hygiène douteuse

On le verra au chapitre suivant, usines et maisons d'habitation se côtoient encore allègrement en ville, quand ce ne sont pas les premières qui s'installent dans des quartiers résidentiels. Il n'y a en effet aucun plan d'ensemble en matière d'aménagement communal, la ville, presque seule dans ce cas dans la province de Liège, ne s'étant pas encore dotée d'un plan d'urbanisme. Si bien que c'est l'anarchie la plus complète qui peut y régner selon l'architecte communal : « c'est ainsi qu'un tissage, par exemple, peut très normalement s'installer entre deux maisons bourgeoises, dans une rue essentiellement bourgeoise, ce que n'aurait pas toléré un plan délimitant les zones industrielles, artisanales et résidentielles »¹²⁴. Rensonnet n'évoque que les quartiers

bourgeois, que dire alors de la mixité au centre-ville, abandonné depuis des décennies par le patronat ?

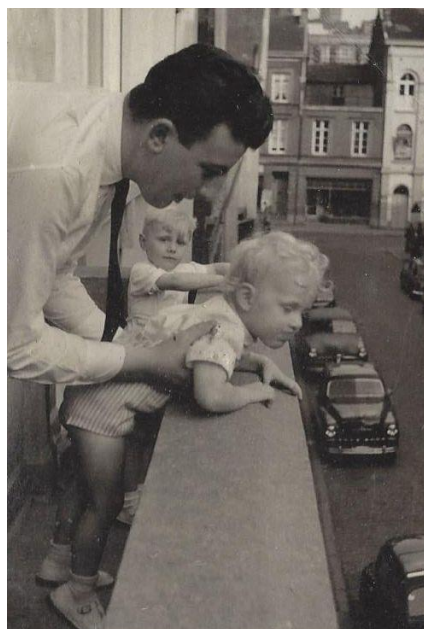
L'hygiène de la ville elle-même laisse d'ailleurs bien à désirer. Les couleurs de la Vesdre varient au gré des décharges des usines, de manière tellement fréquente que personne ne songe alors ni à filmer ni même à photographier les phénomènes de pollution quotidiens. L'épuration de la rivière est à l'étude depuis...1937, sans la moindre avancée depuis, à l'exception de l'achat cette année-là d'un terrain à Goffontaine pour la construction d'une station qui est loin de voir le jour. Une nouvelle loi fixe certes le délai pour atteindre des premiers résultats à la fin 1958 au plus tard, mais les industriels ne voient un « commencement de solution » que dans la dilution accrue des eaux via l'apport de mètres cubes supplémentaires grâce à un exhaussement du barrage de la Gileppe qu'ils ne cessent de réclamer. Pas question pour eux d'accepter d'investir dans des installations d'épuration au sein de leurs usines, surtout dans le contexte économique peu engageant de l'industrie locale¹²⁵.

Autre problème, les rats. Le terrain non-bâti se faisant de plus en plus rare à Verviers même, et d'innombrables maisons se construisant sur les hauteurs de Stembert, Heusy, Andrimont, Lambermont et Petit-Rechain, il devient de plus en plus difficile d'y maintenir des terrains d'épandage pour les immondices. Celui de Stembert est fermé par la Députation permanente de la Province en 1955, avec pour résultat que les rats n'y trouvant plus d'immondices « frais » descendent vers la vallée. Ils sont des centaines, cet été là, dans le lit de la Vesdre à Pré-Javais – au point que l'échevin Burguet, se souvenant d'un essai avorté au lendemain de la première guerre mondiale, évoque à nouveau la nécessité de la création d'un incinérateur d'immondices et parvient à mettre sur pied une commission intercommunale d'étude dans ce but¹²⁶. Mais tout comme les eaux de la Vesdre charrieront encore longtemps des pollutions de toutes sortes, les rats verviétois peuvent encore compter sur de longues années de relative quiétude au bord de la rivière avant de devoir disparaître.

Le service d'enlèvement des déchets (des « gadoues » écrit-on encore dans le *Rapport administratif* de 1955), toujours effectué par des ouvriers communaux dotés de cinq camions, déverse près de 25.000 mètres cubes dans un remblai à Goé, la firme Bastin étant chargée d'y amener aussi chaque jour plusieurs camions de cendrées de fonderies pour combattre les odeurs et éviter les incendies. D'autres sites de déversement sont envisagés, rien de plus¹²⁷.



Baptême dans la chapelle de la maternité Ste-Marie en janvier 1954
et vue de la rue Masson depuis un balcon de la maternité en 1956
avec, au fond, la rue du Collège (coll. Denise Piroton)





Ancienne maternité communale rue de la Station (coll. José Jongen, « Verviers Hier et Aujourd'hui ») ; des sœurs travaillant à l'Hôpital de Verviers en 1956 (coll. Chantal Alexandre, « Verviers Hier et Aujourd'hui », photo parue dans *Le Courrier*)





Au fond à gauche sur la vue de la
rue du Collège ci-dessus, l'ancien
hôtel Simonis peu avant sa
destruction début 1956 (coll.
Louis Beckers, paru dans *Temps
Jadis* n° 129), et ci-contre
l'intérieur des bains publics de la
rue Ortman (coll. Michel
Jacquemin, « Verviers Hier et
Aujourd'hui »)



Bus et trams

En matière de mobilité on voit poindre les premières difficultés de partage de la voirie entre trams et automobiles, et les premiers signes du « tout-à-la-voiture » qui fera tant de dégâts plus tard à Verviers, comme ailleurs mais chez nous jusqu'à nos jours encore. C'est en mars 1955 que l'on annonce le démantèlement progressif du réseau communal de trams et le remplacement de ceux-ci par des bus, un processus qui sera achevé quatorze ans plus tard seulement. Les premiers bus, des Brossel, entreront en activité sur le réseau urbain en mars '56, trois mois après les premiers bus apparus sur la ligne vicinale Eupen-Verviers pour y remplacer le tram¹²⁸. Le dernier tram verviétois circulera le 31 décembre 1969 et il faudra attendre près d'un demi-siècle pour qu'en décembre 2018 deux véhicules soient ramenés en piteux état sur le territoire communal au titre de vestiges de patrimoine industriel et entreposés au Solvent par le Comité d'Histoire verviétoise pour y être restaurés.

L'essor de l'automobile

Mille quatre cents voitures sont alors immatriculées à Verviers¹²⁹ (au moyen de quatre chiffres et une lettre, depuis 1954) contre 23.000 aujourd'hui, mais leur nombre ne cesse déjà de croître. Les concessionnaires de voitures neuves sont dispersés en ville : on peut se procurer les « belles américaines » (Buick, Pontiac ou Cadillac) chez Paquet rue Simon Lobet, une Austin, une Chrysler ou une Dodge au garage Majestic rue de Liège ; les Chrysler se trouvent aussi chez Stevens rue Jules Cerexhe, qui vend également les camions Fargo, les voitures Plymouth et Alfa Romeo, ainsi que, montés et carossés chez Imperia à Nessonvaux (dont ce sont les toutes dernières productions) certains modèles de Vanguard et Triumph¹³⁰.

Parmi les marques les plus répandues, les Peugeot sont disponibles chez Auto-Service rue Peltzer de Clermont, les Citroën se vendent (ainsi que Rover et Panhard) au garage du Viaduc rue de Battice, Skoda chez Berevoerts rue des Raines, Fiat rue David chez Annez de Taboa, Ford chez Spirlet rue de Dison (Lincoln, Mercury, Versailles et Taunus) ou rue du Collège (Anglia, Zephyr, Prefect, Consul), Mercédès chez SOVRA au coin des rues de Limbourg et Simonis, Renault chez Demarteau rue de Mangombroux, Morris, MG mais aussi Wolseley et les camions Nuttfield chez Rensonnet rue Jardon, DKW (que remplacera Audi) chez Wiliquet rue du Brou ... City-Station rue de la Cité et rue

de Limbourg distribue les élégantes Studebaker, Packard et Porsche, mais également la VW – symbole du redressement allemand, dont le millionième exemplaire sort des chaînes de montage en août '55.

Parmi les marques aujourd'hui disparues, figurent les voitures Isard et Isetta (dénommée d'abord « Goggomobil ») chez Schmid rue Mallard, les Hillman chez Wayaffe rue de Pepinster à Ensival, les Nash chez Lejoly rue de la Chapelle à Stembert, IFA au garage Roderbourg rue d'Anvers, Goliath chez Istas et Demarteau chaussée de Heusy, les voiturettes biplaces de Messerschmitt au « Garage verviétois » rue Renkin (l'ancien fournisseur des avions de la Luftwaffe ne pourra reprendre des fabrications aéronautiques qu'en 1956), les Lloyd (autres allemandes malgré leur nom) chez Cupper rue Grand-ville à Ensival, les camions « International » au garage Verpoorten rue de Pepinster à Wegnez¹³¹.

On trouve encore au moins une dizaine de garages spécialisés dans les deux roues. Du côté des vélomoteurs, c'est la Vespa qui fait fureur à l'époque : les membres de son Club verviétois se retrouvent au café de l'Union place du Martyr. Née en 1946, son millionième exemplaire sera béni par l'archevêque de Pise en '56. Pour ce qui est des vélos, Jacob rue de Hodimont et surtout Helios rue du Collège ont chacun une large clientèle, et le second vend aussi des vélomoteurs de marque JLO.

Pour les motos, on peut trouver Zundapp chez le concessionnaire DKW (Williquet) rue du Brou, Sparta et Salira chez Hissel place du Perron à Stembert, les FN mais aussi Norton, Lambretta, Socorel et Jawa chez Simens-Pesser rue St-Jean à Dison, NSU chez Chevolet rue Jardon, Royal Nord chez Coomans rue Ortmans, Isaria, Kreidler, Salina et surtout Saroléa chez Dohogne rue de Dison et rue des Franchimontois à Andrimont. Autre marque liégeoise de motos aujourd'hui disparue tout comme Saroléa et FN, les Gillet se trouvent chez Georis rue Neufmoulin à Dison. Quatre motos de ce constructeur sont achetées en '55 pour équiper la police de Verviers, qui a de plus en plus besoin de pouvoir s'insérer dans le trafic routier. Enfin, pour les non-motorisés, qui sont encore majoritaires à l'époque, deux compagnies de taxis existent : Citax place Verte, équipée de Chevrolet, et Fortax rue de Dison, dotée de Mercedes.

Les divers salons de l'auto de 1955 voient la présentation de plusieurs nouveaux modèles. Chez Peugeot, la 403 vient compléter le renouvellement de la gamme entamé en 1948 avec la 203, elle-même née en réaction à la Renault 4 créée en

1947. En octobre à Paris, Citroën présente sa grande innovation, la DS 19, destinée à remplacer, en haut de sa gamme, les mythiques « tractions avant », tandis que sa 2 CV, née en '49, se voit dotée au même salon de Paris d'une version dite « de luxe », la AZL, pour concurrencer elle aussi la 4 CV. Toujours sur le marché des voitures populaires où se déploie la VW, les Italiens lancent en '55 leur Fiat 600, BMW leur rachète l'Isetta, et Messerschmitt lance sa KR 200 avant de pouvoir reconstruire des avions . A l'autre bout de l'échelle des prix, Dodge propose sa nouvelle Coronet et sa Royal en entrée de gamme, dont les lignes préfigurent déjà les modèles américains des années '60.

Le nombre de voitures en circulation a alors doublé par rapport à ce qu'il était avant la guerre, car le prix d'une voiture, qui représentait deux ans de salaire d'un ouvrier en 1939, ne nécessite plus qu'un an de travail en 1955. Mais le permis de conduire n'existe pas encore, pas plus que les contrôles de vitesse. La presse dispense des conseils aux piétons sur le respect des feux de signalisation, elle s'interroge sur des cas concrets de priorité de droite en ville depuis que celle-ci a été instaurée quelques mois auparavant par le nouveau Code de la route entré en vigueur en '54. L'éventuelle instauration de contrôles d'alcoolémie au volant provoque une longue série d'articles dans *Le Courrier*, alors que la route est pourtant bien plus meurtrière qu'aujourd'hui : 784 tués sur place en 1954 avec un parc automobile avoisinant 550.000 véhicules ; 475 en 2017, mais pour un parc de voitures décuplé, atteignant 5.890.000 véhicules de nos jours ¹³².

Les problèmes de parking commencent déjà : en septembre, le Collège envisage de sacrifier des arbres pour créer des places de parking au square Renier rue Xhavée, ce qui scandalise l'opposition ¹³³ ... Bref, un mouvement est en marche, qui aboutira dix ans plus tard à un cercle vicieux : malgré le dégagement de quelque 1.200 places de parking à la faveur notamment de la suppression des lignes de trams entre 1958 et 1964, les autorités devront régulièrement supprimer ensuite des places de stationnement dans certaines rues simplement pour permettre le passage des véhicules de plus en plus nombreux ¹³⁴, avant d'opter pour des travaux d'envergure qui saccageront la cité au bénéfice, tout relatif et rapidement obsolète, de l'amélioration de la mobilité urbaine.

Verviers va donc elle aussi entrer dans la modernité, pour le meilleur et, plus souvent comme plus longtemps qu'ailleurs, pour le pire ...



Un des premiers bus Brossel place de la Victoire et la cohabitation
trams/automobiles au pont du Chêne en 1957 (coll. Johnny Grégoire,
« Verviers Hier et Aujourd'hui »).





A la côte : les camionnettes Volkswagen de la firme « Au coin de Rue » (coll. Freddy Hauglustaine), le camion International et la Volkswagen de la firme « Mme Henoumont » (coll. de l'auteur)





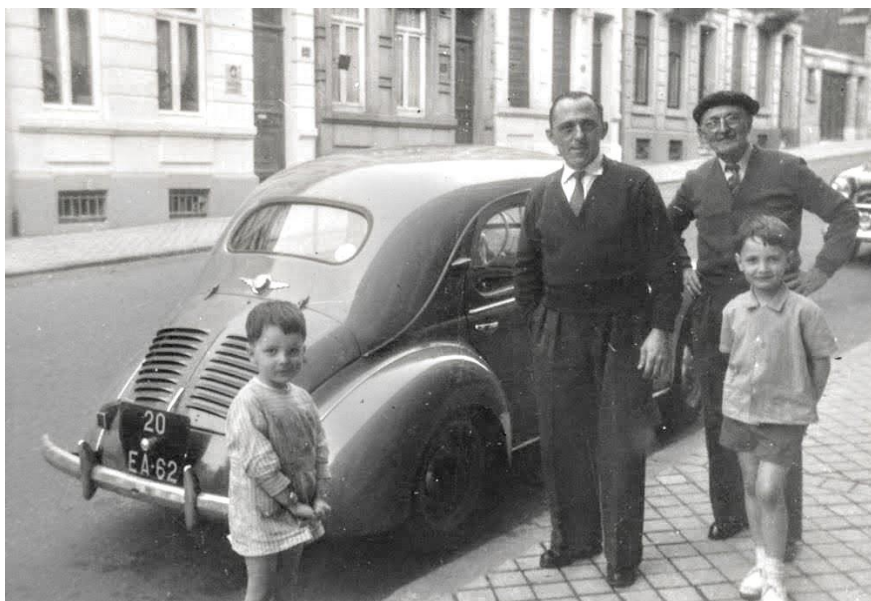
Un camion de la tuberie Couvreur et une Mercedes (appartenant à Melchior Wathelet) - photos Brigitte Jacques





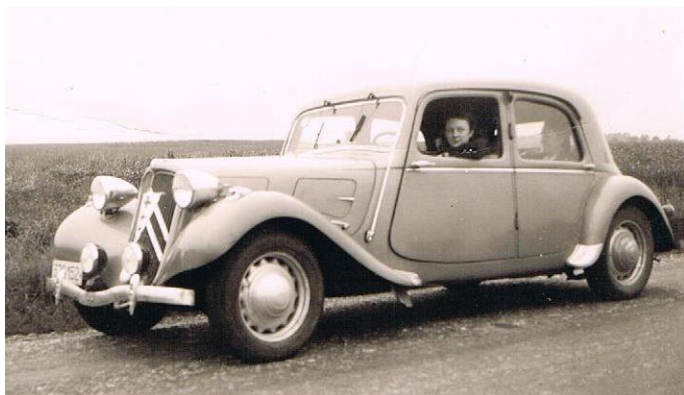
Deux voitures de lainiers : une Studebaker en 1952 (coll. Denise Piroton) et une Simca 8, produite de 1938 à 1951 (coll. Monique Pitot)





La famille Cardoen devant une Renault 4 CV (coll. Alain Cardoen) et Michel Malherbe, né en '55, posant avec sa mère sur le capot d'une Peugeot 203 (coll. Michel Malherbe)





Mme Malherbe en 1954 au volant d'une « Citroën traction avant » d'avant-guerre (coll. Michel Malherbe) et présentation de la DS le 6 octobre 1955 au Salon de Paris : 12.000 seront vendues le jour même





Une moto FN (coll. Freddy Hauglustaine) et
le club « Vespa » devant le café de l'Union
place du Martyr (coll. Nicolas Rosewick,
« Verviers et Environs »)

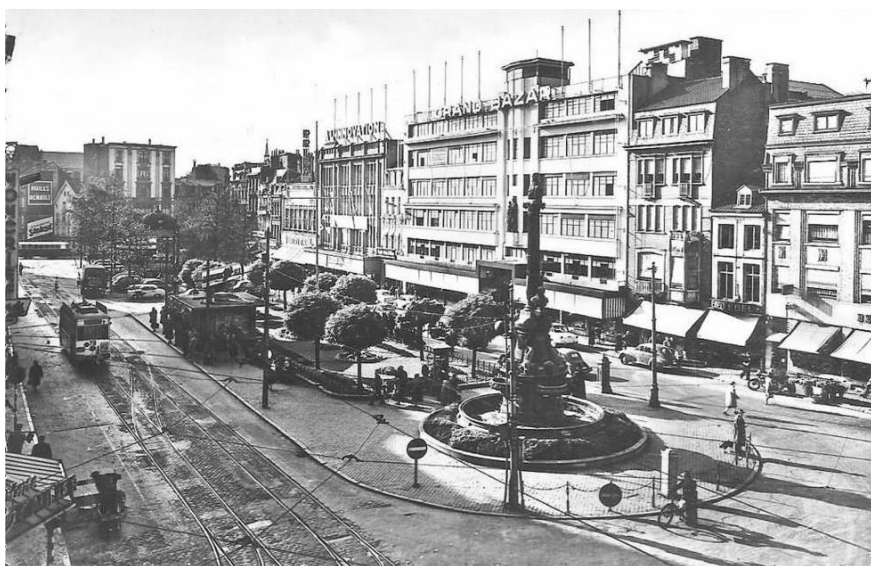




Une Chevrolet des taxis Citax en 1949, qui auront déménagé de la place du Marché vers la place Verte en '55 (coll. Johnny Grégoire, « Verviers Hier et Aujourd'hui »), et les Mercedes blanches de Fortax, société établie rue de Dison (publicité de 1955)



4. COMMERCE, USINES ET LAINIERS AU CŒUR DE LA CITÉ



La place Verte vers 1955

(coll. José Jongen, « Verviers Hier et Aujourd'hui »)

Voyons maintenant comment la ville se présente quartier par quartier, en tentant d'épingler au cours d'un long survol d'ouest en est les usines qui font alors encore toute la vitalité de la cité, après avoir évoqué les très nombreux commerces de celle-ci.

Des centaines de magasins

On l'a dit dès le début de cet ouvrage, la ville regorge de commerces. Plus de 1.800 magasins de toutes sortes occupent autant de rez-de-chaussée¹³⁵. On compte ainsi sur le seul territoire du Verviers avant fusion 214 épiceries, 114 marchands de fruits et légumes, 95 boulangeries, 115 boucheries, 127 marchands de vins et de liqueurs, 112 magasins de tabac, cigares et cigarettes, 23 fleuristes, 47 confiseries ... Les boutiques d'habillement ne manquent évidemment pas, avec 55 magasins de chaussures, 30 magasins de confection, 32 bijouteries, 95 merceries et lingeries, 50 marchands de draps et d'étoffes, 130 maisons de laines ... Le Printemps et la chapellerie Wegnez-Esser place du Martyr, Cleban, Au Camélia ou Thiel en Crapaurue, Finck et Deffet rue du Brou, Sevrin Pont-aux-lions, Marvan Pont-St-Laurent, Crosset-Franssen rue de Heusy : autant d'enseignes phares parmi tant d'autres en centre-ville.

Autour de la seule place Verte, voisinent plusieurs grands magasins à rayons multiples offrant tous les produits ou presque, dont l'emblématique Grand Bazar : créé en 1880 en Crapaurue, cinq ans avant son homologue de Liège, il est devenu une succursale de ce dernier mais lui-même a absorbé en 1952 un concurrent, la Vierge Noire place Verte. Sur le même trottoir que cette dernière on trouve l'Innovation et juste à côté le Priba. De l'autre côté de la place, le Samar (pour « Société anonyme de revente d'articles de masse ») a modifié son nom et son enseigne en Sarma. En Crapaurue, un grand magasin de l'Union coopérative n'est pas encore devenu « Le Phare » (puis Match et aujourd'hui Wibra).

Les grands magasins de la place Verte s'impliquent fortement dans la vie de la cité, et pas seulement au travers de leurs défilés de mode évoqués dans les premières pages de cet ouvrage. C'est ainsi que sur la seule année '55, la dernière sous la direction d'un Monsieur Joachim que remplacera un Monsieur Dethier en février '56, le Grand Bazar organise dans son quatrième étage des initiations au Code de la route pour les enfants en janvier, une Foire de l'alimentation en mars, une séance de dédicaces de Luis Mariano le même mois,

une exposition d'écrivains en mai, une autre expo en septembre et bien sûr, dès le 26 octobre, l'accueil de St-Nicolas dans un troisième étage rendu féérique, la décoration grandiose de la façade pour les fêtes de fin d'année, sans oublier une matinée pour les enfants du personnel au Palace¹³⁶.

Chaque grande surface tente de créer un esprit familial tant avec sa clientèle que pour son personnel, en organisant pour ce dernier un bal annuel à l'automne, des visites de St-Nicolas et des fêtes du personnel fin d'année. Le Sarma, qui sponsorise un challenge sportif, respecte la tradition de la Fête des Rois. Pour son directeur Monsieur Blauwens, c'est aussi la dernière année avant son remplacement en février '56 par un Monsieur De Sutter. Le directeur de l'Innovation, Monsieur ... Delhaize, est particulièrement fier de ce que son défilé de couture du printemps soit devenu, de l'avis du *Jour*, « une tradition appréciée de nos élégantes verviétoises »¹³⁷.

Les commerces de détail, on l'a dit aussi, unissent ponctuellement leurs forces pour organiser des manifestations communes, qu'il s'agisse de la semaine des produits belges en Brou/Harmonie à l'automne, de celle du cadeau de Pâques en Spintay, ou de la braderie en juin dans les rues Crapaurue, de Heusy, Laoureux et place du Marché : près de septante magasins de toutes natures participent à celle-ci d'année en année¹³⁸.

Cafés, restos et artisans voisins des industries

Outre ces 1.800 commerces de détail, les Verviétois ont aussi à leur disposition quelques fermes encore en activité sur les hauteurs, où on va parfois chercher le lait, deux marchés hebdomadaires (le samedi mais aussi le mercredi) ainsi que, pour leurs loisirs, plus de 250 cafés et restaurants, dont quelques enseignes mythiques : le Grand café de l'Union et le restaurant Nicolas dans le bâtiment du Littéraire au coin de la place du Martyr et de la rue du Collège, le Charlemagne et le Bon Faro de l'autre côté de la même place, Au Tank place Verte, la Taverne britannique au coin du pont du Chêne et de la rue du Marteau, le Colonial au pied de la chaussée de Heusy, Au Relais face à la gare ... Il n'y a alors aucune restriction imposée aux fumeurs. Si les cigares commencent à tomber en disgrâce, la consommation de cigarettes a augmenté de 50 % par contre depuis la Libération. On fume Belga, Boule d'Or, Boule Nationale, St-Michel, ou Davros pour les plus raffinés¹³⁹.

On trouve encore en ville 47 plombiers, 46 menuisiers, 24 imprimeurs, 9 fabricants de pains d'épice ... Quant aux établissements industriels, parmi lesquels on peut ranger 2 chocolateries, 4 brasseries et 3 savonneries, ils sont entre 200 et 250 sur le territoire verviétois au milieu des années '50. Dans le seul secteur textile, on dénombre 28 fabriques de draps, 16 tissages et autant de teintureries, 14 filatures, 11 lavoirs, 2 retordages, 5 firmes d'apprêts, 4 fabriques de cardes, autant de fabriques de brosses industrielles, 3 usines de tubes en papier (les fameuses « busettes ») et encore un triage de laines. Dans la chapellerie, 2 usines. Pour le secteur du cuir, 10 tanneries-corroieries et 11 fabricants de chaussures. En métallurgie, 30 ateliers de construction de machines, 8 fonderies, 12 forges et autant de carrosseries.

Grands complexes intégrés ou petits ateliers isolés, ces dizaines d'usines sont étroitement imbriquées dans le tissu urbain ainsi qu'on va le voir en parcourant la ville d'ouest en est et en s'autorisant des incursions sur le territoire des communes voisines pour compléter ce tableau du textile verviétois.

Gérardchamps et Ensival

Fin 1955, la rue des Gérardchamps (pas plus que celle de la Grappe) n'a pas encore été dédoublée en voie à quatre bandes (ce ne sera le cas que vingt ans plus tard) en taillant dans le talus de Verviers Ouest. La gare conserve d'ailleurs pleinement (et elle aussi pour une vingtaine d'années encore) son statut et son activité de gare de marchandises avec ses dix-sept voies de chargement où les camions des transporteurs locaux viennent chercher leurs cargaisons. Seule la firme Simonis, de l'autre côté de la ville, peut s'enorgueillir de bénéficier d'un raccordement privé au chemin de fer, avec une bifurcation pénétrant directement dans son lavoir derrière la rue de la Cité.

Gérardchamps, c'est alors un des plus vastes quartiers industriels de Verviers, né au XIXe siècle sur un plan géométrique entre la Vesdre et ce qui était alors l'unique gare de Verviers. Le milieu de la rue est dominé par les établissements Houget, que dirige le bourgmestre secondé par son frère Fernand. Avec son concurrent Duesberg Bosson à Ensival, Houget est un des leaders mondiaux de la construction de machines textiles, comptant quelque 500 ouvriers sur ses implantations d'Ensival et de Verviers. Ses ateliers verviétois s'étendent de part et d'autre de la rue Fernand Houget, tout comme leur proche voisin, les usines textiles Hauzeur-Gérard dirigées par Louis Zurstrassen, qui occupent, elles, 470

ouvriers et 80 employés. Depuis, la rue a radicalement changé à l'exemple de bien d'autres artères verviétoises¹⁴⁰ et si l'activité commerciale a remplacé les industries tombées les unes après les autres, la physionomie générale du quartier a fondamentalement changé et les grands patrons d'hier ne le reconnaîtraient plus.

Chez Hauzeur-Gérard, le baron Zurstrassen est sénateur PSC depuis 1946 (mais il rejoindra les libéraux lors de la création du PLP au début des années '60) ; il a été un des dirigeants de l'Armée secrète dans la Résistance (aux côtés de Jean Desoer, un des directeurs de chez Peltzer) et l'artisan en 1946 d'un accord de paix avec les syndicats au prix d'importantes avancées sociales¹⁴¹.

Tout au bout de la rue Gérarchamps en direction d'Ensival et de Lambermont, la Vesdre fait une boucle autour de l'Ile Adam (boucle qui sera comblée dans les années '70 lors des travaux de passage de l'autoroute à cet endroit). C'est ici que se trouvent les « Fonderies verviétoises » et, rue Victor Besme, entre autres, le tissage Jean Voisin et ses 112 travailleurs, la filature Jacques Coumont, la filature de l'Ile Adam et ses 700 ouvriers, les apprêts Dehaegen, ainsi que la seule usine locale travaillant le coton et non la laine, Martin Frères, avec 140 personnes. Non loin de là, rue Bérubou, se côtoient le retordage à façon d'Adolphe Manset, les déchets de laines Nyssen-Dehaye, les firmes Massa et Pauquet rue Francval, le tissage Léon Sauvage occupant près de 180 personnes et le très ancien tissage Delmarmol, à Francmont, qui en emploie une cinquantaine.

Toujours à l'ouest, mais sur la commune d'Ensival, se trouvent pas moins de vingt usines textiles dont quelques-unes d'importance : la Filature d'Ensival compte 50 travailleurs, l'Ensivaloise 260, la feutrerie Graux 140, les tissus Lemaire 40, la filature Loupart 100, les établissements Pirnay 400, l'effilochage de la Vesdre 80, la chapellerie Valensy 300 environ...

Rues David et alentours

Revenons sur Verviers. À l'autre extrémité de la rue des Gérardchamps, deux grands gazomètres sont encore présents (à l'emplacement qu'investiront bien plus tard les magasins Boutet, aujourd'hui Vandenborre). Juste à côté les vastes usines Peltzer s'étendent entre les rues du Gazomètre et Robert Centner non loin de l'usine historique de la firme située, elle, le long de la rue Pierre David

(aujourd'hui Lucien Defays). Peltzer et fils, ce sont alors 2.500 ouvriers sur leur divers sites de production à l'ouest et à l'est de la ville, 200 métiers à tisser, un lavoir traitant un demi-millier de tonnes par an, bref tous les produits de la laine : un des géants verviétois.

Le président du Conseil d'Administration de la société est André Peltzer, 73 ans, qui fut avant-guerre conseiller communal libéral mais surtout un des fers de lance du patronat le plus combatif, en 1934, face aux syndicats¹⁴². Dans le climat de « revanche » de la Libération dix ans plus tard, il a été incarcéré avant d'être remis en liberté par le Conseil de guerre en août 1945 et lavé des accusations de collaboration économique qu'on avait lancées contre lui¹⁴³ - son concurrent direct le baron Iwan Simonis verra d'ailleurs lui aussi dans ce contexte troublé son patriotisme contesté après-guerre avant d'être lavé de tout soupçon¹⁴⁴. Trois des six directeurs des usines Peltzer en portent encore le nom (Gaston, Marc et Pierre) tout comme le fondé de pouvoirs, Georges. La famille possède à l'époque, outre deux châteaux rue de la Marne, plusieurs autres dans la région de Spa mais plus pour longtemps : en 1954 déjà, André a dû vendre celui de Nivezé.

Quasi tout un côté de la rue David disparaîtra dans les années '70 pour laisser place à un viaduc qui ne se fera pas, mais en 1955, outre les usines Peltzer (dont il ne reste plus rien aujourd'hui), elle abrite aussi de plus petites firmes, comme le tissage Denoël, une entreprise d'une vingtaine de travailleurs, de la même taille environ que les tissages Bovy et Heck pont Léopold, et l'importante carderie Despa également pont Léopold .. Toujours rue David, les usines Boyens, Iwan Defraiteur, Antoine Delvaide, René Demez, Joseph Manset, Goffard, Lieutenant sont autant de petits fabricants.

Hodimont

Rue de la Chapelle, sur l'ancienne commune de Hodimont (dont une très large part sera elle aussi démolie plus tard pour faire place à des buildings, un rond-point démesuré et une voie rapide à quatre bandes), l'usine Bettonville occupe 120 travailleurs. Elle est dirigée par M. Goeders, le père du futur Jean Vallée, et a compté durant quelques mois dans son personnel le père de l'auteur de ces lignes, engagé au bas de l'échelle comme magasinier de filés. La chapellerie Courtain fait travailler autour de 200 personnes, la filature Hanlet 75. Se trouvent également là les ateliers de Laurent Garsoux et de Joseph Jérusalem

ainsi que, au bout de la rue et non loin de ces derniers, la chocolaterie L'Aiglon, qui fermera brusquement ses portes fin '55 pour transférer sa production – mais non ses ouvriers - au Congo. La filature Petit, rue des Messieurs, emploie une cinquantaine de travailleurs, les apprêts Duckers rue Bettonville 25 environ, le tricotage mécanique Trimelaine rue Jules Cerexhe une quarantaine, le tissage Detry rue Ste Antoine et la filature Joncker et Kerrens rue Saucy une vingtaine chacun. Rue Saucy également, les apprêts Decloux occupent 40 personnes environ en 1955, tout comme la filature Deby rue des Foxhalles. Les firmes Chaumont et Gillin rue du Moulin, Lecloux-Lejeune et Ploum rue des Messieurs, Chapuis et Florent Monville rue de la Régence, Mathieu Robert rue Pétaheid, la Textile industrielle rue Bettonville, Albert Bastin et Léon de Lovinfosse rue des Foxhalles, Gougnerd rue de Hodimont complètent le tableau textile de Hodimont. L'imbrication des usines et des maisons d'habitation y date de deux siècles déjà, et elle est plus intense encore dans ce quartier qu'en Gérardchamps.

600/Fabriques, Dison, Petit-Rechain et Pepinster

Juste au nord, dans un autre quartier ouvrier, à cheval, lui, sur Verviers, Dison et Andrimont, et le long des rues Six Cents, des Fabriques et Fonds de Loup, on recense pas moins de dix usines textiles : celles de René Polis, Sauvage et Schyns, Scheen et Pirotte, Schoonbroodt, Emile Closset, Dechene et Fils, Lambotte, Bastagne et Léonard. Elles voient, entre autres, avec les vastes installations de la cartonnerie Pacarbel et de l'ancienne chocolaterie Jacques puis Hardy devenue fabrique de savon industriel Lavex, respectivement en bas et en haut de la rue des Fabriques. En poursuivant au nord vers le centre de Dison, on suit la rue Pisseroule, dominée par le viaduc du chemin de fer et par les vastes installations de l'EIB (l'Electricité industrielle belge, qui occupe alors 600 travailleurs) : neuf entreprises textiles (tissage, effilochage, apprêts, etc...) sont installées dans cette seule rue, sur un total de soixante-deux usines textiles disonaises, parmi lesquelles la Textile disonaise rue Neuve (190 travailleurs), le tissage Wasson rue Neufmoulin (120), les apprêts Tiquet-Wéry (90) et Deforges (80) ainsi que le tissage Defraiteur (70) sont alors les plus importants. À Petit-Rechain, sur un total de sept entreprises, seul le tissage Bragard (180 personnes occupées, dont le grand-père de l'auteur) rivalise avec ses voisins disonais. On compte également sept entreprises textiles aussi à Pepinster : parmi elles, outre la filature Hanlet (110 personnes), il faut surtout compter avec la Textile de Pepinster et ses 500 travailleurs.



Place Verte, quand le Sarma s'appelait encore Samar (coll. Nicolas Rosewick, « Verviers et Environs ») ; ci-dessous, l'intérieur du magasin (photo parue dans la presse en 1955)





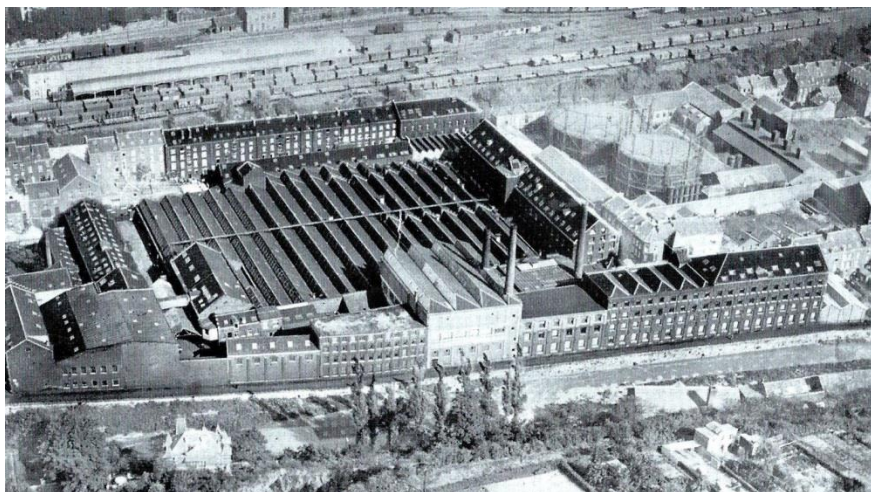
Bal du personnel pour les 25 ans de l'Innovation, en 1962, et ci-dessous, un des cafés mythiques verviétois disparus (coll. José Jongen, « Verviers Hier et Aujourd'hui »)





Les gazomètres (coll. Johnny Grégoire, « Verviers Hier et Aujourd'hui ») et les usines Houget rue Fernand Houget (coll. Jean-Claude Michel, communiquée par Philippe Dheure, « Souvenirs et mémoires du pays de Verviers »)





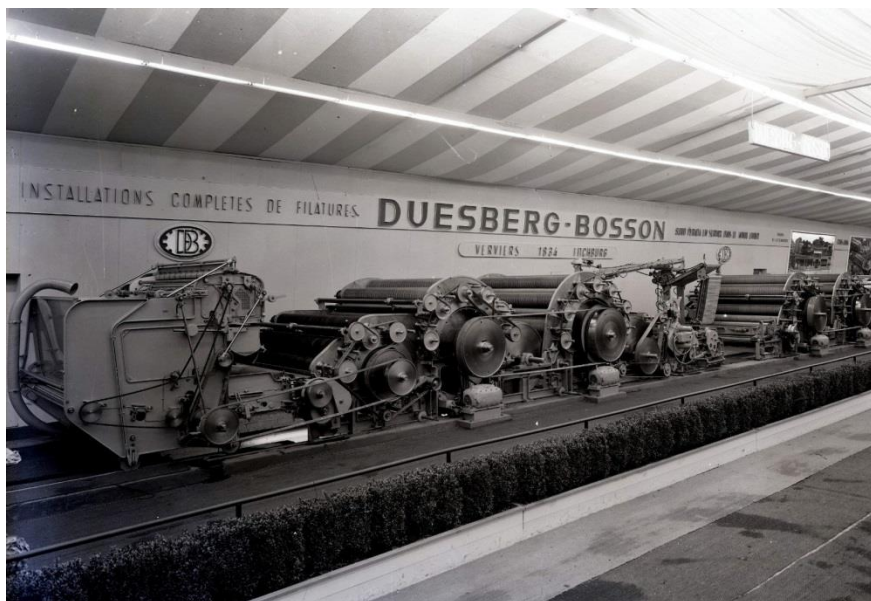
Vue aérienne des usines Peltzer entre la rue des Gérardchamps et la Vesdre, en haut, et ci-dessous le bâtiment principal de Peltzer rue David (aujourd'hui rue Lucien Defays) face à Verviers-Ouest (coll. José Jongen, « Verviers Hier et Aujourd'hui »)





Deux vues de départements des fonderies Duesberg-Bosson
(en haut : document de l'entreprise, 1950, coll. Marc Simonis)





Stands de Duesberg-Bosson et des Ateliers de Construction d'Ensival
(communiquées par Pascale Deleu sur « Verviers et Environs »)





Martin-Frères rue Victor Besme (coll. Laurent Kratz, « Verviers et Environs ») et Tiquet-Wery à Dison (coll. Jacques Breuer, idem)



En centre-ville

Revenons au cœur de Verviers maintenant, en partant du pont du Chêne. Un kilomètre à vol d'oiseau sépare l'église St-Antoine de celle de St-Remacle. Que de cicatrices lui seront infligées dans les trente années à venir. En 1955, les rues du Marteau et du Canal ont encore quinze ans à vivre avant d'être sacrifiées au projet avorté de viaduc sur la Vesdre, tout comme, place du Martyr, la chapellerie Wegnez-Esser et le mythique café « Au bon Faro ». Les maisons de la cour Fischer existent encore ainsi que, au fond de la place et rue du Collège, le local du Cabinet littéraire et tous les édifices après lui qui seront abattus pour un programme de reconstruction devant inclure initialement la démolition de la Grand Poste (qu'empêchera une mobilisation citoyenne comme ce fut le cas plus tard pour la maison Bauwens) et l'érection d'un building de 15 étages et 135 appartements pour couronner le tout.

Œuvres de l'architecte du « Forum » de Liège, les cinémas « Le Louvre » place du Martyr et « Le Coliseum » sont toujours bien vivants. La rue Vieille Xhavée n'a pas encore été intégralement détruite. Rue du Gymnase les vastes édifices de la Maison du Peuple, de la Maison syndicale et du *Travail* d'un côté et, leur faisant face, la Franchimontoise, siège historique des libéraux et des fédérations patronales (avec la salle de l'Elysée au rez-de-chaussée), témoignent toujours alors de ce que cette artère fut longtemps un microcosme politique et syndical.

Plus à l'est, comme on peut le voir sur la carte postale reproduite sur le premier rabat de couverture de ce livre, le chemin de fer n'a pas encore été recouvert à sa sortie rue du Palais, et la large voie rapide qui supprimera la rue des Frippiers et recouvrira la voie ferrée pour relier le Palais et la rue de Limbourg n'a pas encore dénaturé totalement la place Sommeleville. La moitié de la rue de Heusy n'a pas encore été démolie, pas plus que l'îlot Phoenix en face, de l'autre côté de la « place » du Palais : l'une et l'autre seront victimes de deux destructions d'ensembles anciens au début du XXI^e siècle dans une logique de démolition au profit de parkings ou de la circulation digne des années '70. Entre les rues Sécheval et Bouxhate, les maisons des XVII^e et XVIII^e siècles composant l'ancien noyau populaire de Verviers, comme leurs consoeurs en Hodimont, sont encore debout en 1955. Ce n'est que vingt à trente ans plus tard qu'elles seront rasées dans le cadre d'opérations de « rénovation urbaine » indignes de ce nom, comme celles de la rue Spintay au début du XXI^e siècle ...

Restons-en là pour ce rappel urbanistique de ce qu'était en 1955 ce centre-ville qui n'a pas encore fini aujourd'hui d'être dévasté. Treize entreprises textiles y sont encore présentes alors. Plusieurs de taille modeste : Cranshoff et Uenden en Crapaurue, Hanet rue Laoureux, Haurens rue Jardon, Thiebaut rue du Collège, Hubert Delrez rue des Hospices, Bartholomé, Duesberg et Defraigne rue des Alliés. Mais l'usine Voos, entre les rues du Canal, du Marteau et du Brou occupe près d'une centaine d'ouvriers, la Manufacture moderne de chapeaux, en Coronmeuse, quelque 250 (c'est alors la plus grande usine belge de ce secteur, produisant 3.000 chapeaux par jour), et la fabrique de vêtements « Au coin de Rue » en Spintay environ 150 ...

Non loin de l'hôtel de ville, rue Thier Mère-Dieu, la grande usine de « La Lainière », qui s'étend jusqu'à la rue des Frippiers sur 22.000 m², atteint 700 personnes occupées en 1955. Elle produit 1.600 tonnes de fil chaque année. Le président du Conseil d'administration est Jean Tasté et le vice-président un baron Empain, cependant que sa direction est assurée par Jean Pitz.

Au sud et à l'est

Au sud de la ville, on trouve encore les ateliers Creischer, Lemestre-Piette, Iwan Manset et Wirth rue aux Laines, Jaspar place de la Victoire, Malherbe rue Donckier, Boniver rue de Liège, Raymond Ortmans rue du Centre, Jean Petit chaussée de Heusy, enfin rue de Mangombroux les fabricants Bellefontaine, Cornet et Bastin (145 travailleurs chez ce dernier).

Achevons notre tour du textile verviétois par l'est de la cité. Place Sommeleville, les établissements de Louis Domken occupent 175 ouvriers sur 5.000 m², et produisent 250.000 mètres de tissu par an. Rue des Hospices, les apprêts Delrez occupent 30 personnes et rue Marie-Henriette, non loin du tissage Léon Voisin, le triage-lavoir de René Vosse compte une centaine de travailleurs.

Plus loin vers l'est, de l'autre côté de la Vesdre et en grande partie sur Andrimont, la rue de Renoupré est une autre ruche industrielle de la cité lainière. C'est ici que se pressent les uns aux côtés des autres plusieurs départements de Peltzer et fils (lavoir, peignage, teinturerie...), la Filature de l'Est (15 ouvriers) dont l'administrateur-délégué est James Herla, les vastes usines de « La Vesdre » qui occupent encore près de 600 ouvriers, le lavoir de Hauzeur-Gérard (qui vient tout juste de fermer ses portes en '55) et le lavoir

Duvivier (180 ouvriers) dont le patron, Henri Duvivier, connaît une fin tragique à 65 ans le 14 juillet 1955 en fin de journée en étant broyé par un monte-charge au cœur de son usine.¹⁴⁵

Rue de Limbourg

Sur la rive opposée de la rivière, la longue rue de Limbourg n'est qu'un chapelet d'usines depuis la sortie de Sommeleville jusqu'à l'établissement des Simonis aux Surdents, sur le territoire de la commune de Stembert. Côté pair (à droite en allant vers Dolhain), au n° 22, « la Verviétoise » ouvre la marche avec une superficie d'un hectare et 220 ouvriers affectés au peignage et à la filature ; ses administrateurs sont deux Zurstrassen et un Hauzeur. Plus loin, la corderie Remion et la firme Jules Polis sont de bien plus petite taille.

Côté impair, le géant de la rue de Limbourg, aux n^{os} 39 à 41, c'est la société Iwan Simonis, concurrente historique de Peltzer : autour de l'usine édifée au tout début du XIXe siècle et qui seule subsiste aujourd'hui (elle avait été bâtie juste à côté de l'ancienne foulerie Dauchap où Cockerill construisit ses premières machines), s'étend un énorme complexe de bâtiments industriels et de bureaux serrés entre la rue et la rivière. Présidée par le Vicomte Simonis, dirigée par le baron Iwan Simonis, comptant un autre Simonis dans ses administrateurs et un troisième parmi les cinq directeurs, la firme est encore strictement familiale et occupe, au total de toute ses installations, quelque 1.500 personnes.

Juste après Simonis se trouve le lavoir de Jules Gaye, avec 230 personnes employées ; ses directeurs sont Albert et Pierre Gaye aux côtés de Jules, administrateur-délégué. Plus loin, la fabrique de tissus pour cardes Tiscar, 30 travailleurs, est dirigée par Fernand Houget, le frère du bourgmestre. Viennent ensuite la teinturerie Coopman, 40 ouvriers, l'usine dirigée par François et Pierre Voos (à ne pas confondre avec Victor et René, les patrons de celle de la rue du Marteau), l'effilochage des frères de Lovinfosse, la chiffonnerie Richelle et enfin, mais sur le territoire de Stembert, les 22.000 mètres carrés et les 250 travailleurs du lavoir du « Solvent belge » que dirigent Auguste Sagehomme père et fils, et dont le vicomte Simonis préside le Conseil. Les vastes entrepôts des trois « conditionnements » (de Dison, de Verviers et de l'Est) se succèdent eux aussi rue de Limbourg : c'est ici que les laines dont le commerce fait la richesse de Verviers depuis des décennies sont analysées pour déterminer leurs

qualités avant revente ou vérifier celles-ci à l'achat. Plus de vingt expéditeurs en laines verviétois assurent le transport des volumineuses « balles » entre les divers établissements au sein de la ville, et bien sûr depuis ou vers l'extérieur.

Les « marchands de ploquettes »

Avant d'évoquer la présence de quelques dizaines d'autres sites industriels, eux aussi enchâssés dans le tissu urbain verviétois mais actifs en dehors du textile, il nous faut dire un mot d'une autre catégorie d'acteurs économiques participant très activement à la vie de la cité lainière et même, pour certains d'entre-eux, à son image – celle perpétuée depuis 1999 rue du Collège par la statue du « marchand de ploquettes ». Ainsi nomme-t-on au XXe siècle les représentants de commerce parcourant les rues de la ville pour aller présenter aux industriels ou aux marchands des échantillons de laine (les « ploquettes », par dérision) emballés en rouleaux dans du papier bleu.

Avec ces personnages devenus mythiques, c'est un secteur alors majeur dans le textile verviétois qui se profile. Celui non du traitement et de la transformation de la laine, mais de son commerce, qui a pris depuis la fin du XIXe siècle une importance croissante à Verviers, si bien que certaines fortunes ont reposé progressivement beaucoup plus sur la spéculation autour des ventes et achats de laine que sur la production de produits lainiers, ce qui ne favorise évidemment pas la recherche de l'innovation technique. Même les plus importantes firmes de la place se livrent à la spéculation sur les cours des laines en prenant parfois de grands risques, comme la société Hauzeur-Gérard dont un mauvais calcul en la matière allait hâter la liquidation en 1963.

Ce n'est pas pour rien que la presse locale, tout comme elle donne chaque jour la cote de la Gileppe à l'attention des industriels (c'est-à-dire le nombre de mètres cubes disponibles dans la réserve du barrage), publie un rapport hebdomadaire des marchés de la laine. Celui-ci indique les grandes tendances du prix de la matière première dans les pays producteurs (Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du sud et Amérique du sud) et l'évolution des cours à Londres, à Anvers et bien sûr à Verviers. C'est qu'en 1955, on compte dans la cité lainière 133 maisons de négoce de laine, commissionnaires et courtiers, occupant ensemble 333 personnes¹⁴⁶. Et ce nombre est encore beaucoup plus élevé si on y ajoute les représentants ou les succursales de maisons étrangères. On atteint alors le chiffre de 200 négociants en laines établis à Verviers, sur un total de...

263 pour tout le pays ! Les négociants verviétois sont presque aussi nombreux que ceux de toute l'Italie (215) et dépassent en nombre ceux d'Allemagne de l'Ouest (142) ou de Hollande (129)¹⁴⁷.

Les lieux des lainiers

Les lainiers verviétois ont leurs lieux de rencontre privilégiés en ville. Le Cabinet Littéraire, dont les locaux ferment la place du Martyr à l'est, est la plus ancienne société bourgeoise locale (1775), antérieure à son homologue liégeoise (1779). La Société d'Harmonie, où n'entre pas encore qui veut, date elle de 1829. Elle compte toujours à l'époque près de 600 membres, chiffre qui commence toutefois à s'effriter, ce qui provoque déjà les premières difficultés financières de l'association. Ses caisses seront opportunément renflouées en 1956 par l'expropriation de la partie supérieure de son parc pour agrandir la plaine Peltzer¹⁴⁸. D'autres cercles privés huppés voient d'ailleurs le jour à Verviers à cette époque, ainsi un premier Rotary en 1945, un Lion's Club en décembre 1955, une « Table ronde » en mars '56¹⁴⁹.

Non loin de là, rue du Palais, le café des Beaux-Arts, qui vient de rouvrir au début de 1955 après une restauration complète, était jadis un de ces endroits où les lainiers aimaient se retrouver pour traiter leurs affaires¹⁵⁰. Mais depuis les années '30, c'est la rue du Manège qui est devenue la place-forte des lainiers verviétois. Elle tient son nom d'une troisième vieille société locale, centrée autour de l'équitation comme la première l'était autour de la lecture et la deuxième autour de la musique. Sa salle a été construite en 1859 (celle du Littéraire a été inaugurée en 1853 et celle de l'Harmonie en 1835), et considérablement agrandie en 1892 par Charles Thirion, qui construit juste en face le Grand-Théâtre à la même époque. Toute la piste équestre est alors aménagée pour recevoir des spectacles, de cirque notamment, puis de cinéma lorsque celui-ci prend son essor. En 1927, la salle est restaurée pour atteindre 1.800 places mais ne présente plus désormais que des spectacles de music-hall, de boxe et surtout de cirque. Malheureusement, un incendie la détruit complètement en mars 1931. Elle n'est pas reconstruite mais, tout en conservant la structure circulaire, on rebâtit en béton, derrière la façade en style mauresque de Thirion, des bureaux pour les lainiers, même si le bâtiment sert encore de manège sur les petites pistes en sous-sol¹⁵¹.

C'est au Manège que bon nombre de lainiers ont donc leurs bureaux, c'est là, dans la belle salle en façade au premier étage ou dans le grand café du rez-de-chaussée qu'ils se réunissent fréquemment pour leurs affaires. Comme l'écrira plus tard un ancien permanent de la Fédération patronale textile, ce café « fut le témoin de joyeuses soirées passées entre les lainiers verviétois (à l'époque de la prospérité) et leurs confrères étrangers »¹⁵².

La caserne, les banques, les hôtels

Ils sont alors quelque 40.000 hommes à composer, depuis 1946, l'armée belge d'occupation, que l'on vient de rebaptiser en 1955 « Forces belges en Allemagne » puisque cette dernière est devenue une alliée en entrant dans l'Otan en réaction à la création du Pacte de Varsovie. C'est l'époque où les miliciens (après vingt et un mois de service pour la classe '53, guerre de Corée oblige) sont encore astreints à des rappels réguliers jusqu'à leurs trente-cinq ans ! À Verviers même, rue de Stembert, la caserne Major Cogniaux n'abrite plus en permanence que quelque 110 hommes, gradés et soldats, car la ville n'a alors plus de garnison et le vaste édifice militaire sert seulement de temps en temps de lieu de transit pour des troupes de 600 à 700 conscrits en partance vers l'Allemagne¹⁵³.

Au cœur de la ville, pas moins de huit banques sont présentes pour financer, entre autres, les activités commerciales et industrielles de la cité : Banque de Bruxelles place Verte, Banque Nationale au carrefour des rues des Martyrs et de la Banque, Banque Populaire rue des Martyrs également, Banque d'Anvers rue de l'Harmonie, Société Générale rue de la Concorde, Banque Verviétoise rue du Manège, Caisse de Crédit professionnel rue Peltzer de Clermont et Comptoir commercial de crédit rue David. Un peu excentré rue de Verviers (sur Dison), un neuvième établissement bancaire est purement local mais non moins important : la Banque Drèze¹⁵⁴. Aux côtés des banques et mal vus par ces dernières, quelque trente agents de change (dont trois importants seulement parmi lesquels Deblanc) jouent eux aussi un rôle fondamental dans les transactions lainières.

Parmi les endroits qui accueillent les textiliens étrangers de passage, le Grand Hôtel, luxueux établissement de quarante chambres inauguré en 1881 rue du Palais, reste le fleuron du parc hôtelier verviétois. Les diverses enseignes

totalisent 6.400 voyageurs en 1955, auxquels il faut ajouter 3.600 autres logeant dans les « garnis »¹⁵⁵.

Les autres secteurs industriels

Outre le textile, quantité d'autres secteurs (dont la construction mécanique principalement) participent également au paysage industriel et urbain verviétois. Celui-ci aligne ainsi, d'ouest en est, les Ateliers de Construction d'Ensival (à Wegnez), important fabricant de pompes industrielles, les grandes usines de machines textiles Duesberg-Bosson et Snoeck à Ensival ainsi que Houget en Gérardchamps, les fonderies de Houget et de Duesberg-Bosson (quai de la Vesdre, rue Robert Centner et rue Victor Besme), la tuberie Couvreur en Gérardchamps, la carderie Houget rue de la Station, la carderie Despa au Pont Léopold, la chocolaterie Rubis rue Peltzer de Clermont, l'imprimerie Kaiser rue aux Laines.

À Hodimont, on trouve entre autres la fabrique de chaussures Belmanne rue St-Antoine, la corroierie Delwaide et Dolne rue Bérilbou, la tannerie Delwick rue de Hodimont, enfin rue de la Chapelle le constructeur mécanique Heinrichs, la corroierie Haas-Dortu et, on l'a dit, la chocolaterie « L'Aiglon ». Parmi les usines importantes de la rue de Dison figurent le constructeur de machines Crosset et surtout l'importante tuberie Louis Julien, dont les ateliers grimpent sur la colline jusqu'à la rue des Prairies.

Au centre ville, on peut citer la carderie Dethiou rue du Marteau, « Pavillon chaussures » enclos des Récollets, l'imprimerie Leens rue du Collège, la chaudronnerie Ortmans et la carderie Duesberg-Delrez rue des Alliés. Le groupe Duesberg-Bosson¹⁵⁶ possède aussi une corroierie rue de l'Epargne et une carderie moderne rue des Déportés (construite en 1926 par l'architecte Albert Duesberg, elle abritera plus tard l'imprimerie du *Jour* et aujourd'hui les locaux de Socomef). En '56, Duesberg reprend la corroierie Nahoé à Wegnez. Un producteur de pièces de métiers à tisser (« La lisse mécanique ») est installé rue Simon Lobet, un fabricant de chaussures (Kisterman) rue Renkin, un constructeur de machines (Busch) à Mangombroux, une tuyauterie (Verstraeten) rue de l'Est, toujours pour ne citer que les plus gros employeurs.

La corroierie Houben, rue Mali, jouit d'une réputation mondiale depuis le début du siècle. Celle de Léon Lobet occupe une partie des anciens établissements

Biolley dans la rue du même nom, où on trouve aussi les chaussures Daelen et la brosserie Klinkenberg. Houben reprendra entre autres, à la fin des années '50, la corroierie Wertz et Hanlet rue de Limbourg. C'est le long de cette artère que se retrouvent aussi, par exemple, la fonderie de la Vesdre, le dépôt des trams et une imprimerie en plein essor doublée d'une maison d'édition hyper dynamique dont le jeune patron, André Gérard, a créé en 1949 - en devançant toutes les grandes maisons d'édition parisiennes - le livre de poche en français.

« Marabout junior », car c'est bien sûr de Marabout qu'il s'agit, a pris son envol avec les premières aventures de *Bob Morane* en 1953, « Marabout Mademoiselle » a suivi avec le premier *Sylvie* en 1955, année qui voit aussi la création de la collection « Marabout Service » que complèteront les « Marabout Flash » à partir de 1958... C'est ainsi qu'au milieu des années '50, l'héritier d'une modeste imprimerie familiale est en train de placer Verviers, pour trois décennies au moins, sur la carte de l'édition mondiale¹⁵⁷.

Exactement au moment où la « capitale mondiale de la laine » commence à vaciller sur ses bases...



Il y a un marabout pour chaque membre de la famille :

COLLECTION	pour adultes 24 f.
GEANT	pour adultes 40 - 50 f.
SERVICE	pour tous 24 - 40 - 50 f.
LUXE	pour adultes 95 f.
JUNIOR	pour jeunes gens 15 f.
MADemoisELLE	pour jeunes filles 15 f.

SUIVEZ MARABOUT

Editions GÉRARD & Co
65, Rue de Limbourg
VERVIERS

la Grande Collection Internationale de Langue Française

(coll. Robert Wautlet, « Verviers Hier et Aujourd'hui »)



Rues du Marteau et du Canal avant leur démolition (« Verviers Hier et Aujourd'hui »)





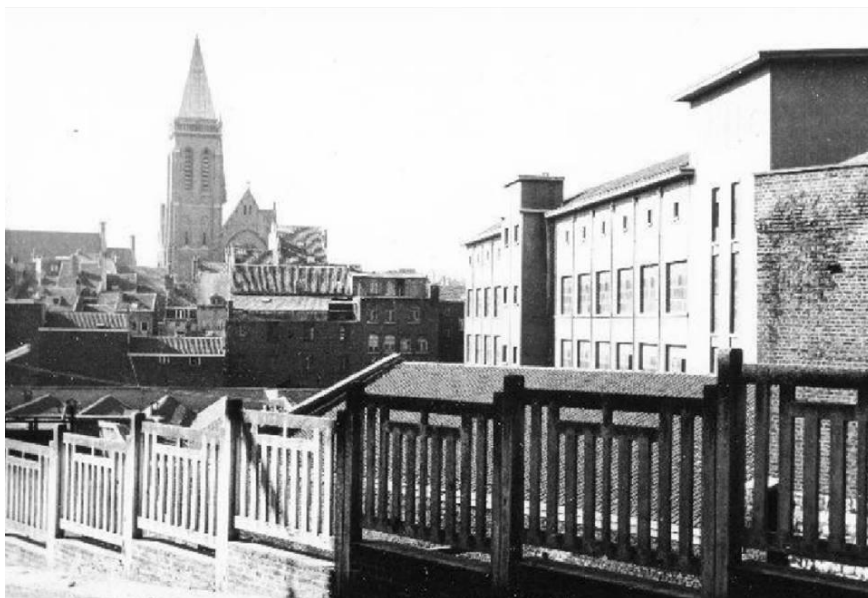
Cour Fischer (ci-dessus, avec le « Coin de Rue » en arrière-plan) et
rue du Collège (avec la Grand-Poste au fond) avant les démolitions
(« Verviers Hier et Aujourd'hui »)





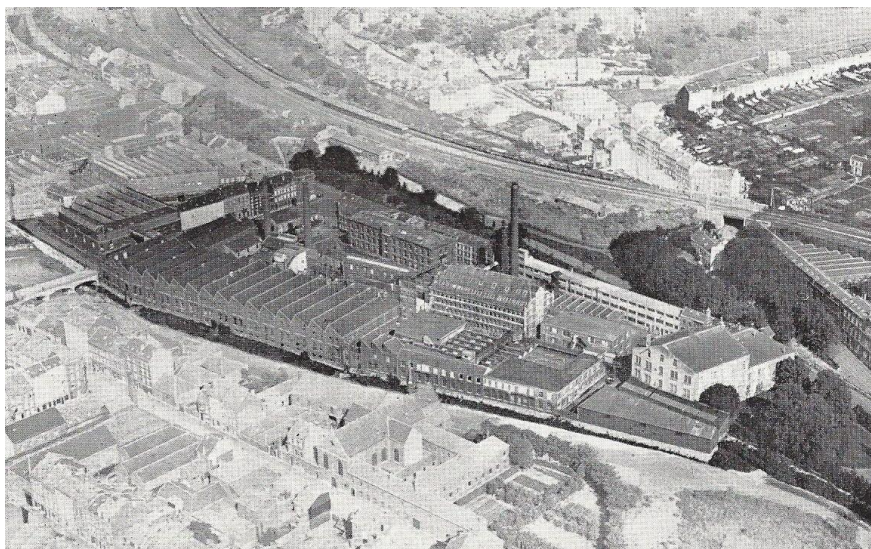
Rue Xhavée avant démolition (ci-dessus, coll. Jean-Claude Michel, via Jean-Philippe Dheure, « Souvenirs et mémoires du pays de Verviers ») et Terre Hollande avec la Manufacture de chapeaux à l'arrière-plan (coll. José Jongen, « Verviers Hier et Aujourd'hui »)



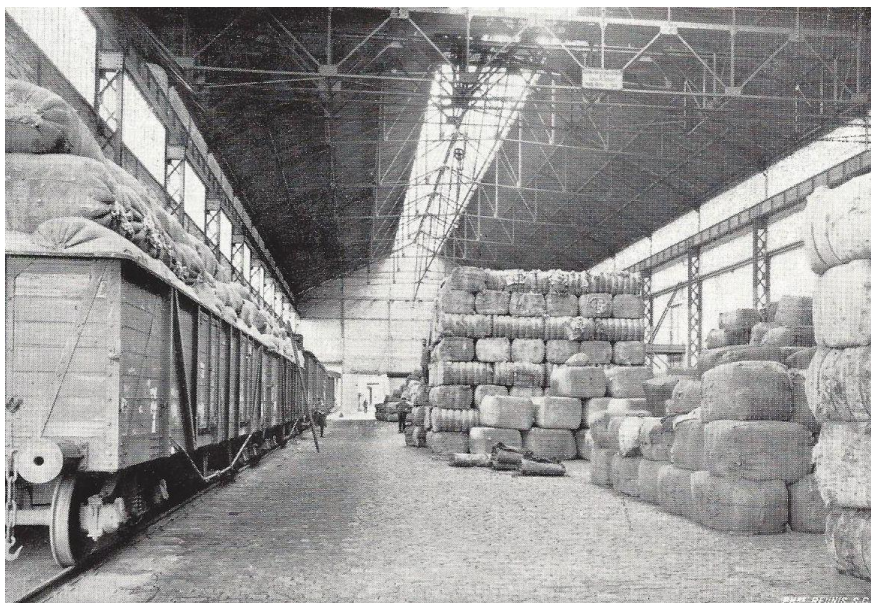


L'usine La Lainière vue depuis le haut de la rue du Panorama (coll. José Jongen, « Verviers Hier et Aujourd'hui ») et les usines Simonis rue de Limbourg (coll. Claude Lefin, « Les années '70 à Verviers »)



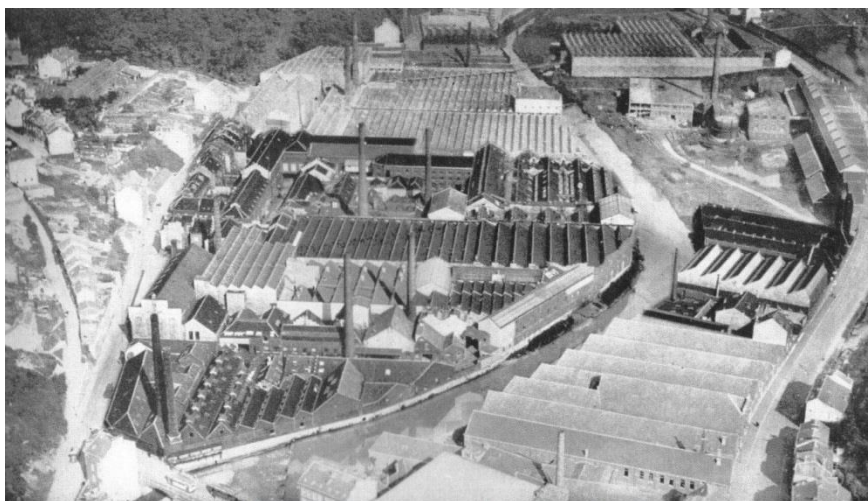


Vue aérienne des usines Simonis rue de Limbourg entre Pré-Javais à l'avant-plan et le chemin de fer ; voie ferrée privée raccordant l'usine Simonis rue de la Cité au réseau ferré (document d'entreprise, coll. Marc Simonis)





Lavoir Gaye rue de Limbourg (« Verviers et environs ») et ci-dessous les quartiers Est : à gauche, établissements Peltzer et « La Vedre » en Renoupré, à droite dans le tournant le Solvent belge (coll. José Jongen, « Verviers Hier et Aujourd'hui »)





Intérieur des salons de l'Harmonie dans les années '50 (coll. Société royale d'Harmonie) et bar du Grand Hôtel (coll. José Jongen, « Verviers Hier et Aujourd'hui »)





Façade extérieure et cour intérieure du
Manège (photos IPW)





Un marchand de « ploquettes »

(coll. Jacques Boland, « Verviers Hier et Aujourd'hui »)

5. LE TEXTILE DANS LA BOURRASQUE



Publicité des années '50 reproduite dans René Dawant, *Le syndicalisme en textile verviétois*, 1986

1955, c'est aussi à Verviers une crise dans le textile, une de plus puisque ce secteur est fréquemment traversé par des phases difficiles. Sachant le poids de celui-ci dans la vie quotidienne de la « capitale mondiale de la laine » à l'époque, nous terminerons cette autopsie de Verviers au milieu des années '50 par le récit et l'analyse détaillés de cette crise tout en en profitant pour resituer le secteur dans son espace concurrentiel.

« Rien ne remplace la laine »

Rien ne remplace la laine : créé par les lainiers en réaction à l'apparition des nouvelles fibres synthétiques au lendemain de la guerre, ce slogan - aussi catégorique qu'il se révélera illusoire - figure régulièrement dans les pages des quotidiens verviétois dans les années '50, comme sur certains des planeurs au Laboru. En 1951, c'est en vingt langues différentes qu'il s'est étalé dans le numéro de novembre du *Moniteur textile* pour le tricentenaire de la ville¹⁵⁸. Tout le monde veut y croire, il n'y a pas encore de place pour le doute – en apparence en tous cas, et dans les sphères dirigeantes surtout, puisqu'on verra plus loin que les enfants d'ouvriers commençaient à désertier l'enseignement textile.

Un ancien patron lainier confiera quarante ans plus tard : « Au tout début des années cinquante, personne ne pensait que l'industrie textile vivrait des années noires, tout le monde était un peu euphorique, les Verviétois occupaient des postes en vue partout dans le pays, les usines se comptaient par dizaines tout au long de la Vesdre et les camions de laine étaient les uniques véhicules que l'on rencontrait en ville. Force est de constater que l'on s'est trompé et qu'il fallait sans doute envisager des reconversions beaucoup plus tôt »¹⁵⁹.

Un autre ancien dirigeant, interrogé en 2006 dans le cadre d'une recherche universitaire, avoue : « on avait des œillères, on n'a pas voulu s'adapter »¹⁶⁰. Un troisième, qui accéda à la direction d'une firme familiale de déchets de laine en 1954, précise qu'il n'avait pas du tout le sentiment à ce moment que le secteur était gravement en crise, sinon il n'aurait pas emprunté pour reprendre la firme¹⁶¹.

Un secteur déjà en déclin malgré un boom passager

Et pourtant, malgré les chiffres que l'on répète alors fièrement – plus de deux cents entreprises textiles sur le territoire verviétois, occupant la moitié de toute la main d'œuvre de l'industrie lainière belge – le secteur est déjà en déclin et la Fédération patronale textile consacre en août '55 un rapport détaillé à cette « crise inquiétante pour la vie économique et sociale de la cité »¹⁶². Ses constats alarmants seront corroborés trois mois plus tard par une analyse similaire réalisée par Jules Horn pour le magazine de la Fédération des Industries belges (devenue depuis la FEB) mais portant, elle, sur tous les secteurs industriels de toute la vallée de la Vesdre¹⁶³.

Avec l'ouverture de nombreux petits ateliers, le textile verviétois avait connu une vigoureuse reprise dans les premières années de l'après-guerre, reprise culminant avec un véritable « boom » au début des années '50 à l'occasion de la guerre de Corée. L'invasion du sud de la péninsule en juin 1950 par les communistes de Corée du Nord et la résistance occidentale (à laquelle la Belgique avait pris part) avaient entraîné durant plusieurs mois une véritable psychose de la troisième guerre mondiale. Les ventes au détail de tous les produits de première nécessité augmentèrent de moitié et les matières premières renchérirent de façon sensationnelle dans le monde entier¹⁶⁴. Cela avait provoqué une hausse artificielle mais énorme des cours de la laine, suivie d'un reflux tout aussi important et brutal une fois la fièvre retombée, reflux qui avait entraîné de grosses difficultés pour certains spéculateurs de la place et la fermeture de beaucoup de petites entreprises créées juste après-guerre.

Mais après ce retournement conjoncturel des cours de la laine, c'est l'ensemble du textile qui traverse de nouvelles difficultés au milieu des années '50 alors que l'économie belge est pourtant en période de hausse conjoncture, ce qui a pour effet d'ailleurs de rendre moins perceptible dans les milieux politiques, économiques et médiatiques de la capitale la situation particulière du secteur, à Verviers comme en Flandre. De 1950 à 1955, le nombre des entreprises textiles de la région verviétoise est ainsi passé de trois cents à deux cent quarante huit, soit 18 % de moins en six ans, et cela suite à des fermetures et non des fusions.

Des chiffres interpellants

Le secteur du lavoir-carbonisage de la laine, dont Verviers détenait quasiment le monopole mondial et dont il conserve encore en 1955 le monopole en Belgique, est en régression depuis trente ans déjà. Sur la trentaine de lavoirs existant avant la guerre, quatorze ont disparu, et avec eux 40 % du matériel existant. Dans le peignage, la production verviétoise est tombée de 10.545 tonnes en 1948 à un peu moins de 9.000 tonnes en 1954.

Dans le fil cardé, industrie typiquement locale, les trente-sept établissements verviétois ont une capacité excédentaire, et s'ils produisent certes encore 55 % des fils de laine cardée du pays, ce ne sont plus les 70 % de 1947. Les sept filatures de laine peignée ont réduit de près de moitié leur capacité de production par rapport aux neuf usines de 1933. Une centaine des 225 tissages belges de laine sont verviétois, mais leur situation se dégrade depuis le début de la décennie et ils ne représentent plus que 30 % de la production nationale, Verviers se réservant la fabrication des draps pour hommes mais laissant Renaix, en Flandre, se spécialiser dans le tissu pour dames.

Parmi les industries connexes, celle de la construction de machines textiles (une vingtaine d'entreprises établies dans la vallée de la Vesdre occupent, avec 1.550 ouvriers, plus de la moitié du total national) ne souffre pas encore de grosses difficultés : les entreprises ont procédé à de réels efforts de productivité et complètement renouvelé leur parc de machines-outils. Par contre, la main d'œuvre occupée dans les trente corroieries de la région a diminué de moitié et le secteur traverse une crise très sérieuse : Dominique Nahoé en sera un témoin direct. Réduction de moitié également, par rapport à l'avant-guerre, du personnel de l'industrie de la chaussure. Fort déclin aussi dans la chapellerie, même si les deux firmes importantes qui subsistent à Verviers représentent encore environ la moitié de la production nationale de chapeaux – mais l'évolution de la mode va bientôt précipiter sa fin, tout comme la vente croissante d'automobiles rendra cet accessoire moins indispensable.

Au moment où des centres lainiers concurrents captent depuis plusieurs années une partie croissante du secteur (parfois à la faveur de délocalisations verviétoises et cela déjà dans les années '20 – comme l'usine Simonis installée à Diest par exemple), tous les indicateurs sont au rouge en bord de Vesdre pour signaler le malaise économique ainsi que l'observe Jules Horn dans la revue

Industrie en novembre 1955 : « le nombre d'ouvriers a diminué de 15 % depuis 1948, alors que le recul pour l'ensemble du pays s'est élevé à moins de 2 %. L'épargne par habitant à la Caisse Générale d'Épargne et de Retraite a augmenté de 1.406 francs seulement de 1947 à 1954 contre près de 2.429 pour l'ensemble du royaume. La consommation d'énergie électrique à haute tension a diminué de 7 % durant cette période alors qu'elle s'est accrue pour l'ensemble du pays. Dans l'industrie lainière, particulièrement, on peut constater de 1948 à 1954 une diminution de 16,6 % de la consommation de vapeur, de 22,8 % de la consommation d'énergie électrique, d'un quart de la main-d'œuvre occupée, de 14 % des salaires effectifs et de 15 % du mouvement des laines dans les trois conditionnements verviétois »¹⁶⁵. Des chiffres fameusement interpellants ...

Quels remèdes ?

En 1953, dans le mémoire de licence en Sciences commerciales et financières à l'UCL qu'il achève avant d'entrer au service du tissage familial à Dolhain, le futur sénateur et bourgmestre de Baelen Pierre Wintgens¹⁶⁶ avait été parmi les premiers à noter que le demi-siècle écoulé avait vu « décroître progressivement, mais de manière très sensible, l'importance relative du complexe industriel textile de Verviers par rapport au complexe industriel général du pays et en particulier par rapport au complexe industriel lainier belge ». L'auteur épinglait quelques unes des causes majeures de cette évolution, et énonçait près d'une vingtaine de pistes économiques, sociales mais surtout techniques pour améliorer la productivité dans les usines textiles verviétoises¹⁶⁷. Paroles d'un futur expert, mais qui lisait les mémoires universitaires ?

De toutes façons, à en croire les patrons lainiers, investir était financièrement impossible. Dans une note en réponse à une revendication ouvrière, les dirigeants du textile font alors observer à leurs interlocuteurs syndicaux que la rentabilité du secteur « est si mauvaise qu'elle exclut tout espoir de possibilités d'investissements pour sauvegarder l'avenir. Pour ce qui est du présent, elle est à ce point précaire qu'elle enlève toute perspective de profits raisonnables à l'employeur ». Un employeur qui, poursuit le texte, « trouverait à l'étranger (...) un placement beaucoup plus rémunérateur des capitaux qu'il engage dans l'achat de ses matières premières »¹⁶⁸.

Les dirigeants syndicaux eux-mêmes sont bien au fait de ces difficultés : l'époque est à une concertation permanente et au plus haut niveau entre eux et leurs homologues patronaux, depuis le grand accord de 1946. Celui-ci avait été conclu à l'initiative de Louis Zurstrassen (sous forme d'une convention collective signée le 20 septembre), appuyé par un milieu patronal qui avait craint, à la Libération, de devoir subir le contre-coup de son attitude extrêmement dure vis-à-vis des ouvriers en 1934 (lorsqu'il avait réussi à briser toutes les conventions collectives et la toute-puissance syndicale malgré une grève de six mois) et, dans une moindre mesure, de la passivité un peu trop conciliante de certains employeurs durant l'occupation¹⁶⁹.

Un climat social apaisé

La convention de 1946 octroyait aux ouvriers du textile des avantages inédits, tels qu'un complément aux allocations familiales, une allocation prénatale, un service médical au travail, l'instauration de l'apprentissage à mi-temps (une innovation en Belgique) avec l'ouverture de la « Maison de l'Apprenti textile » et enfin la mise en place anticipée de Conseils d'entreprise avant la loi créant ceux-ci. En 1950, la création d'un « Fonds de sécurité d'existence » (accordant un complément d'allocation aux chômeurs du textile) avait complété le dispositif, au prix d'ailleurs d'une dissidence temporaire au sein de la Fédération patronale textile (trois grandes firmes – Simonis, Hauzeur-Gérard et Duvivier – démissionnant temporairement de celle-ci pour contraindre les petites entreprises réticentes à accepter le système)¹⁷⁰.

La paix sociale ainsi obtenue en 1946 allait éviter au textile verviétois de devoir subir des conflits sociaux en plus des difficultés économiques, si bien que le lent effritement du nombre d'entreprises et d'emplois dans le secteur allait pouvoir se produire quasiment sans heurts au fil des ans. Les deux-cents-quarante-trois firmes de 1947 n'étaient plus que deux cents en 1953, et la disparition de quarante trois entreprises (trente tissages, quatre filatures de laine cardée, trois apprêts, deux teintureries, deux fabriques de laine artificielle et deux retordages) s'était accompagnée de la perte progressive de près de 3.400 emplois en six ans (13.517 travailleurs en 1953 contre 16.895 en 1947)¹⁷¹ sans le moindre mouvement de grève.

Selon René Dawant, le responsable du syndicat chrétien du textile verviétois de l'époque, s'exprimant après coup, les règles d'informations et les procédures

de conciliation prévues dans la convention de 1946 fonctionnaient parfaitement, tant pour solutionner les conflits et autres difficultés survenant au sein de l'une ou l'autre usine que pour adopter « une attitude positive – c'est-à-dire de bon sens (sic) – dans les cas de fermetures d'usine ou de départements »¹⁷².

Une concertation sociale permanente

Des réunions mensuelles voire bimensuelles de concertation (baptisées « Entrevues syndicales » dans les procès-verbaux confidentiels établis par la Fédération patronale) se tenaient dans les locaux patronaux au 41, rue de Bruxelles. Elles réunissaient, en 1955, pour la partie patronale : Joseph Janclaes (le président de la Fédération), Marc Peltzer, Georges Pirnay, René Vosse, André-Philippe Petit, Franz Dockier et Emile Gustin (assistés du directeur Jean Gaspard et comme technicien de Paul Léon) ; pour la FGTB : Emile Parys, Albert Dethier et Auguste Lecomte ; pour la CSC, René Dawant et Georges Tiquet.¹⁷³ Aucun représentant du syndicat libéral n'était invité, les deux autres organisations affirmant que ce dernier (et c'est toujours le cas de nos jours) n'avait aucun affilié dans le textile verviétois. Rien ne transparaissait dans la presse ni de l'existence ni du contenu de ces réunions.

Les comptes rendus détaillés de ces rencontres entre dirigeants patronaux et syndicaux du textile verviétois, conservés pour 1955 et '56, témoignent d'une large identité de vues entre les deux organisations ouvrières et, d'une manière générale, de l'absence de tensions entre les dirigeants de la FGTB et de la CSC lors de ces séances. Ce qui n'empêche pas des querelles sur la place publique. La preuve avec un article du *Travail* du 23 juillet dans lequel Emile Parys s'en prend très vivement à la manière dont l'organe de la CSC et donc de son collègue René Dawant, *Au Travail*, a présenté un conflit ayant failli éclater au début du mois autour d'une baisse temporaire des salaires qui aurait dû normalement intervenir dans le cadre de la convention de '46. La CSC s'étant attribué l'annulation de cette baisse, la riposte de Parys est rude :

« Les chrétiens qui, dans tous les grands problèmes de la classe ouvrière, n'ont jamais été qu'à la remorque de la FGTB, prennent prétexte de cette question pour se livrer à des attaques fielleuses contre nos syndicats tout en travestissant la vérité d'une manière véritablement scandaleuse (...) Nous mettons les menteurs de *Au Travail* et de la CSC de prouver que la présente

mise au point n'est pas l'expression de la vérité. Ces gens ne sont pas des menteurs, ce sont aussi des hypocrites (...) Les travailleurs ne se laisseront pas duper par ces faux frères du syndicalisme, qui veulent non pas défendre les intérêts de la classe ouvrière, qui a d'ailleurs accompli un grand pas dans la voie de son émancipation sans eux voire contre eux. Ils cherchent uniquement et par tous les moyens à créer des difficultés et à la FGTB et au gouvernement de gauche qu'ils rêvent d'abattre pour reprendre ensuite le pouvoir avec leurs alliés réactionnaires du PSC »¹⁷⁴. Un mois plus tard, dans le même esprit polémique, *Le Travail* titre après un accord intervenu dans le secteur verviétois de la chaussure sous la pression d'un préavis de grève du syndicat socialiste : « C'est à la FGTB, seule, que les ouvriers de la chaussure doivent leurs nouveaux avantages ».¹⁷⁵

Ces tensions en public n'empêchent pas une unicité de vues entre dirigeants syndicaux lorsqu'ils font face aux représentants patronaux, y compris pour être d'accord avec ceux-ci sur certaines de leurs analyses. Ainsi, les syndicalistes verviétois approuvent en septembre 1955 le contenu du *Rapport économique*¹⁷⁶ publié à l'été par la Fédération patronale textile pour exposer au Gouvernement, chiffres à l'appui, toutes les difficultés du secteur¹⁷⁷. La presse a commencé à évoquer celles-ci dès la fin de mai '55, en répercutant le courrier que la Chambre de commerce et d'industrie (C.C.I.V.) venait d'adresser au Premier ministre Van Acker pour protester contre une éventuelle hausse des charges sociales et des impôts, puis le document de la Fédération patronale avait été élaboré durant l'été.

Les inquiétudes de la Chambre de Commerce

La C.C.I.V., que préside alors Franz Martin, de la firme Martin Frères, souligne dans son courrier que les coûts de production du textile verviétois sont déjà trop élevés par rapport à ceux de la concurrence étrangère, en glissant au passage qu'un des facteurs expliquant cette différence sont les charges salariales elles aussi plus élevées qu'ailleurs en Belgique. Puis elle ajoute : « si un certain rythme de travail a pu malgré tout être conservé et le niveau du chômage maintenu au plus bas possible, cela n'a été réalisable que grâce à des sacrifices consentis sur les prix de vente et dont la triste réalité s'inscrit dans nombre de bilans catastrophiques. C'est ainsi que pour l'industrie textile selon les bilans publiés depuis le 1^{er} janvier, si treize entreprises accusent un bénéfice, douze totalisent des pertes importantes ». Le courrier de la C.C.I.V. fait encore

observer que, même si les montants des avantages sociaux extra-légaux dont bénéficient les ouvriers verviétois ont dû être fortement réduits depuis 1946, certains patrons voudraient voir ceux-ci purement et simplement supprimés pour pouvoir mieux affronter la concurrence, et qu'une hausse des charges sociales risquerait d'accroître les partisans de cette mesure radicale¹⁷⁸.

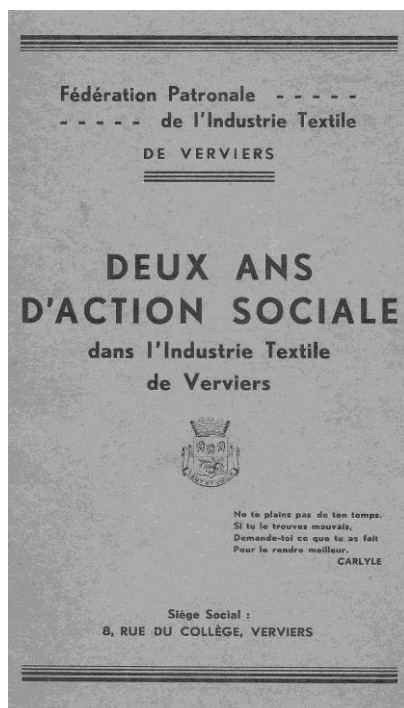
Peu avant l'envoi de la lettre publique de la Chambre de Commerce au Gouvernement, le député PSC verviétois Albert Parisi (le futur ministre de la Culture a alors 45 ans et est député depuis 1946) avait déjà porté les difficultés du textile local sur le plan politique en démontrant, exemples à l'appui, dans *Le Courrier* du 14 mai que « la solution de nos problèmes textiles dépend de la politique » et en reprochant au gouvernement socialiste-libéral de négliger le secteur tout comme d'ailleurs les problèmes industriels d'une manière générale¹⁷⁹.

Au contraire du *Jour* (qui y consacre beaucoup d'articles sans accuser personne) et de *La Meuse* (qui en parle moins), l'attitude des deux quotidiens politiques verviétois dans leur couverture de la crise textile de 1955 sera en fait fortement conditionnée par le contexte politique belge : de la mi-juin à la mi-décembre *Le Courrier* publie à ce sujet quinze articles polémiques tous dans la veine de celui de Parisi, dont onze particulièrement virulents sous la plume de Jo Gérard¹⁸⁰. Sur la même période, *Le Travail* n'évoquera les difficultés du textile qu'à trois reprises seulement, une première fois en septembre et deux fois en novembre, avant de pouvoir titrer en première page sur les aides gouvernementales accordées fin décembre¹⁸¹.

Début juin, lors de la fête annuelle des décorés, c'est l'administrateur-délégué de la filature « Le fil cardé » à Juslenville, Robert Mignot, qui évoque dans son discours « la crise terrible qui sévit dans l'industrie textile par suite, surtout, de la concurrence des usines hollandaises travaillant à meilleur compte ». Mais le secteur étant habitué à des phases conjoncturelles, l'orateur ne doute pas « que l'on pourra survivre en s'attachant à faire bon et beau, en surclassant par la qualité le travail de série qui échappe provisoirement à l'industrie verviétoise ».



Miliciens verviétois effectuant un rappel en 1953 à l'époque de la guerre de Corée. Ci-dessous, brochure faisant un premier bilan des effets de la convention de 1946 dans le textile verviétois (coll. de l'auteur)





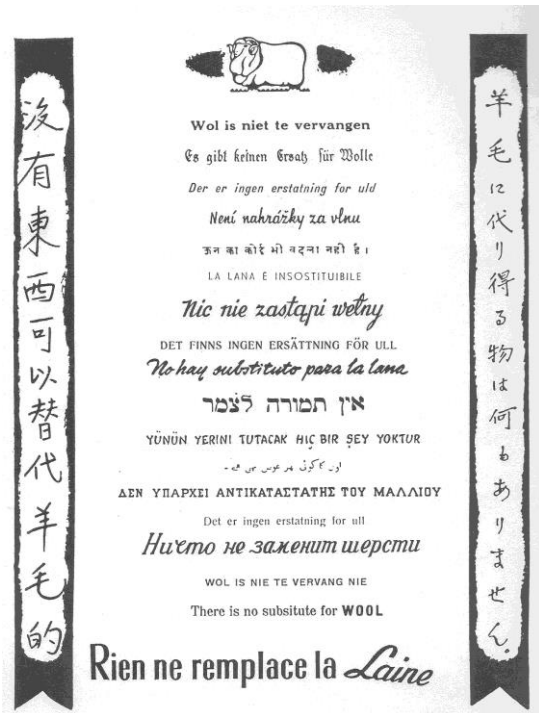
Louis Zurstrassen, 1892-1971
(coll. Michel Bedeur) et, ci-
dessous, la Maison du Peuple, la
Maison syndicale et le journal *Le
Travail* rue du Gymnase



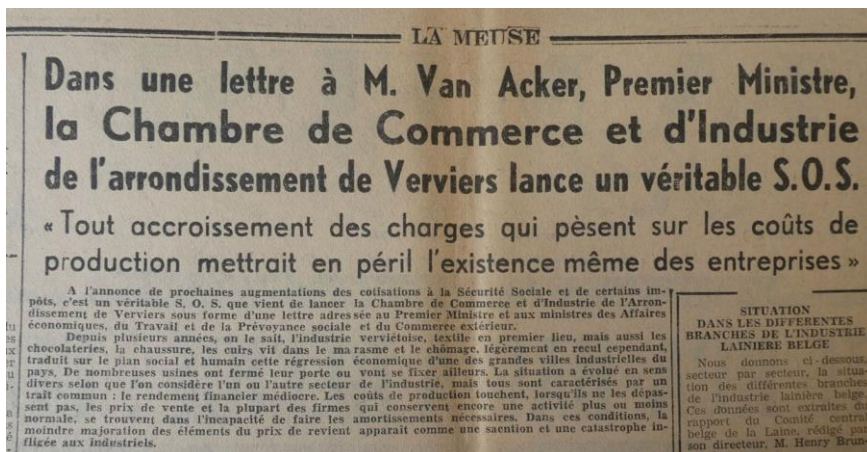


En haut, Emile Parys (1897-1956, coll. Amsab à Gand) et ci-contre son collègue de la CSC René Dawant (décédé en 2007, coll. Michel Bedeur)





Le slogan de 1951 (ci-dessus) et le SOS de la Chambre de Commerce et d'Industrie quatre ans plus tard (ci-dessous)



Prix du numéro : 2 fr.
ABONNEMENTS
 12 mois 240 fr.
 6 mois 120 fr.
 3 mois 60 fr.
 15 jours 10 fr.
 5 jours 3 fr.

Les abonnements sont payables d'avance.
 Les commandes doivent être adressées à :
 Le Travail
 24, Place du Martyr, 1050 Verviers.
 Téléphone : 22.12.10
 P.B. 1-1. Abonnements : 22.12.10
 P.B. 1-1. Abonnements : 22.12.10

Le Travail

Espoir

QUOTIDIEN DÉMOCRATIQUE D'INFORMATION
 55^e ANNÉE | 20 PAGES | NUMÉRO SPECIAL | Dimanche 1^{er} mai 1955

PREMIER MAI 1955

LES TRAVAILLEURS MANIFESTENT

pour la défense de la démocratie
 pour l'expansion économique
 pour la promotion sociale

UN MESSAGE DU PREMIER MINISTRE
 CHÈRES AMIS,
 A l'heure où nous nous réunissons pour célébrer le premier jour de l'année, nous nous souvenons que ce jour est le jour de la victoire sur le fascisme et le nazisme. C'est pourquoi, chaque année, nous nous réunissons pour manifester notre solidarité et notre espoir.

LES PROMESSES SONT TENUES!
ADHÉREZ AU PARTI SOCIALISTE BELGE
ÇA VA ÇA VA!
 Max FUSET

BILAN IMPRESSIONNANT d'un an de gouvernement à direction socialiste

Le Travail du 1^{er} mai et Le Courrier du 23 juin 1955

TELEPHONES
 Direction : 107.78
 Rédaction : 100.32 et 102.40
 Publicité et abonnements : 128.50
 C.C.P. : 389.43
 Services bruxellois de publicité : 22, Rue E. Witteman. Tel. 23.18.60.

LE COURRIER

24, PLACE DU MARTYR, VERVIERS
 LE NUMERO : 2 FR.

23^e Année
QUOTIDIEN DU MATIN
 JEUDI
 23 JUIN 1955

IL FAUT SAUVER NOS TEXTILES !

La Belgique compte 3.500 entreprises textiles qui occupent 175.000 ouvriers et employes. Les chiffres d'affaires annuels de cette industrie s'élèvent à 44 milliards. Elle est, donc, après la métallurgie et le charbon, le troisième secteur de l'activité économique du pays.

Mais une crise terrible frappe nos textiles ainsi que le souligne le sénateur Ruyss, avant-hier, au Parlement : « Voici les pourcentages généraux du chômage textile constatés dans notre pays : 16 p. cent en Wallonie; 11 p. cent dans la capitale et 22 p. cent dans les régions flamandes ».

Fait très caractéristique et qui témoigne de la gravité rationnelle de la crise : en 1951, on comptait que deux concordats prévoyaient la fermeture de 100 entreprises textiles, soit 2,8 p. cent du total. Or, en 1954, on a dû fermer 22 entreprises, soit 0,6 p. cent du total.

A l'heure actuelle, 22 entreprises ont dû fermer leurs portes et les autres ne travaillent qu'en utilisant le système à point de leur machine-à-coudre. Et c'est la situation à Verviers, où l'on a dû fermer 10 entreprises textiles.

« Dans la région verviétoise, on compte depuis le 1^{er} janvier, un déficit de 13.500.000 francs et 12 autres un déficit de 21 millions 750.000 francs. Le déficit total est donc de 4 milliards 100.000 francs contre un bénéfice de 1.200.000 francs.

Dans les industries concernées, la perte est plus lourde : 11.300.000 francs contre 1.000.000 francs de bénéfice.

Actuellement, il ne reste que 2.500 entreprises textiles existant en 1944-1945 et des 1.000 existant en 1944, que 1.100 restent actuellement.

et regardé aux banques porteurs des entreprises textiles.

Les chiffres belges, nous dit-on, sont absolument raisonnables. Mais, au moment où M. Lohrey, ministre de l'Industrie, a déclaré que la situation de l'industrie textile en Belgique est désastreuse, on se demande si les chiffres ne sont pas trop optimistes.

C'est en effet, par des mesures d'urgence, qu'il faut sauver nos textiles.

C'est en effet, par des mesures d'urgence, qu'il faut sauver nos textiles.

Les questions de la presse locale

Trois jours plus tard, en terminant un récit de l'histoire de la C.C.I.V. qui s'apprête à fêter avec faste et en présence du roi son 150^e anniversaire à la fin de l'année, *Le Jour* rappelle lui aussi que « la place de Verviers subit, dans son ensemble, une crise qui, pour ne pas être la première, n'en n'est pas moins extrêmement sérieuse »¹⁸². La semaine suivante enfin, le 16 juin, le quotidien pose la question sous forme d'un titre alarmiste : « L'industrie textile verviétoise est-elle en danger ? ». Mais si le journal, suivant en cela un article paru dans le *Bulletin* de la C.C.I.V., estime indispensable « un sursaut des responsables et le réveil de la clairvoyance en haut lieu » (allusion au Gouvernement plus qu'au patronat), il pense aussi que la crise est « bien plus une crise de gestation qu'un mal de fonctionnement » et que dans ce contexte Verviers n'est pas vraiment en si mauvaise posture¹⁸³.

Le 15 juin, et les deux jours suivants, *Le Courrier* s'est interrogé sous la plume de Jo Gérard dans une série de trois articles fouillés (« Où va le textile verviétois ? ») au sous-titre prémonitoire : « « Vers la disparition de maintes entreprises ». Soulignant que le phénomène est mondial, l'auteur pointe des problèmes de surproduction et de sous-consommation et annonce « une sélection qui fera des victimes (...) Un certain nombre d'entreprises sont vouées à la disparition, en Belgique comme dans les autres pays, à Verviers comme dans les autres villes ». Ayant épinglé la vétusté de l'équipement verviétois (« la plupart de nos usines sont munies d'un matériel hétéroclite »), le rédacteur se sentira cependant obligé le surlendemain (ou peut-être l'était-il vraiment par Zurstrassen ?) d'exonérer de leurs responsabilités les patrons du textile en rappelant les mesures gouvernementales qui auraient contrarié leurs efforts de modernisation de l'outil dans l'immédiat après-guerre¹⁸⁴, c'est-à-dire quand le PSC était dans l'opposition entre août '45 et mars '47.

Il est vrai que c'est le secteur lainier de l'ensemble du pays qui souffre. Fin juin, la première interpellation au Parlement sur les difficultés de l'industrie textile belge n'est d'ailleurs pas le fait d'un élu verviétois, mais du sénateur social-chrétien gantois Edmond Ronse à propos des tissages. Le ministre libéral des Affaires économiques, Jean Rey, relativise le caractère spécifiquement belge des difficultés, admet que la rentabilité du secteur souffre des fortes importations étrangères et du protectionnisme français, mais incite les tissages

à perfectionner leur outils. *Le Courrier* relaie l'interpellation sans la réponse ministérielle, en titrant en première page « Il faut sauver nos textiles »¹⁸⁵.

La Foire internationale textile à Bruxelles

L'interpellation de Ronse a lieu – comme le déplore le ministre d'ailleurs – à la veille de l'ouverture à Bruxelles de la deuxième Foire internationale du textile (la première avait eu lieu à Gand en 1951) qui rassemble des exposants de dix-huit pays au Heysel et attirera 60.000 visiteurs. Une foire à laquelle *Le Jour* consacre de nombreux articles pendant toute la durée de celle-ci jusqu'au 10 juillet¹⁸⁶. La présence verviétoise n'y est évidemment pas négligeable. Dans le palais 5 du Heysel, consacré aux machines textiles, les firmes Houget, Duesberg-Bosson et Charpentier (de Dolhain) occupent une place de choix. La ville de Verviers est présente en tant que telle au palais 4, sur un stand de 200 m² conçu par l'architecte Robert Busch et que domine une immense navette de trois mètres cinquante de haut suspendue dans les airs – une réalisation de l'Institut textile de la rue de Séroule photographiée par toute la presse locale lors de son départ vers Bruxelles. Comme le dira à l'inauguration le président de la Fédération patronale M. Jeanclaes, Verviers entend rappeler que son industrie textile « malgré les difficultés, veut continuer à vivre et à prospérer ».

Les fabricants de tissus Coumont, Ortmans, Ponte-Mackels, Domken, Peltzer et « La Vesdre » ont chacun leur stand, tout comme les Apprêts Tiquet-Wery de Dison. De beaux noms, mais pas tous. On pointe quelques absents de marque donc, dont Simonis ou Hauzeur-Gérard, et l'envoyé du *Jour*, Jean Donneux, se fera l'écho des regrets exprimés par beaucoup : « une plus large collaboration de l'Industrie verviétoise avait été escomptée. Effectivement, parmi les noms des exposants, nous n'avons pas relevé des firmes comptant parmi les plus actives et jouissant pourtant d'un standing cosmopolite indiscutable. Il est regrettable que celles-ci n'aient pas cru utile de faire l'effort indispensable à l'occasion de cette manifestation grandiose ».

Et le journaliste de donner une leçon aux industriels trop frileux ou trop sûrs d'eux : « A l'heure actuelle, on ne doit plus ignorer que la modernisation dans le secteur textile constitue incontestablement la condition sine que non de son avenir et, de plus, les contacts entre hommes d'affaires, doublés d'une collaboration et d'une compréhension réciproques entre les secteurs public et

privé ont constitué de tous temps des éléments indispensables de succès en matière d'expansion commerciale ».

Observateur avisé, Donneux assiste, au cours de ses reportages, à la présentation à quelques personnalités des nouvelles fibres synthétiques mises au point par la firme chimique allemande Bayer, il note à un stand la présence d'un métier à tisser sans navette conçu par une firme suisse et ailleurs celle d'un inventeur américain d'une machine destinée à la filature de ces mêmes fibres synthétiques ; il consacre tout un article à l'essor de la mode italienne, qui se présente pour la première fois au public belge dans le cadre de la Foire après avoir déjà pénétré plusieurs marchés étrangers dont l'américain... Autant d'innovations qui contribueront bientôt à de nouvelles difficultés pour le textile verviétois et ses lourds vêtements en pure laine vierge.

Mais lorsque le président de la Foire, Gaston Braun, tirant les enseignements de celle-ci devant la presse, cite les cinq mesures d'urgence qui doivent être prises pour le textile belge, il n'évoque ni modernisation ni nulle autre initiative interne, mais bien l'abaissement d'une taxe, la suppression d'une autre, l'instauration de mesures douanières contre certains produits étrangers, l'obtention de plus gros quotas pour le textile dans les accords internationaux bilatéraux et l'allègement des charges sociales et salariales enfin, bref un catalogue de mesures dépendant exclusivement du pouvoir politique et non du secteur économique concerné.

Premiers contacts avec le Gouvernement

Les mesures préconisées par le Président de la Foire internationale sont celles qu'une délégation de la Fédération belge de l'industrie textile reprend à son compte pour les présenter aux ministres Van Acker, Rey et Liebaert (Finances) à la mi-juillet en présence de parlementaires originaires de Courtrai et de Ath, non de Verviers¹⁸⁷.

Les ministres rassurent leurs interlocuteurs, mais c'est ce même Gouvernement qui, fin juin, avait provoqué l'émoi dans le secteur en confiant une commande de *battle-dress* à hauteur de plusieurs centaines de millions de francs à des industriels textiles allemands. Malgré l'annulation du marché et les apaisements donnés par l'exécutif au député social-chrétien verviétois André Parisi notamment, de nouvelles commandes de produits textiles pour trois cent

millions de francs seront encore passées par le ministère belge de la Défense aux industriels allemands en novembre, provoquant à nouveau la colère à Verviers¹⁸⁸, où la longue période de crise n'en finit pas.

Les difficultés du secteur sont de plus en plus souvent évoquées publiquement par le patronat local dans la seconde moitié de l'année. En juillet toujours, lors de la fête des décorés dans son entreprise, c'est André Peltzer (l'ancien patron verviétois de choc de 1934 est à la tête à ce moment de la Fédération internationale de la laine - tout comme Hubert Duesberg préside le Comité européen des constructeurs de machines textiles¹⁸⁹) qui « met l'accent sur la menace que fait peser sur l'industrie textile européenne l'installation d'industries textiles dans les pays où jusqu'à ces derniers temps nous étions fournisseurs (et) dit la nécessité d'unir les efforts, de provoquer des initiatives, de moderniser notre industrie pour lutter contre la concurrence »¹⁹⁰.

La concurrence étrangère, seule responsable ...

C'est encore la concurrence étrangère déloyale et elle seule qui est stigmatisée par Louis Zurstrassen, la semaine suivante, dans une déclaration catégorique au *Jour* du 19 juillet : « sur la base actuelle d'achat dans le monde entier – sauf en Belgique – la laine est absorbée et l'industrie marche bien. Pourquoi alors parle-t-on tellement de la crise de la laine en Belgique ? Parce que la Belgique se trouve dans une situation nettement défavorisée vis-à-vis des pays qui l'entourent et que les barrières à l'exportation comme les artifices employés pour importer des produits chez nous ont créé une situation qui, en plus des difficultés de la baisse, a détérioré notre marché au point de le rendre déficitaire et l'inonder de produits étrangers. »

Et Zurstrassen de conclure : « Qu'on place nos lavoirs, peignages, filatures, tissages dans les mêmes conditions de libre et honnête concurrence et nul ne parlera plus de crise. Le remède, je crois qu'il faut le chercher dans une meilleure défense de notre marché, tant intérieur qu'extérieur, et répondre aux mesures exceptionnelles prises par les autres pays par des mesures exceptionnelles »¹⁹¹.

C'est évidemment la thèse que développe sous un titre accrocheur (« Le scandale du textile ») Jo Gérard dans *Le Courrier* du 22 août, le scandale étant bien sûr selon le journaliste l'inertie gouvernementale, présentée comme seule

responsable des difficultés du secteur. Début septembre, le 6, le quotidien appelle à une union des forces vives verviétoises : « Il est clair que si toutes les forces et toutes les influences politiques dont dispose Verviers ne s'unissent pas en une vaste et énergique action commune pour sauver nos textiles, ceux-ci connaîtront des heures encore plus graves qu'à présent » - mais c'est pour ajouter qu'il est sans illusion quant à la possibilité d'une réaction gouvernementale¹⁹².

Le Courrier interpelle trois jours plus tard son confrère socialiste : « Je serais bien heureux de connaître l'opinion du *Travail*, qui est en théorie du moins le défenseur des ouvriers socialistes du textile verviétois. Il est en effet largement et tristement prouvé qu'un ministre socialiste porte depuis trop longtemps l'écrasante responsabilité de la crise qui étreint notre secteur, démoralise ses travailleurs et ruine nos commerçants »¹⁹³. C'est Victor Larock, en charge du Commerce extérieur, qui est visé ici.

La semaine suivante, *Le Travail* sort enfin de son mutisme pour évoquer une étude portant sur la situation de l'ensemble des secteurs économiques verviétois (« Que faire pour remédier à la crise qui frappe nos industries ? ») dont les résultats, précise-t-il, sont partagés pour l'essentiel par la FGTB. Le cas particulier du textile ? Après avoir rappelé les efforts consentis par les pouvoirs publics via la création du barrage de la Gileppe (en 1878 !) et de l'Itex (en 1894 !), et rien d'autre, l'auteur anonyme de l'étude cite comme premier point à envisager l'accroissement des efforts patronaux pour exporter sur les marchés extérieurs. Rien de plus¹⁹⁴.

De rares autres sons de cloche

C'est dans *Le Jour* du 5 juillet et sous le couvert de l'anonymat qu'un observateur fréquentant les textiliens de différents pays se permet de procéder à une analyse plus poussée de la situation et des mesures à envisager : sans contester la réalité des entraves douanières et protectionnistes dénoncées par les patrons, il rappelle que des marchés ont été définitivement perdus par suite de l'industrialisation de pays que les deux guerres mondiales ont éloigné longtemps de leurs fournisseurs européens.

Mais le correspondant évoque aussi une part d'inertie verviétoise : « Enfin, avouons-le, nombre d'industriels de chez nous ne se rendent pas encore

compte du développement scientifique de l'industrie textile et se contentent encore trop facilement d'un matériel et de méthodes depuis longtemps dépassées. À l'heure actuelle, celui qui veut subsister doit faire les sacrifices qui s'imposent pour se maintenir au niveau de la production et de la qualité sans quoi son existence n'est plus qu'une question de temps ». Rare lucidité, qui amène d'ailleurs cet observateur à écrire également ceci : « je reste persuadé que, aussi longtemps que nos dirigeants n'auront pas réalisé l'acuité du problème, la situation ne subira aucune modification ».

Autant, quelques jours plus tard, le journal *Le Jour* dira le 19 juillet adhérer sans réserve au raisonnement de Zurstrassen sur la responsabilité politique dans l'absence de mesures douanières, autant le 5 il a publié la lettre de son lecteur en précisant qu'il le faisait « à titre documentaire » et en soulignant pour être bien compris que « ce n'est qu'un point de vue, évidemment et, comme tel, il peut parfaitement ne pas rallier tous les suffrages »¹⁹⁵. Le journal est bien conscient que le discours verviétois dominant n'est pas encore à l'autocritique.

D'autres réflexions se font jour toutefois peu à peu. C'est ainsi que début septembre, en commentant à nouveau les affirmations de Zurstrassen selon qui les difficultés ne sont dues qu'aux primes à l'exportation et aux taxes à l'importation des pays voisins, mais sans le citer cette fois, *Le Jour* soulève lui aussi quelques lièvres : « ce point de vue, émis par une incontestable compétence, reste pourtant discutable dans certains de ses points. Car modernisation ne signifie pas seulement utilisation de machines modernes – ce qui est évidemment l'essentiel – mais encore l'organisation rationnelle de la production, l'élimination des faux frais, la réduction des frais généraux, et la prospection mieux étudiée de la clientèle. Pas plus tard qu'hier, parlant d'un des derniers pays de l'Amérique du Sud dont l'équipement industriel n'est pas terminé, un journal spécialisé dans l'économie signalait que si la Belgique s'est laissée évincer par l'Allemagne, la France et les Etats-Unis, c'est que ses méthodes de prospection commerciale se sont montrées tellement déficitaires qu'on se demande si nos industriels ont encore à leur disposition des représentants à la hauteur... Mais ceci est une autre histoire »¹⁹⁶.

Même si trois firmes textiles de Tourcoing, dans le nord de la France, font faillite en septembre et que des tensions sociales semblent poindre le mois suivant dans le textile flamand¹⁹⁷, l'heure n'est pourtant pas encore à mettre en cause la gestion du secteur à Verviers et les dernières lignes du *Jour* que nous

venons de citer sont à cet égard vraiment exceptionnelles sous la plume des journalistes de la place. Un autre exemple de ces rares analyses plus poussées sur les déficiences des textiliens est la lettre d'un « lecteur et ami du *Courrier* », le 25 octobre, « très averti des problèmes de l'industrie lainière ». Celui-ci réagit aux mesures d'innovation dans les lavoirs préconisées au début du mois par des chercheurs réunis à Sydney lors de la première conférence scientifique internationale sur le textile. Le correspondant explique que lui-même a déjà préconisé en vain depuis plusieurs années auprès des patrons verviétois la plupart de ces innovations, puis conclut sévèrement :

« Il serait souhaitable de voir la défense du secteur *Laine* entrer dans une phase plus active que celle qui a consisté dans le lancement d'un slogan tel que *Rien ne remplace la laine* (que d'aucuns voulaient faire peindre sur toutes les balles transportées d'Anvers à Verviers) ainsi que dans l'organisation d'un concours annuel du plus beau tricot. Pour géniales que soient ces idées, elles ne sont rien moins que nulles pour assainir et revigorer la laine au stade industriel. Espérons que nos industriels belges n'attendent pas que la concurrence ne leur laisse que les yeux pour pleurer sur des procédés désuets et ne répondant plus aux conceptions modernes du traitement des laines »¹⁹⁸.

Des analyses syndicales convergentes

Mais si la presse accepte de publier de temps en temps des réflexions d'observateurs avertis appelant à un sursaut des industriels verviétois, le discours ambiant ne va pas en ce sens et le sentiment général est plutôt que la bourrasque, comme tant d'autres jadis, ne sera que passagère si des mesures gouvernementales sont prises – thèse que *Le Courrier* redéveloppe le lendemain même de la publication de l'appel de son lecteur¹⁹⁹. On ne pense pas encore autrement du côté syndical d'ailleurs, où c'est en quelque sorte *business as usual*. Au mois d'août, les deux organisations (FGTB et CSC) réclament pour le textile verviétois des hausses salariales exigées au niveau national. Lors de l'entrevue du 25 août avec les patrons du secteur, Parys et Dawant admettent certes que le textile local est déjà mieux traité que le reste du pays en matière d'heures de travail, et en matière de salaires par rapport à la Flandre, mais ils obtiennent néanmoins la création d'une commission qui fera le cadastre des salaires masculins inférieurs à 20 francs de l'heure usine par usine.

Malgré le contexte de crise et bien que le président de la Fédération patronale leur ait fait observer qu'une augmentation salariale contrasterait avec les plaintes faites auprès des ministres pour abaisser les frais de production, les syndicats obtiennent assez aisément, fin octobre, sans la moindre menace de mouvement, une hausse de tous ces bas salaires (qui seront alignés à 20 francs) - mais uniquement pour les hommes (c'est le compromis exigé par les patrons) et sans application dans les lavoirs et les peignages vu la situation encore plus délicate de ceux-ci ²⁰⁰ ...

Ce bras de fer discret autour de nouvelles augmentations de salaires en plein contexte de crise se produit alors que ceux-ci sont déjà globalement, toutes primes et allocations comprises, plus élevés dans le textile verviétois qu'en Flandre. Dans les filatures de laine peignée, la différence est déjà de l'ordre de 27 % pour le salaire horaire moyen en 1953 (23,4 francs à Verviers contre 18,5 francs dans le reste du pays), un écart qui sera ramené cinq ans plus tard à 12 % suite à une progression salariale beaucoup plus forte dans le reste du pays.

Les écarts avec la Flandre

Cet écart, assez significatif, a de multiples explications : ainsi, la proportion d'ouvrières dans la main d'œuvre du textile verviétois (qui bénéficient, à Verviers, du même salaire que les hommes) est moindre que dans les autres usines textiles belges. Il y a 62 % de femmes dans les peignages verviétois par exemple, contre 71 % ailleurs qu'à Verviers, et les concurrents flamands tirent donc profit d'une part plus importante de main d'œuvre féminine moins bien payée.

La proportion de jeunes travailleurs dans le textile flamand (moins bien payés que les anciens) est elle aussi plus importante qu'à Verviers, où le textile attire déjà moins les jeunes. Ce manque de jeunes a pour corollaire de susciter une certaine surenchère salariale, aux effets irréversibles ensuite, entre les entreprises verviétoises lorsqu'elles sont à la recherche de main d'œuvre nouvelle lors de chaque période de haute conjoncture.

L'évolution de la population scolaire dans les diverses écoles techniques verviétoises en fonction des secteurs d'activité est éloquent : si 354 élèves sur un total de 2.148, soit plus de 16 %, choisissaient encore de s'inscrire dans une filière textile en 1951, ils ne sont plus que 154 sur 2.337, soit moins de 7 %, à la rentrée de 1955. Ce désintérêt croissant pour le textile dans l'orientation

scolaire des jeunes Verviétois – qui se vérifiera sur une plus longue période - illustre chez eux ou chez leurs parents un scepticisme qui se confirmera par la suite, une attitude de défiance qui contraste, dans les rangs de la classe ouvrière, avec les discours patronaux et même syndicaux de l'époque²⁰¹.

La remarquable politique sociale spécifique au textile verviétois, sous la forte pression syndicale que celui-ci connaît depuis un demi-siècle (c'est dans le textile verviétois que fut signée en 1906 la toute première convention collective sectorielle), achève de faire en sorte que les charges sociales y représentent un pourcentage plus élevé des coûts de production. Un pourcentage non négligeable à l'échelle de tout un secteur, même s'il n'est que de l'ordre du demi-pourcent par exemple dans le peigné: 3 % à Verviers contre 2,55 % ailleurs²⁰².

Dans les filatures de laine cardée, le même écart dans les coûts de production s'élève à 1 % (pour les mêmes motifs auxquels s'ajoute une proportion deux fois plus forte d'employés dans ces établissements verviétois). Il est moins important mais toujours sensible néanmoins dans les tissages, où, pris isolément, l'écart brut entre les salaires horaires moyens est de 27 % par exemple entre les firmes verviétoises et renaisiennes²⁰³.

Le *Rapport* que la Fédération patronale textile soumet aux dirigeants syndicaux lors de leur entrevue du 9 septembre 1955, afin qu'il puisse servir de base pour une action commune vers le Gouvernement, évoque sans trop s'y attarder quelques exemples de disparités salariales entre Verviers et le reste du pays (près de 29 francs de l'heure pour un ouvrier fileur verviétois du cardé et 28 francs pour un fileur du peigné à Verviers, contre 25 francs en Flandre ; 17,4 francs pour une ouvrière de peignage verviétois, contre 14 à 15 francs ailleurs)²⁰⁴. Mais c'est presque incidemment et, quant aux remèdes sur ce plan, le document est réaliste en parlant des salaires : « il ne semble guère possible de les diminuer d'une façon effective et l'on peut tout au plus obtenir certains rajustements (sic) sur le plan de l'usine pour des ordres déterminés »²⁰⁵. On voit mal d'ailleurs comment Emile Parys ou René Dawant auraient pu approuver une autre hypothèse de travail que celle-là...

Identité de vues patronat/syndicat

Les organisations syndicales marquent leur accord, début septembre, pour effectuer des démarches en front commun patronat-syndicats vers le Gouvernement afin d'obtenir de celui-ci les mesures nécessaires pour « enrayer le déclin de l'industrie textile de notre région » et concourir à « une prompte restauration de la prospérité d'antan ». On l'a compris : d'après le *Rapport* c'est de l'extérieur que doivent venir les solutions, c'est-à-dire de l'allègement des charges fiscales, de la lutte contre les aides à l'exportation ou les barrières douanières des pays voisins ou, en cas d'échec de cette stratégie, de l'adoption de mesures similaires par la Belgique...

Certes, le *Rapport* admet que la mode masculine évolue et que les tissus en laine ont de moins en moins la cote, il évoque la concurrence des produits hollandais et italiens à bon marché importés « à des prix que l'on qualifie d'inexplicables », il observe que parmi les produits belges le consommateur s'habitue de plus en plus « aux articles unis, de tons neutres, sans grandes difficultés techniques, fabriqués aisément et à meilleur compte par d'autres régions à salaires moins élevés » - on ne peut être plus clair sans citer la Flandre – mais il n'y a pas la moindre allusion aux efforts d'adaptation à accomplir éventuellement en interne pour affronter ces éléments neufs, seulement la demande que soit recréée – par qui ? comment ? – « un climat plus favorable à la consommation des produits lainiers »²⁰⁶.

Innover, moderniser le matériel ? « Indépendamment des diverses raisons qui influencent le chef d'entreprise dans sa décision d'acquérir du nouveau matériel », expose le *Rapport*, « il faut que cette acquisition lui donne le maximum de garanties de pouvoir être utilisé à plein rendement ; dès lors, trop souvent les barrières mises à l'exportation n'incitent guère l'industriel à rechercher les conditions d'une production massive qu'il ne saura pas écouler ; en d'autres termes, trop souvent le sacrifice pécuniaire de la modernisation ne fera qu'aggraver sa situation financière, sans amener la prospérité à son entreprise »²⁰⁷.

On peut comprendre ce raisonnement qui en dit long sur l'état d'esprit du moment, mais rappelons-nous cet aveu, un demi-siècle plus tard, d'un ancien patron, déjà cité, « on avait des œillères, on n'a pas voulu s'adapter ». Ou cet autre ancien dirigeant d'une grande firme d'apprêts : « les Flandriens avaient

plus de culot, nous on s'est un peu assis sur notre notoriété ». Un troisième encore, jadis à la tête d'un tissage : « on s'est endormi sur les lauriers »²⁰⁸ ...

Les auteurs du *Rapport* ajoutent, à un autre endroit de celui-ci et sous le couvert de la citation d'un « fabricant particulièrement averti », ces autres considérations faisant obstacle selon eux à l'investissement : « il ne suffira pas d'investir dans du matériel neuf, quand par avance il est notoire que les salaires payés sur ce nouveau matériel, dans d'autres secteurs, restent et resteraient inférieurs à ceux de notre région, et que de surcroît il faudrait prévoir des obstructions, des hostilités ou des revendications nouvelles du monde ouvrier verviétois »²⁰⁹. Là, le *Rapport* incrimine clairement l'esprit revendicatif des travailleurs verviétois et de leurs délégués.

Pourtant, lors de la longue discussion du document le 9 septembre, à l'abri des murs de la Fédération patronale, les dirigeants syndicaux présents ne semblent pas heurtés par ces affirmations à leur encontre, que des analystes ou des témoins mettront également dans la balance des causes et des responsabilités après coup. Mais c'est à mots feutrés que ces choses-là sont dites en '55 - et jamais en public. De leur côté, le monde syndical ou la presse ne parlent pas non plus ouvertement à l'époque des effets souvent contre-productifs de l'arrivée au pouvoir d'une troisième, voire d'une quatrième génération de « fils de » dans la direction des entreprises verviétoises (toutes ou presque restées familiales), du manque d'ingénieurs parmi eux, de l'absence de visions d'avenir, voire de leurs trains de vie trop dispendieux ou de certaines confusions entre patrimoine de la firme et finances du ménage : tout cela aussi fera surface, mais bien des années plus tard²¹⁰.

Le textile verviétois reçu par le Gouvernement

Une délégation paritaire du « front commun » du textile verviétois (Janclaes, Pirnay, Léon et Gaspard pour la Fédération patronale ; Parys, Lecomte, Dawant et Tiquet pour les syndicats) est reçue le jeudi 20 octobre par les ministres des Affaires économiques (le libéral liégeois Jean Rey) et du Commerce extérieur (le socialiste bruxellois Victor Larock) à Bruxelles. Selon le communiqué envoyé ensuite par la délégation à la presse verviétoise, les ministres promettent que des mesures seront prises incessamment après que les Verviétois aient souligné que « si les différents secteurs textiles étaient replacés dans des conditions normales de libre et honnête concurrence, il n'y aurait plus de crise textile »²¹¹.

En fait la réunion a laissé la désagréable impression que si Larock était conscient des difficultés, Rey était plus réticent et peu réceptif – de nouvelles démarches de Parys par l'intermédiaire de Larock permettront de dissiper ce premier sentiment²¹², qui s'avérera pourtant fondé.

Le dialogue entre textiliens verviétois et ministres se poursuit, publiquement cette fois, dix jours plus tard à l'occasion de la première visite du roi Baudoin à Verviers le 30 octobre, pour le cent cinquantième anniversaire de la Chambre de Commerce et d'Industrie. Tant le président de celle-ci que le ministre Rey, dans leurs discours respectifs durant la séance académique, saluent le front commun patronat-syndicat au service de l'industrie locale, mais si Jean Rey confirme que le Gouvernement s'apprête à agir, il ajoute : « Je ne saurais cependant manquer de saisir cette occasion de dire à ceux qui m'écoutent que l'aide de l'Etat ne peut jamais être que partielle et que la solution des problèmes d'adaptation avec lesquels une industrie est confrontée dépend, en ordre principal, des intéressés eux-même »²¹³.

Le choc : la fermeture de Voos

Mi-novembre, l'annonce d'une nouvelle commande de fournitures militaires (des couvertures cette fois) par la Défense nationale à l'industrie allemande pour l'armée belge en Allemagne (ceci en vertu d'accords bilatéraux) fait à nouveau scandale, et précipite la décision de la fime Voos (qui se consacrait presque exclusivement à la fabrication de draps militaires) de mettre début décembre la totalité de son personnel au chômage technique²¹⁴ ! Elle ne rouvrira jamais. Le soir de la fête des décorés, cent cinquante travailleurs vont rejoindre les quelque 1.200 chômeurs complets et surtout les 2.800 chômeurs partiels (on chômait « par roulement » en répartissant le travail disponible dans le textile verviétois) dont le nombre traduit alors un sous-emploi endémique local²¹⁵. Ces chômeurs, les peintres militants du groupe communiste « Forces murales » (Somville, Dubrunfaut, Deltour) sont venus les observer et les dessiner au pointage en 1952, quand ils étaient près du double²¹⁶.

« Après Voos, à qui le tour ? » titre *Le Courrier* du 5 décembre, qui voit dans cette fermeture la confirmation des thèses qu'il a encore développées dans trois articles du 7 au 9 novembre (« Verviers est toujours sacrifiée ») et qui l'ont amené à interpellier à nouveau son confrère socialiste le 21 en titrant « Qu'en

pense *Le Travail* ? 25.000 chômeurs en Belgique, trois cents millions de commandes en Allemagne »²¹⁷.

Du côté de la FGTB précisément, devant un Congrès extraordinaire de la Centrale verviétoise du Textile à la mi-novembre, Parys a expliqué que le secteur souffrait « surtout des mesures de protection prises par des pays voisins », il a promis que le Gouvernement allait bientôt prendre les mesures adéquates et, surtout, il a souligné que malgré ce contexte « difficile et, pour certains secteurs du textile, *angoissant* », le patronat verviétois avait consenti à réexaminer la question de la hausse des salaires les moins élevés dans le secteur²¹⁸. Comme si de rien n'était ...

Interpellations politiques

Le 29 novembre, le Premier ministre Van Acker a encore confirmé au Parlement que les mesures spécifiques pour le textile étaient imminentes, mais un peu à l'instar de Rey lors de son déplacement à Verviers, il a aussi laissé entendre que la situation de l'industrie textile nécessitait peut-être d'aller jusqu'à une réduction dans les effectifs ouvriers (ce qui est étonnant de la part d'un élu socialiste) et que l'avenir n'irait pas en s'améliorant. Ce qui lui a valu un courrier courroucé de Paul Léon au nom de la Fédération patronale, qualifiant de « généralisation hâtive cette affirmation pessimiste » et martelant une fois encore : « replaçons l'industrie textile belge dans un régime de compétition normale et elle repartira *automatiquement* vers une haute conjoncture »²¹⁹.

Les parlementaires verviétois, que patrons et syndicats n'avaient pas voulu associer à leurs démarches vers le Gouvernement²²⁰, entrent à leur tour dans la danse en décembre en interpellant ensemble celui-ci à la Chambre. La socialiste Germaine Copée-Gerbinet (qui siège comme députée depuis juin 1950), le futur ministre libéral Jacques Vanderschueren (dont la famille possède, entre autres, la brasserie « Le coq d'Or » à Wegnez) et le social chrétien Albert Parisis parlent d'une même voix, soulignant que le textile verviétois souffre depuis 1949 déjà, est maintenant dans une situation « dramatique » et que « tout l'effort doit consister à entraver l'importation des textiles étrangers et favoriser l'exportation de nos textiles ». Le député-bourgmestre PSC de La Calamine Pierre Koffershläger suggère en outre d'imiter l'étranger et d'accorder des subventions au secteur plutôt que d'y payer demain des chômeurs. Des parlementaires du Hainaut occidental (le libéral

athois Vinois) et de Flandre (le social-chrétien de Courtrai Dequae) s'inscrivent dans le débat pour étendre ces constats à l'ensemble du pays lainier²²¹. *Le Travail* ne reproduit que l'intervention de la députée socialiste et *Le Courrier* celles des deux élus PSC.

Analyse inchangée ou presque ...

Le Jour consacre quatre articles à la crise dans la foulée de ces interpellations. Le premier²²² souligne, une fois n'est pas coutume, que « le textile dans son ensemble est en train de subir une véritable révolution dans le monde. Tels pays qui étaient acheteurs de longue date commencent à vivre sur eux-mêmes, quand ils ne deviennent pas vendeurs sur les marchés qui de tout temps furent leurs fournisseurs ». Le journal cite à l'appui de ce constat la reconstitution de cheptels ovins en Russie et au Japon pouvant être des signes avant-coureurs d'un possible effondrement du marché des laines – ce qui serait, comme après le boom de Corée, une réelle menace pour le négoce verviétois. L'article évoque aussi la modernisation prodigieuse de l'industrie textile japonaise couplée à des salaires n'atteignant pas la moitié d'un salaire belge, ou encore la réorganisation intégrale d'une usine allemande dix ans seulement après sa reconstruction et cela pour en doubler la production ...

Par contre, la série de trois articles²²³ qui suit celui-ci reprend les habituelles démonstrations pour s'attacher à démontrer l'inanité de « causes accessoires et valables sans doute dans une mesure limitée qui imputeraient aux intéressés eux-mêmes (nb : les patrons du secteur) une large part de responsabilités dans la crise ». Et le journal de réfuter ainsi longuement et point par point la nécessité d'une intégration des entreprises (à l'image de ce qui s'amorce à ce moment dans la métallurgie liégeoise), de trouver de nouveaux débouchés, de réétudier les prix de revient, de rééquiper les usines en modernisant le matériel, et de mettre un terme aux divisions entre les différents sous-secteurs industriels textiles. En conclusion, « la vraie cause du mal dont souffre le textile belge est la concurrence étrangère déloyale qu'il doit subir » et rien d'autre.

Les mesures gouvernementales

Les fameuses mesures gouvernementales évoquées depuis fin octobre sont enfin rendues publiques le 24 décembre 1955. C'est Noël : des aides spécifiques, sous forme d'allègements de taxe ou de prises en charge de frais,

sont accordées à trois secteurs : le lin (industrie essentiellement flamande), la rayonne (soie artificielle produite par Fabelta à Tubize en Brabant wallon) et les peignages de laines (pour moitié verviétois). En outre, pour aider l'ensemble du secteur textile, une taxe à l'importation frappera les produits semi-finis et finis provenant de pays accordant des aides déguisées à leurs exportation²²⁴.

Le secteur a donc bel et bien été entendu et les jeux politiques peuvent aussitôt reprendre : lors de sa dernière séance de l'année, le Conseil communal ne parvient pas à s'entendre sur les termes d'une motion approuvant les mesures gouvernementales, le PSC s'abstenant par la voix d'Albert Parisi car il ne peut bien sûr s'associer aux mots « fait confiance au Gouvernement ». Le PSC contestera d'ailleurs la portée de ces mesures à l'occasion d'un meeting en janvier 56, le député Koffershläger déplorant même contre toute évidence qu'il n'y ait pas eu concertation avec les organisations patronales et ouvrières locales dans la recherche de solutions

Quelques jours auparavant, c'est le vicomte Simonis, en tant que président de l'Association nationale des tisseurs de laine, qui s'est plaint publiquement de ce que le Gouvernement ne s'était pas préoccupé d'aider les tissages mais seulement les peignages de laine²²⁵. Et l'Association générale des négociants en laine s'était elle aussi déclarée déçue des mesures gouvernementales, car celles-ci ne cadraient pas avec ses propres intérêts commerciaux²²⁶. Bref, les tensions au sein du secteur réapparaissent déjà. Et au printemps suivant, les organisations syndicales remettent sur la table de la concertation textile verviétoise l'augmentation des bas salaires et la réduction par palier des heures de travail²²⁷. La vie reprenait après la bourrasque ...

*

* *

Le 11 décembre 1955, le baron Iwan Simonis, qui avait démissionné quelques mois plus tôt de la direction générale de l'entreprise familiale pour désapprouver un licenciement de personnel, confirmait encore au bureau belge de l'*International Wool Secretariat* sa confiance sans réserve dans l'avenir de la laine, « cette noble et gracieuse fibre qui par ses qualités immortelles vaincra toujours ses ennemis d'hier, d'aujourd'hui et de demain malgré l'évolution scientifique moderne »²²⁸.

En avril 1956, s'exprimant devant la section verviétoise de la CNE (Centrale nationale des employés affiliés à la CSC), René Dawant, tout en pointant les manquements des textiliens verviétois, restait lui aussi optimiste : « Nous passerons le cas difficile de ces années de crise et, contrairement aux jérémiades des pessimistes, l'herbe ne poussera pas sur la place du Martyr »²²⁹.

Trente ans plus tard pourtant, en 1986, l'ancien syndicaliste admettra : « on n'a vraiment perçu la gravité de la situation qu'après 1958, mais on gardait malgré tout espoir. Il faut dire que les études, les avis divers, les prises de positions de certains organismes, soulignaient les signes d'espérance, avec quantité de remèdes ou propositions de relance »²³⁰.

Trente ans plus tard toujours, Verviers aura perdu en 1985 les neuf dixièmes de ses emplois dans le textile. Neuf entreprises à peine subsistent en effet alors, rassemblant en tout 1.100 travailleurs seulement : trois lavoirs (Traitex, Duvivier, Filaville), quatre filatures de cardé (Loupart, Petit, Hanlet et Wintgens), une seule de peigné mais dépendant d'un groupe de Courtrai, un seul tissage, le dernier de Wallonie (Simonis, intégré dans le groupe Peltzer qui s'apprête à désertir le textile en dehors des dras de billard). Le dernier peignage (Hart) a fermé en '81 et les derniers apprêts (Tiquet-Wery) l'année suivante²³¹.

Enfin des neufs survivants de 1985, seuls Traitex et Simonis existent encore aujourd'hui, occupant ensemble moins de deux cents travailleurs, 1 % environ de l'effectif du textile verviétois en 1947. Et après la corroierie, les chaussures, les tuberiers ou encore la chapellerie, c'est la construction de machines textiles qui a poussé elle aussi son dernier soupir sur le territoire verviétois avec le licenciement des huit derniers travailleurs de Houget-Duesberg-Bosson en mai 2008. Huit ... Ils étaient autour de 1.200 en 1955, quand le textile qui avait fait prospérer toutes ces industries connexes pensait n'affronter qu'une bourrasque de plus dans sa longue histoire – alors que la cité lainière n'était déjà plus qu'un « géant aux pieds d'argile ».

LA PARTICIPATION DE VERVIERS A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DU TEXTILE

Du 25 juin au 10 juillet se tiendra, à Bruxelles, une Exposition internationale du textile. Comme on le sait par la lecture de nos comptes rendus du conseil communal, la ville de Verviers y aura son stand, où elle exposera, avec la collaboration de la Fédération patronale textile, la Chambre de Commerce et les lainiers vervisiens.

Ce stand, d'une superficie de 200 m² environ, aura une forme triangulaire, avec des entrées aux trois angles. Au centre sera suspendue une gigantesque « navette » de 4m50 de long, pesant 350 kg, qui vient d'être confectionnée sous la direction des architectes Busch et Marchot et se trouve actuellement, en pièces détachées, à l'Ecole des textiles.

D'une entrée à l'autre, des trottoirs surélevés seront installés devant lesquels des panneaux et des

stands seront réservés à l'Ecole supérieure des Textiles, au Conditionnement public, au Centre d'études et d'analyses (C.E.L.A.C.), aux courtiers en laines, à la Chambre de Commerce et à la Fédération patronale. On y verra la synthèse de toute la production textile verviétoise, laine lavée, fils tissés, présentée de façon anonyme, et la documentation imagée qui se rapporte à notre centre industriel.

Un bureau de renseignements sera ouvert, où toutes les indications sur les possibilités de notre industrie seront données aux visiteurs.

Cette exposition comportera de nombreuses attractions : défilés de modes sur un pont d'argent, reconstitution, le 28 juin, du fameux Camp du Drap d'Or qui coûta une fortune lors de la rencontre du roi François Ier et de Henry VIII.



La navette géante hissée dans la cour de l'Ecole des Textiles.

Article de presse sur le départ
de la navette géante et encart
publicitaire pour la Foire
internationale textile de juillet
1955

Dix-huit pays vous présentent

LES RÉALISATIONS TEXTILES DU MONDE ENTIER

Le dernier cri de la mode en tissus et en vêtements. Le dernier état du progrès en matériel textile. Une manifestation qui sera le triomphe du goût et de la technique.
La première du genre en Belgique.

BRUXELLES - CENTENAIRE
25 JUIN - 10 JUILLET
**2^e EXPOSITION TEXTILE
INTERNATIONALE**

Ouverte tous les jours de 10 à 18 h.
Tombola quotidienne gratuite.
(Renault 4 CV - Lambretta 150 cc.)
Ne manquez pas un spectacle qu'on ne
reverra plus en Belgique avant des années.

Textiles
Habillement
Matériel

Après la firme Voos, à qui le tour ?

par Jo GERARD

ont lire et relire l'émouvante
gation faite par MM. Victor
Voos, le 1er décembre, à
serviéttoise :

comptions fêter dans l'al.
le 150e anniversaire de
ation de la firme J.-J.
qui se consacrait presque
ment à la fabrication des
militaires.

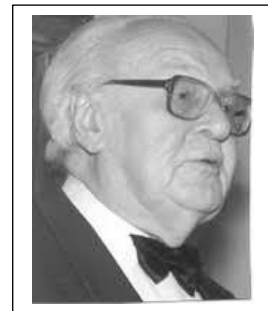
heureusement, au lieu de
ous nous voyons forcés de
notre usine et de mettre
age tout notre personnel,
s, contremaîtres et plus de
vriers. Cette situation est
la politique de notre gou-
ent qui, comme vous le sa-
la suite de certains accords,
es commandes en pays
r. Ceci est loin d'atténuer
qui sévit depuis plus de
ans dans le textile belge.
gré toutes les démarches de
sements professionnels

lemagne : 12 millions de fr. en
articles de bonneterie de laine,
30.000 couvertures, 100.000 battle-
dress, 86.000 draps de lit, 38.760
bassins de toile de lin.

Or, les prix présentés par les
Allemands, lors des dernières ad-
judications, dépassent les nôtres
de 20 p.c. !

Devant de tels faits et devant
le favoritisme économique éhonté
dont le gouvernement Van Acker
comble, au détriment de nos ou-
vriers, une nation dont les bour-
reaux professionnels torturaient, il
y a dix ans, nos résistants et nos
héros, oui, devant cette ignominie,
les poings se serrent !

Mais il faut que les travailleurs
serviéttois et que les chefs de nos
entreprises textiles sachent bien
que nous lutterons jusqu'au bout,
jusqu'à la victoire, pour les sauver.



Deux articles de Jo Gérard (1919-2006, photo ci-dessus) parus dans *Le Courrier* en juin (ci-dessous) et décembre 1955

LE SCANDALE DU TEXTILE

Par Jo GERARD

Le 21 juin dernier, voici, donc, et très exactement deux mois, M. Liebaert, ministre des Finances, parlant à la Chambre, de la crise de l'industrie textile, déclarait : « Le gouvernement se rend compte des difficultés de l'industrie textile. Dans le courant de juillet nous prendrons des mesures. »

La différence de 1 % que propose M. De Quae ne répond pas à la situation. Je demande, donc, à la Chambre d'attendre les mesures plus larges que, d'accord avec M. Rey, mon collègue des Affaires Economiques, nous nous proposons de prendre ».

Mais, malgré cet engagement formel, le gouvernement n'a rien fait. Absolument rien !

Ni en juin, ni en juillet, ni en août.

Le ministre ne peut, cependant, invoquer une éventuelle ignorance de la situation.

Le ministre du Commerce Ex-

ché extérieur. Voilà la grande cause des difficultés actuelles. Il ne faut pas la chercher dans un retard de la Belgique dans l'équipement. La Belgique n'a rien à envier aux autres pays du point de vue de la modernisation. J'ai, comme tout le monde, été impressionné par l'Exposition Textile Internationale de Bruxelles, mais la majorité de ces nouvelles machines tournent déjà depuis longtemps dans nos usines. Les laines, les peignages, les filatures, les tissages font des efforts constants et nos concurrents de quel que pays qu'ils soient n'ont rien à leur remontrer. Qu'on les place dans les mêmes conditions de libre et honnête concurrence, et nul ne parlera plus de crise. J'ai écrit ces lignes pour effacer l'impression que l'industrie lainière se trouve devant un effort d'adaptation gigantesque. Elle est à pied d'œuvre et seuls, les entraves et artifices internationaux empêchent son essor florissant.

meilleure défense de notre marché, tant intérieur qu'extérieur et répondre aux mesures exceptionnelles prises par les autres pays, par des mesures exceptionnelles ».

En fait de mesures exceptionnelles, d'autres Etats se montrent moins timides que la Belgique devant le scandaleux dumping étranger.

Ne lit-on pas dans la presse financière cette curieuse information :

« Le gouvernement suisse annonce qu'à la suite de la rupture des négociations franco-suisse, qui avaient duré deux mois, aucune licence d'importation pour les marchandises venant de France ne sera plus délivrée. Les pourparlers ont été suspendus le 1er juillet, le gouvernement français ayant refusé de libérer du quota de restrictions de ces importations plus du tiers des exportations suisses. Le communiqué du gouvernement helvétique ajoute que des contacts pourront avoir lieu

Ainsi seraient, automatiquement, rétablies les conditions d'une concurrence saine et normale entre nos industries et celles d'Outre-Quievrain. Mais continuer à lancer de belles promesses aussi creuses que celles d'un Liebaert, c'est vouer nos textiles à des difficultés de plus en plus considérables.

Ce gouvernement, à majorité socialiste ne se rend-il pas compte que son apathie devant le dumping étranger vouera au chômage un nombre sans cesse plus considérable de travailleurs du textile ?

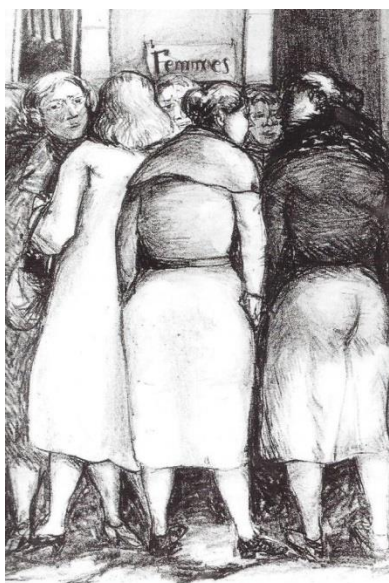
D'autre part, on finira par estimer très bizarres, les multiples faveurs octroyées à d'autres secteurs industriels, tandis que le textile, lui, est toujours traité en parent pauvre.

Que dissimule, exactement, cette partialité qui, peu à peu, tourne à la complicité, pour ne point user d'un autre terme ?

Jo GERARD.



En décembre '55, les travailleurs de Voos rejoignent les rangs de ces chômeurs verviétois que Roger Somville, Louis Deltour (ci-dessus) et Edmond Dubrunfaut du groupe « Forces murales » étaient venus dessiner en '52. Ci-dessous, « Ségrégation au chômage à Verviers » par Dubrunfaut, 1952 (coll. IHOES à Liège)





De gauche à droite : Jean Desoer (une main sur la chaise), un serviteur à l'arrière-plan, l'aide de camp du roi, Jean Rey (lunettes), le roi, Franz Martin, Victor Larock et Léon Duesberg le 30 octobre 1955 à l'Harmonie (coll. Musées communaux de Verviers, photo G. Clipteux, fonds J. Deblond). Ci-dessous *Le Travail* du 26 décembre 1955





Balles de laines chez Dehaye et Lenain à Sidney (coll. Geneviève Pitot) et chez Lambotte rue des Franchimontois à Andrimont (coll. Emile Seffer)



NOTES

¹ *Le Courrier*, 1^{er} novembre 1955.

² *Le Jour*, 31 octobre et 1^{er} novembre 1955.

³ PASLEAU, Suzy (et autres), *La C.C.I.A.V., 200 ans au service d'une région et de ses entrepreneurs*, Verviers, 2008, liste et portraits des présidents p. 6 – 7.

⁴ *Le Jour*, 31 octobre et 1^{er} novembre 1955.

⁵ Pierre Stéphan y avait entre autres comme condisciple Melchior Wathelet (décédé en 2010), le futur dirigeant (avec son frère Henri) des Autobus du Perron à partir de 1948, père et grand-père des ministres du même nom, ainsi que Freddy Joris (mon père, décédé en 2015). Ce dernier et Pierre Stephany se revirent à Bruxelles au début des années 2000.

⁶ STEPHANY, Pierre, *Rien ne va plus, place au changement (la Belgique des années 50)*, Longlier, Weyrich, 2018, p. 58 et 59. Ce livre une version en format de poche et illustrée du livre *Nos années 50*, paru en 1983 chez Duculot.

⁷ Excepté le texte de l'entretien avec l'ancien syndicaliste des métallos CSC Jacques WYNANTS (le père de mon ami l'historien décédé en 2018), corroborant et complétant une autre interview datant de 1980 et conservée elle à Verviers, je n'ai pu avoir librement accès à aucune des sources (interviews d'acteurs économiques mais aussi documents d'époque, dont des pv de réunions patronales) rassemblées jadis par le cinéaste.

⁸ On trouvera certaines de ces publications en libre-accès sur mon site www.freddyjoris.com - ainsi que plus de cent cinquante notices biographiques sur des militants ouvriers verviétois, une septantaine d'articles, une quinzaine de galeries de photos historiques et une cinquantaine de vidéos.

⁹ *Verviers bonne ville a 300 ans*, film noir et blanc de 18 minutes réalisé par le CINAV Club en 1951, mis en ligne sur la page Facebook du groupe « Verviers Hier et Aujourd'hui » par Michel Jacquemin en février 2017 ; *Les fêtes du Tricentenaire*, film noir et blanc de 12 minutes réalisé par le CINAV Club en 1952, conservé chez Vedia (merci à mon beau-frère Claude Polis de m'avoir procuré ce document peu connu, tout comme le suivant) ; *Au royaume de la Laine*, documentaire couleurs de 32 minutes réalisé au début des années '60 par Marc Maillarsky (conservé chez Vedia) ; *Verviers en 1961*, reportage en noir et blanc de 28 minutes réalisé par Jeanine Modave pour la RTB en 1961, disponible sur le site et la page Facebook de la SONUMA ; images de la Vesdre dans les années '30 dans *La Laine*, documentaire en noir et blanc réalisé par Charles Dekeukeleire et Lucien Deroisy, visible sur le site Numériques.be de la Cinémathèque de Belgique ; enfin d'autres images de Verviers dans les années '50 dans *Vis Ara*, documentaire sur la Vesdre réalisé en 2011 par Jean-Pierre Descy et Philippe Laforge (Facultés universitaires ND de la Paix à Namur) pour la SPGE qui me l'a aimablement fait parvenir.

¹⁰ Essentiellement les pages « Verviers Hier et aujourd'hui » de MM. Michel Jacquemin et José Jongen ainsi que « Verviers et environs. Photos et documents » de Mme Pascale Deleu et Monsieur Jean-Paul Chanteux ; « Souvenirs et mémoires du pays de Verviers » de M. Jean-Philippe Dheure et

Christian Hauglustaine ; dans une moindre mesure « Fiers d'être Verviétois », « Les années 70 à Verviers » et « Les anciens d'Andrimont » - autant de sites qui contribuent à partager généreusement et diffuser une riche documentation iconographique. Par contre, suivant la volonté expresse de J.J. Andrien de réserver à l'exposition organisée au CTLM en septembre 2019 l'exclusivité des meilleures photos qui lui furent confiées par des Verviétois pour la préparation de son film voici trente ans, aucune d'entre elles n'a pu être projetée durant ma conférence et j'ai dès lors préféré renoncer ici à tout matériel iconographique détenu par le cinéaste. L'origine de chaque illustration reproduite dans ce livre est précisée dans sa légende par le nom de la personne qui me l'a faite parvenir ou qui l'a publiée sur une page Facebook, avec indication du nom de celle-ci dans ce cas.

¹¹ Michel Bedeur, Michel Bouhy, Marc Brasseur, Alain Cardoen, Viviane Corman, Joëlle Dauvister, Christian Denys, Freddy Hauglustaine, Bernard Jerusalem, Louis-Bernard Koch, Michel Malherbe, Robert Pirlet, Marc Seel. Et par ailleurs MM. Marc Simonis (pour divers documents d'entreprise) et Louis Beckers, mon amie Brigitte Jacques, ma belle-mère Denise Piroton, ma tante Monique Pitot et sa fille Geneviève.

¹² *Le Jour*, mars 1955 ; *Temps jadis*, n° 31 de juin 1989, p. 10 et n° 46 de mars 1995, p.13.

¹³ *Le Jour*, mars et mai, 16 et 17 septembre, 5 et 13 octobre 1955.

¹⁴ *Le Jour*, 30 juin 1955.

¹⁵ *Le Jour*, 17 octobre 1955.

¹⁶ *Le Jour*, 5, 12 et 15 janvier 1955.

¹⁷ Interview de l'ancien syndicaliste Jacques Wynants réalisée en 1980 et conservée au Centre de documentation sur la Laine.

¹⁸ *Le Jour*, 18 janvier et 26 mai 1955.

¹⁹ Guide Hallet, *Textile*, 1956, p. 184.

²⁰ *Le Jour*, 15 juin et 25 août 1955.

²¹ *Le Jour*, 15 juin 1955.

²² DE SEILHAC, Léon, *Le lock-out de Verviers*, Paris, Rousseau, 1907 : « les ouvriers sont eux-mêmes des demis bourgeois imbus de leur dignité et très fiers de leur tenue soignée ».

²³ *Le Jour*, 15 juillet 1955.

²⁴ CCIV, *Rapport annuel 1954*, p. 132.

²⁵ Ville de Verviers, *Rapport sur les affaires communales pour 1955*, p. 58.

²⁶ DELREZ, Nicolas, « La Maison de l'Apprenti(e) textile » dans *Annales de la Fondation Adolphe Hardy*, n°5, 1995, p. 7-104 et n°7, 1996, p. 7-90.

²⁷ Ville de Verviers, *Rapport, op.cit.*, p. 50 – 60.

²⁸ *Le Courrier*, 28 janvier et 21 mars 1956. Pour tout ce qui concerne les cinémas verviétois, je renvoie évidemment à l'ouvrage de BEDEUR Michel et ZAGAGLIA Paolo, *Cinémas 1896-1993*, Verviers, Irezumi, 1993.

²⁹ *Le Jour*, 28 et 29 mars, 4 et 26 avril et 20 mai 1955.

³⁰ ZUMKIR, André, « Cent ans de vie politique dans l'arrondissement de Verviers » dans *Un jour, un siècle*, Verviers, La Presse verviétoise, 1994, p. 106.

³¹ « Composition du Conseil communal et du Collège de Verviers de 1870 à 1989 », document n° 533-381 aux Archives communales de Verviers ; ZUMKIR, André, *op.cit.*, p.129. Pierre-Joseph dit José Zurstrassen (1940-2014) sera conseiller communal (1983-1994) et échevin de Verviers ; il descendait de la branche aînée de la famille, et le sénateur Louis Zurstrassen (1892-1971) de la branche cadette, apparentée aux Hauzeur.

³² *Le Travail*, 9 et 28 avril ainsi que 9 et 23 décembre 1955.

³³ *Le Courrier*, 7 mars 1955.

³⁴ *Le Travail*, 19 novembre 1955.

³⁵ *Le Jour*, 17 janvier 1955.

³⁶ MARQUET, Francis, *RCSV, 1896-1996, la chevauchée d'un noble*, p. 127-166.

³⁷ *Temps jadis*, numéro 72, 2001, p. 11-13.

³⁸ *Le Jour*, 17 janvier, 4 et 18 mars 1955.

³⁹ *Le Jour*, 17 janvier 1955 et DEGIVES, Thierry (dir.), « Les sportifs verviétois précurseurs et champions » dans *Un Jour, un siècle*, Verviers, La Presse verviétoise, 1994, p. 209 et suivantes.

⁴⁰ DEGIVES, Thierry (direction), *op.cit.*, p. 250. Beaucoup d'autres données sur les sportifs verviétois sont extraites de cette riche synthèse.

⁴¹ SERVAIS, Jacques, *75 années dans le ciel de Verviers 1931-2006*, Verviers, RVA, 2006, p. 26-27 et 99. Merci à Jean-Marie Meyer pour m'avoir signalé cet ouvrage.

⁴² Cfr. la scène du film *Australia* où le frère d'Edouard Pierson vole jusque tard dans la nuit .

⁴³ *Le Jour*, 28 août 1955 et DEGIVES, T., *op.cit.*, p.255.

⁴⁴ MARQUET, F., *op.cit.*, p.324.

⁴⁵ DEGIVES, T., *op.cit.*, p.324.

⁴⁶ DEBLANC, Marie-Paule, « Jean-Simon Renier », dans *Le XIXe siècle verviétois*, Verviers, CTLM, 2002 ; VANDELOISE, Guy, « Maurice Pirenne », dans *Temps mêlés*, 1969.

⁴⁷ Site web de l'ACAM (« Arts contemporains et Amis des Musées », appellation actuelle de l'asbl).

⁴⁸ *Le Jour*, 4 juin 1955.

⁴⁹ *Le Jour*, 8 juin 1955.

⁵⁰ *Le Jour*, 14 janvier 1955.

⁵¹ *Le Jour*, 5 mars 1955.

⁵² *Le Jour*, 31 mars et 8 avril 1955 ; LAURENT Emile, *Touchons du bois*, Verviers, Le Travail, 1960, p. 126-136 ; CARDOL, Guy, *Cent ans d'Art lyrique à Verviers*, Verviers, La Dérive, 1992, p. 200-204.

⁵³ *Le Jour*, 26 mars 1955.

⁵⁴ *La Meuse*, 12 et 19 février 1955 ; *Le Courrier*, 21 février 1955 ; *Le Travail*, 19 février 1955. Merci à Louis-Bernard Koch pour les photos qu'il m'a transmises relatives au prix Vieuxtemps de 1955.

⁵⁵ *Le Jour*, 3 juin, 22 août, 6 septembre et 15 décembre 1955.

⁵⁶ *Le Jour*, 5 avril et 4 novembre 1955 ; *Temps Jadis*, n°117, 2013.

⁵⁷ *Le Jour*, 1^{er} octobre 1955.

⁵⁸ *La Meuse*, 14 décembre 1955.

⁵⁹ *Le Jour*, 7 mars 1955.

⁶⁰ BEDEUR, Michel et ZAGAGLIA, Paolo, *op. cit.*

⁶¹ *Le Jour*, 22 janvier et 21 avril 1955.

⁶² *Le Courrier*, 15 janvier 1955.

⁶³ *Idem*, 12 avril 1955.

⁶⁴ *Le Jour*, 22 février 1955.

⁶⁵ *Temps jadis*, numéro 81, 2004, p. 8 – 10.

⁶⁶ *Le Jour*, 6 juillet, 29 août, 21 décembre 1955.

⁶⁷ HANDT, Muriel, dans *RTBF 50 ans*, Mariemont, 2004, pages 15 et suivantes (sur les débuts de la TV en Belgique francophone).

⁶⁸ Témoignage de Roger Mackels recueilli le 20 février 2019.

⁶⁹ *Le Jour*, 27 juin et 17 septembre 1955.

⁷⁰ STEPHANY, Pierre, *La montée du changement (la Belgique des années '50)*, Longlier, Weyrich, 2018, p. 65

⁷¹ *Le Courrier*, 25 août 1955. La tenderie fut totalement interdite en Wallonie en 1993, au terme de discussions homériques entre le ministre liégeois Jean-Pierre Grafé et ses collègues de l'Exécutif wallon, auxquelles je pris part comme Chef de Cabinet de Robert Collignon.

⁷² BEDEUR, Michel, dans *Le XIXe siècle verviétois*, Verviers, CTLM, 2002, P. 347.

⁷³ Voir une description dans NORGEZ, Léon, *En ce temps là Elisabeth*, Wepion, Dejaie, 1982, p. 77.

⁷⁴ *Le Jour*, 27 avril 1955. Fin septembre, le Conseil communal acceptera (de justesse) de lever l'interdiction du port du masque, mais cela ne permettra pas la relance de la tradition à l'époque.

⁷⁵ *Le Jour*, 18 juillet et 16 août 1955.

⁷⁶ *Le Jour*, 12 et 20 juin 1955. Voir le projet de bannière publicitaire pour le cortège de 1955 en couverture du livre (collection de l'auteur).

⁷⁷ *Le Jour*, 6 septembre 1955.

⁷⁸ *Le Travail*, 7 décembre 1955.

⁷⁹ *Le Jour*, 26 décembre 1955.

⁸⁰ *Le Jour*, 4 janvier 1956.

⁸¹ *Le Courrier*, 4 janvier 1955.

⁸² *Le Jour*, 17 mai 1955.

⁸³ *Le Jour*, 15 mars, 1 et 12 juin et 29 novembre 1955 ; *La Meuse*, 16, 28 et 29 novembre ainsi que 6 décembre 1955.

⁸⁴ STEPHANY, Pierre, *op.cit.*, p. 73.

⁸⁵ MARGRAFF, Guy, *Quel avenir pour la presse verviétoise ?*, Verviers, 1994, p. 95.

⁸⁶ CAMPE René, DUMON Marthe et JESPERS Jean-Jacques, *Radioscopie de la presse belge*, Verviers, André Gérard, 1975, p. 533.

⁸⁷ GERARD, Jo, *Jo Gérard raconte ses mémoires*, Braine-l'Alleud, Collet, 1995, p. 54. Robert Zurstrassen était un cousin du baron Louis Zurstrassen et son épouse, Marthe de Selliers de Moranville, était originaire de Liège.

⁸⁸ CAMPE, René, *op.cit.*, p. 116.

⁸⁹ *La Meuse Verviers*, 18 octobre 2014.

⁹⁰ *Verviers et la BD*, catalogue d'exposition, Les Amis du Musée, Verviers, s.d .

⁹¹ BEDEUR, Michel, *L'Aiglon*, Verviers, Vieux-Temps, 2019.

⁹² *Temps jadis*, numéro 64, 1999, p. 9 – 11.

⁹³ *Idem*, numéro 132, 2016, p. 13 – 14.

⁹⁴ Michel Graindorge, né en 1940 et décédé à Bruxelles le 19 avril 2015.

⁹⁵ GRAINDORGE, Michel, *La promenade des Récollets*, Bruxelles, Vie Ouvrière , 1987.

⁹⁶ Erreur en ce qui concerne les Peltzer, qui étaient protestants. A l'époque, le clivage entre familles catholiques (Simonis) et protestantes était encore très prégnant dans le milieu des affaires à Verviers.

⁹⁷ *Le Jour*, 8 mars et 9 avril 1955. Pour ce qui est de la vie littéraire de l'époque, la presse soulignera aussi le prix Nachez obtenu en décembre par Léon

Schoonbroodt alias Léon Norgez pour son roman de captivité *Brioche et Cie, encagés*.

⁹⁸ Né à Verviers en 1955, et émigré aux Etats-Unis dans les années ' 60, Luc Sante vit près de New-York.

⁹⁹ SANTE, Luc, *L'effet des faits*, Arles, Actes Sud, 1999 ; les passages cités ci-après sont extraits des pages 78, 82, 85, 87 et 94.

¹⁰⁰ Où Luc Sante et ses parents habitaient alors.

¹⁰¹ GRAINDORGE, Michel, *op.cit.*, p.72 .

¹⁰² Dans *La Libre Belgique*, 27 janvier 2015.

¹⁰³ DE XHAVEE, Edmée, *Une enfance verviétoise*, Verviers, Irezumi, 2013, p. 39 et 52-53.

¹⁰⁴ Voir D'HUART, Thierry, *Victor Besme et les extensions de Verviers sous Léopold II*, Verviers, CHSV, 2016.

¹⁰⁵ NOLS, Emile, *L'économie de la région verviétoise*, Liège, Conseil économique wallon, 1963, p.4 – 21.

¹⁰⁶ DESAMA, Claude, « Démographie et société à Verviers (...) » dans *Un Jour, un siècle*, Verviers, La Presse verviétoise, 1994, p. 133.

¹⁰⁷ NOLS, Emile, *op.cit.*, p.7.

¹⁰⁸ NOLS, Emile, *op.cit.*, p. 16 et 20.

¹⁰⁹ *Le Jour*, 26 janvier 1955 et 26 janvier 1956.

¹¹⁰ *Le Jour*, 11 février 1955.

¹¹¹ *Le Travail*, 10 et 11 octobre 1955. L'ensemble de la presse locale rendit un bel hommage au défunt.

¹¹² *Le Courrier*, 29 janvier 1955.

¹¹³ Administration communale de Verviers, *Données et statistiques 2017*, avril 2018.

¹¹⁴ T'SERSTEVENS, Donatienne et TRINON, Fabienne, *Etude et évolution cartographique d'un phénomène d'urbanisation, Verviers du XVIIe au XXe siècle*, mémoire UCL, 1982, p.95 et suivantes.

¹¹⁵ Il sera présenté au Conseil communal et à la presse en janvier 1956 (*Le Jour*, 10 janvier 1956)

¹¹⁶ *Le Jour*, 11 février 1955.

¹¹⁷ *Le Jour*, 9 mai 1955.

¹¹⁸ *Le Jour*, 3 juin 1955.

¹¹⁹ T'SERSTEVENS, *op.cit.*, p.96 ; et *Le Jour*, 16 et 17 avril 1955.

¹²⁰ « Verviers, psychanalyse d'une ville », dans *La Maison*, mars 1967, p. 92.

¹²¹ Equipes populaires Aînés de Verviers, *Verviers, des travailleurs témoignent*, Bruxelles, Carhop, 1993, p. 69-89 ; souvenirs personnels de l'appartement familial en haut de la rue Six-cents à Andrimont. Sur la « radiodiffusion » voir *Temps jadis*, n° 138 de 2018.

¹²² STEPHANY Pierre, *Rien ne va plus, place au changement (la Belgique des années '50)*, Longlier, Weyrich, 2018, p. 35.

¹²³ *Le Courrier*, 26 et 27 juillet 1955.

¹²⁴ *Idem*, 14 mai 1955.

¹²⁵ *Le Jour*, 30 avril, 21 mai et 14 septembre 1955.

¹²⁶ *Le Jour*, 16 juin 1955

¹²⁷ *Rapport administratif de la commune de Verviers pour 1955*, p. 66.

¹²⁸ Interview du directeur de la Société des Tramways verviétois (qui ne deviendra la STIV qu'au début des années '60) dans *Le Jour* du 19 mars 1955.

¹²⁹ Ce chiffre correspond au nombre de plaques d'immatriculation renouvelées par la police de Verviers en vertu de l'arrêté royal de décembre 1953 modifiant le type des plaques. *Rapport administratif pour 1955*, p. 70.

¹³⁰ Les adresses des différents distributeurs ont été établies sur base des publicités parues dans la presse locale en 1955. La publicité du garage Stevens reproduite sur le premier rabat de couverture provient de la collection de Robert Wautlet.

¹³¹ Merci aux internautes du groupe « Verviers hier et aujourd'hui » pour m'avoir aidé à identifier plusieurs types de véhicules anciens, notamment le camion « International Harvester » acquis en 1955 par mon père au nom et pour le commerce de ma grand-mère (« Mme Henoumont, denrées coloniales en gros »).

¹³² *Le Courrier*, 11 février 1955.

¹³³ *Le Jour*, 5 et 17 août, 13 et 27 septembre 1955 ; *La Meuse*, 29 janvier 1955.

¹³⁴ « Verviers, psychanalyse d'une ville », *op.cit.*

¹³⁵ Les données citées ici datent de la fin décembre 1953. Ce sont les dernières de ce type publiées chaque année dans le *Rapport administratif* communal, en l'occurrence dans l'édition de 1954 donc (p. 241-242). Elles ne doivent pas avoir sensiblement évolué entre cette date et 1955. Nous donnons les nombres en chiffres ici, pour la facilité de la lecture. L'imbrication des usines dans le tissu urbain apparaît clairement sur la carte en couleurs reproduite sur le deuxième rabat de couverture.

¹³⁶ *Le Courrier*, 5 février 1956 ; *La Meuse*, 29 janvier, 4 mars, 2 mai, 29 septembre et 29 novembre 1955.

¹³⁷ *Le Jour*, 31 mars 1955 ; *Le Courrier*, 23 novembre 1955 et 25 février 1956 ; *La Meuse*, 10 janvier 1955.

¹³⁸ *Le Courrier*, 18 juin 1956.

¹³⁹ STEPHANY, Pierre, *La montée du changement*, op.cit., p. 52 et 103.

¹⁴⁰ On peut aisément visualiser l'évolution des divers quartiers de la ville depuis le milieu des années '50 grâce aux deux ouvrages de Joseph Monami (*Verviers hier et aujourd'hui*, Nautet-Hans, 1977 et *Verviers aujourd'hui et demain*, Sovi, 1979). Sauf indication contraire, les informations relatives à la localisation des entreprises textiles et à leur nombre de travailleurs sont extraites soit du *Guide Hallet* du textile belge de 1956, soit d'un fichier conservé dans le « Fonds Dawant » du Centre de documentation de la laine géré par Mme Jocelyne Lemaire. Les données sur les entreprises d'autres secteurs viennent des ouvrages de LONGTAIN, Iwan, *Histoire de la machine textile verviétoise et Industries du passé de la région verviétoise*, Dolhain, Hexachordos, 1987 et 1990. Les nombres de travailleurs occupés dans les usines sont mentionnés dans ce chapitre en chiffres et non en lettres, pour plus de lisibilité.

¹⁴¹ WYNANTS, Jacques, *Verviers libéré*, Verviers, La Dérive, 1984, p.16.

¹⁴² Portrait dans *Pourquoi Pas ?* du 13 avril 1934. La publicité pour les laines Peltzer vendues au détail (« La Petite Poupée ») figurant en couverture de ce volume date des années '50.

¹⁴³ NEUFORS, Patrick, *La collaboration industrielle en Belgique 1940-1945*, Bruxelles, Racine, 2006, p.280.

¹⁴⁴ Archives communales de Verviers, Fonds des Archives familiales Simonis, pièces numérotées 308. Ces faits pénibles témoignent du climat très particulier de l'époque, qui expliquera en partie aussi le « grand accord de paix sociale » proposé en 1946 aux syndicats par Louis Zurstrassen (cfr. infra).

¹⁴⁵ *Le Jour*, 15 juillet 1955. La pelote de laines de l'usine « La Vesdre » figurant sur le deuxième rabat de couverture de ce livre m'a été donnée par ma cousine Geneviève Pitot. Une grande partie de cette usine vient de bénéficier d'une belle réaffectation multifonctionnelle par les soins de Jean-Pol Bollette.

¹⁴⁶ BERTRAND, Marie-Noëlle, *Le progrès technique et le déclin des industries verviétoises*, mémoire ULg, 1986, p. 65 et *Rapport 1954 de la chambre de Commerce et d'Industrie du l'arrondissement des Verviers*, liste des membres 1955, p. 139-143.

¹⁴⁷ DE JAEGHER, Jean, *La laine et le marché commun*, Louvain, Nauwelaerts, 1958, p. 94.

¹⁴⁸ RENSON, André, *A Verviers, un kiosque à musique*, Namur, MET, 1995, p.19 et 27.

¹⁴⁹ *Le Courrier*, 14 décembre 1955, 10 janvier et 13 mai 1956.

¹⁵⁰ *Le Jour*, 24 janvier 1955

¹⁵¹ BEDEUR, Michel et ZAGAGLIA, Paolo, *op.cit.*, p. 151. Lorsqu'en 2003 l'Institut du Patrimoine dut contacter tous les membres de la vieille société du Manège pour racheter leur bâtiment, menacé de destruction, afin que ces bureaux devenus inoccupés puissent être reconvertis en appartements, la société comptait alors 126 actionnaires dont certains en Australie, qu'il fallut contacter chacun séparément.

¹⁵² LEON, Paul, *Dictionnaire des rues de Verviers*, tome 1, Verviers, 1977, p. 184.

¹⁵³ *Le Jour*, 13 avril et 19 mai 1955.

¹⁵⁴ *Rapport 1954 de la chambre de Commerce et d'Industrie de l'arrondissement de Verviers*, liste des membres, 1955, p. 173.

¹⁵⁵ *Rapport sur les affaires communales pour 1955*, p. 69. Les « garnis » sont des chambres mises en location temporaire en dehors du circuit hôtelier.

¹⁵⁶ Qui a disposé de deux filiales dans le Massachussets aux Etats-Unis, « Duesberg-Bosson of America » à Fichtburg et « Duesberg-Bosson Wollen Spinning » à Jefferson (document d'entreprise confié par Marc Simonis).

¹⁵⁷ *Impact*, n° de janvier 1974, p.74. Sur Marabout, rien ne peut évidemment remplacer l'ouvrage de DIEU, Jacques, *Cinquante ans de culture Marabout*, Verviers, Nostalgie, 1999 .

¹⁵⁸ *Temps jadis*, n° 48 d'octobre 1995, p. 24.

¹⁵⁹ *Liège Province d'Europe*, n° 236 de novembre 1996, témoignage anonyme cité p.15.

¹⁶⁰ Témoignage dans Olivia REGOUT, *Une approche sociologique de l'élite industrielle textile verviétoise dans la seconde moitié du XXe siècle*, mémoire de licence en histoire, UCL, 2006-2007, tome II, p. 76.

¹⁶¹ *Idem*, tome II, p. 38. Il faut souligner que cette « foi dans la laine » était largement partagée à l'époque par l'ensemble des Verviétois ainsi qu'on le verra et pas seulement par le patronat, comme me l'ont rappelé avec pertinence Joseph Beckers, ancien professeur à l'Institut St-Michel qui s'est longuement penché sur le déclin du textile local (témoignage écrit du 23 septembre 2019) et Marc Simonis, ancien dirigeant de Traitex puis des draps de billard « Iwan Simonis » (rencontre le 2 octobre 2019) .

¹⁶² Fédération patronale de l'industrie textile de Verviers, *Rapport de la Commission économique*, juillet-août 1955, 27 pages.

¹⁶³ HORN, Jules, « La vallée de la Vesdre » dans *Industrie*, revue de la Fédération des Industries de Belgique, n° 11 de novembre 1955, 12 pages.

¹⁶⁴ STEPHANY, Pierre, *Rien ne va plus*, *op.cit.*, p. 15 – 16.

¹⁶⁵ HORN, Jules, *op.cit.*, p.9.

¹⁶⁶ Voir WINTGENS, Pierre, « Mes souvenirs de Dolhain et environs, important centre textile au XXe siècle » dans *Les Carnets du passé*, n° 21 de décembre

2016, p. 3 – 19. La filature Wintgens est parvenue à rester en activité jusqu'en 1997, figurant alors parmi les sept survivantes d'Europe occidentale.

¹⁶⁷ WINTGENS, Pierre, *Evolution économique de la région verviétoise*, mémoire UCL, 1953, p. 161 et suivantes

¹⁶⁸ Note non datée (mais se situant, d'après son contenu, entre 1954 et fin 1955) figurant dans un dossier de René Dawant (« Vie sociale après 1945 ») au Centre de documentation sur la laine.

¹⁶⁹ On se rappellera que les dirigeants des deux plus grandes entreprises textiles verviétoises furent l'un et l'autre inquiétés dans le contexte de l'après-guerre puis rétablis dans leur honneur.

¹⁷⁰ DAWANT, René, *Le syndicalisme en textile verviétois*, Verviers, CSC, 1986, p. 41-51.

¹⁷¹ NOLS, Emile (et autres), *L'économie de la région verviétoise*, Liège, CEW (Conseil économique wallon), 1963, p. 23 et 98-99.

¹⁷² DAWANT, René, « Note sur la mentalité ouvrière verviétoise », rédigée en 1986 pour Marc BERTRAND en vue de son mémoire de licence en sciences économiques à l'ULg sur *Le progrès technique et le déclin des industries verviétoises* (note conservée au Centre de documentation sur la laine avec le mémoire de M. Bertrand).

¹⁷³ Les procès-verbaux des réunions des 25 août, 9 septembre, 14 et 21 octobre, 5 novembre et 3 décembre 1955, 17 et 24 mars 1956 sont conservés dans le Fonds Dawant au Centre de documentation sur la Laine. Des procès verbaux de réunion patronales de l'époque confiés jadis à l'auteur d'*Australia* ont été exposés au Musée en septembre 2019 mais avec interdiction expresse de consultation.

¹⁷⁴ *Le Travail*, 23 juillet 1955.

¹⁷⁵ *Idem*, 27 août 1955.

¹⁷⁶ L'accord syndical est exprimé dans le *PV de l'entrevue (patrons-syndicats) du vendredi 9 septembre 1955*, conservé dans le Fonds Dawant au Centre de documentation sur la Laine.

¹⁷⁷ *La Meuse* et *Le Jour* notamment, fin mai 1955.

¹⁷⁸ *Le Jour*, 25 mai 1955.

¹⁷⁹ *Le Courrier*, 14 mai 1955 (« Parlons laine »).

¹⁸⁰ *Idem*, 15, 16, 17 et 23 juin ; 22 août, 6 et 9 septembre ; 7, 8 et 9 novembre ; 5 décembre 1955 (articles de Jo Gérard).

¹⁸¹ *Le Travail*, 16 septembre, 14 et 25 novembre, 26 décembre 1955.

¹⁸² *Idem*, 9 juin 1955.

¹⁸³ *Idem*, 21 juin 1955

¹⁸⁴ *Le Courrier*, 15 au 17 juin 1955.

¹⁸⁵ *Le Jour*, 22 juin 1955 et *Le Courrier*, 23 juin 1955.

¹⁸⁶ *Le Jour*, 23, 25, 27 et 29 juin, 1, 2, 7, 9, 12, 15, 16 et 19 juillet 1955. Voir aussi *Le Courrier*, 8 et 25 juin ainsi que *Le Travail*, 15 juin 1955. Tous les détails qui suivent sur la Foire sont extraits de l'un ou l'autre de ces articles.

¹⁸⁷ *Le Jour*, 16 juillet 1955.

¹⁸⁸ *Idem*, 4 juillet, 19 et 26 novembre 1955.

¹⁸⁹ Sur André Peltzer en 1934, voir le numéro du *Pourquoi pas ?* du 13 avril 1934 et sur Hubert Duesberg voir BECKERS Louis et GARDIER Léonard, *Une école, une rue, un siècle* (nb : sur l'école technique Don Bosco), Verviers, Pierre de Lune, 2000, p. 76 notamment.

¹⁹⁰ *Le Jour*, 11 juillet 1955.

¹⁹¹ *Idem*, 19 juillet 1955.

¹⁹² *Le Courrier*, 6 septembre 1955.

¹⁹³ *Idem*, 9 septembre 1955.

¹⁹⁴ *Le Travail*, 16 septembre 1955.

¹⁹⁵ *Le Jour*, à propos de la lettre signée R.V., 5 juillet 1955.

¹⁹⁶ *Idem*, 3 septembre 1955.

¹⁹⁷ *Idem*, 24 septembre et 19 octobre 1955.

¹⁹⁸ *Le Courrier*, 25 octobre 1955, lettre signée B.P.

¹⁹⁹ *Idem*, 26 octobre 1955.

²⁰⁰ *Procès-verbaux des Entrevues patrons-syndicats* des 25 août et 25 octobre 1955 et du 24 mars 1956 : les syndicats tenteront encore au printemps '56 d'étendre ces augmentations aux peignages et aux lavoirs.

²⁰¹ MAHWIN, Valérie, *Les causes du déclin de l'industrie lainière verviétoise (1955-1970)*, mémoire UCL en Sciences économiques, 1992, tableau p. 18.

²⁰² NOLS, Emile, *op.cit.*, p. 124-126, 146 et 175

²⁰³ *Idem*, pages 146 et 175.

²⁰⁴ *Rapport de la Commission économique*, Fédération patronale textile, Verviers, 1955, p. 10-11.

²⁰⁵ *Idem*, p. 22.

²⁰⁶ *Idem*, p.23.

²⁰⁷ *Idem*, p.13.

²⁰⁸ Témoignage dans REGOUT, Olivia, *op.cit.*, tome II, p.76, 80 et 149.

²⁰⁹ *Rapport (...)*, *op.cit.*, p.13.

²¹⁰ Par exemple dans les mémoires de licence en Sciences économiques de BERTRAND, Marc, *Le progrès technique et le déclin des industries verviétoises*, UCL, 1986 et de MAWHIN, Valérie, *Les causes du déclin de l'industrie lainière verviétoise (1955-1970)*, 1992. Nous nous limitons ici à tenter de rendre compte des réalités économiques et sociales verviétoises de 1955 sans procéder à une analyse systématique des motifs de la fin du secteur qui n'aurait de sens qu'en la prolongeant au moins jusqu'à la première faillite de HDB trente ans plus tard.

²¹¹ *Le Jour*, 26 octobre 1955.

²¹² *PV des entrevues patrons-syndicats* des 21 octobre et 5 novembre 1955.

²¹³ *Le Jour*, 30 octobre et 1^{er} novembre 1955.

²¹⁴ *Idem*, 19 novembre et 2 décembre 1955.

²¹⁵ NOLS, Emile, *op.cit.*, p. 64-65.

²¹⁶ GUISET, Jacqueline, *Forces murales. Un art manifeste*, Wavre, Mardaga, 2009, p. 33.

²¹⁷ *Le Courrier*, 21 novembre 1955.

²¹⁸ *Le Travail*, 14 novembre 1955. Je souligne ici le mot « angoissant ».

²¹⁹ *Le Jour*, 4 décembre 1955. De même, c'est moi qui souligne le mot « automatiquement ».

²²⁰ Malgré la suggestion de René Dawant. Cfr *PV de l'entrevue patrons-syndicats* du 14 octobre 1955.

²²¹ *Le Jour*, 8 décembre 1955. Un carton de bière figurant en couverture de ce volume provient de la brasserie « Le coq d'Or » dont la famille du député libéral (et futur ministre de 1958 à '61) Jacques Vanderschueren était actionnaire.

²²² *Idem*, 12 décembre 1955.

²²³ *Idem*, 14, 15 et 16 décembre 1955.

²²⁴ *Idem*, 24 et 25 décembre 1955.

²²⁵ *Le Jour*, 27 décembre 1955, 10 et 19 janvier 1956.

²²⁶ Note manuscrite (non datée) de René Dawant dans sa farde « Négoces », conservée au Centre de documentation de la laine.

²²⁷ *PV de l'entrevue patrons-syndicats* du 19 mars 1956.

²²⁸ Lettre d'Iwan Simonis à M. Ransaert, directeur du bureau belge du Secrétariat International de la laine (où siégeait I. Simonis). Archives communales de Verviers, Fonds des Archives familiales Simonis, chemise 287.

²²⁹ *Le Courrier*, 23 avril 1956.

²³⁰ Voir le document évoqué note 172. Sur le syndicalisme chrétien dans le textile verviétois, voir DAWANT, René, *Le syndicalisme en textile verviétois*, Verviers, CCTB, 1986, 70 pages, qui couvre jusqu'au début des années '50.

²³¹ Marc BERTRAND, *op.cit.* (voir note 210).

TABLE DES MATIÈRES

PREFACE par Dominique Nahoé page 7

INTRODUCTION p. 21

Le monde et la Belgique en 1955 p. 22

Baudoin à Verviers p. 23

Le témoignage de Pierre Stéphan y p. 24

Les Verviétois dans le déni p. 25

Au-delà d’*Australia* p. 26

Remerciements p. 27

***Photos* p. 29**

1. TRANCHES DE VIE EN BORDS DE VESDRE p. 33

Des défilés de mode p. 34

Les bals d’école p. 35

La mode en ce temps-là p. 36

L’enseignement p. 37

La guerre scolaire p.39

La vie politique p. 40

***Photos* p. 42**

Le veau à deux têtes p. 49

Deux clubs de foot au sommet p. 50

D'autres disciplines sportives p. 51

Mécénat sportif mais aussi culturel p. 52

Le Grand-Théâtre p. 54

Les concours internationaux p. 55

Un monde en difficulté, les chorales p. 56

Photos p. 57

L'essor du jazz et de nouvelles vedettes p. 61

Les cinémas p. 61

Les débuts de la télévision p. 62

Les loisirs populaires p. 64

Une relance du carnaval ? p. 64

Cortèges, kermesses et fêtes de fin d'année p. 65

Des commerces florissants p. 67

Quatre quotidiens p. 68

La presse pour la jeunesse p. 69

Photos p. 71

2. VILLE HAUTE, VILLE BASSE : PORTRAITS URBAINS p. 85

Michel Graindorge enfant p. 87

Graindorge Adolescent p. 88

Luc Sante p. 90

Myriam Tonus p. 91

Edmée de Xhavée p. 92

Une ville à l'étroit mais coupée en deux p. 93

Photos p. 95

3. DEMOGRAPHIE, LIEUX DE VIE, MOBILITE p. 99

Une crise démographique p. 101

Les maternités p. 102

Le départ de jeunes ménages p. 102

Les infrastructures communales p.103

Un habitat vétuste p. 104

Urbanisme déficient, hygiène douteuse p. 105

Photos p. 107

Bus et trams p. 110

L'essor de l'automobile p. 110

Photos p. 112

4. COMMERCE, USINES ET LAINIERS AU CŒUR DE LA CITE p. 121

Des centaines de magasins p. 122

Cafés, restos et artisans voisins des industries p. 123

Gérardchamps et Ensival p. 125

Rue David et alentours p. 126

Hodimont p. 127

600/Fabriques, Dison, Petit-Rechain, Pepinster p. 128

***Photos* p. 129**

En centre-ville p. 136

Au sud et à l'est p. 137

Rue de Limbourg p. 138

Les « marchands de ploquettes » p. 139

Les lieux des lainiers p. 140

Caserne, banques et hôtels p. 141

Les autres secteurs industriels p. 142

***Photos* p. 144**

5. LE TEXTILE DANS LA BOURRASQUE p. 153

« Rien ne remplace la laine » p. 155

Un secteur déjà en déclin malgré un boom passager p. 156

Des chiffres interpellants p. 157

Quels remèdes ? p. 158

Un climat social apaisé p. 159

Une concertation sociale permanente p. 160

Les inquiétudes de la Chambre de Commerce p. 161

***Photos* p. 163**

Les questions de la presse locale p. 168

La Foire internationale textile à Bruxelles p. 169

Premiers contacts avec le Gouvernement	p. 170
La concurrence étrangère, seule responsable	p. 171
De rares autres sons de cloche	p. 172
Des analyses syndicales convergentes	p. 174
Les écarts avec la Flandre	p. 175
Identité de vues patronat/syndicats	p. 177
Le textile verviétois reçu par le Gouvernement	p. 178
Le choc : la fermeture de Voos	p. 179
Interpellations politiques	p. 180
Analyse inchangée ou presque	p. 181
Les mesures gouvernementales	p. 181
<i>Photos</i>	p. 184
NOTES	p. 189
TABLE DES MATIERES	p. 202

(Du même auteur : suite)

En collaboration

Le Forum de Liège et l'œuvre de Jean Lejeur (avec Jacques Barlet), Namur, IPW, 2008, 60 p. (Carnet du Patrimoine n° 50)

Sur les traces du Mouvement wallon (avec Frédéric Marchesani), Namur, IPW, 2009, 220 p.

Verviers, 250 ans de résistance (avec Jean-François Potelle), Mons, Le Cerisier, 2009, 356 p.

Ma Terre, la Meuse pour horizon (avec Corinne Boulangier), Namur-Bruxelles, IPW/RTBF, 2010, 200 p.

Ma Terre, ils ont bâti des montagnes (avec Corinne Boulangier), Namur-Bruxelles, IPW/RTBF, 2011, 216 p.

Le patrimoine wallon, un aperçu général (avec Pierre Paquet), Namur, IPW, 2013, 44 p. (Carnet du Patrimoine n° 100)

Conception et direction scientifique

Le patrimoine majeur de Wallonie, Namur, Région wallonne, 1993, 496 p.

Wallonie. Atouts et références, Namur, Région wallonne, 1995, 464 p.

L'Aventure régionale, Bruxelles, Luc Pire, 2000, 358 p.

Le XIXe siècle verviétois, Verviers, CTLM, 2002, 380 p.

Le patrimoine verviétois, Verviers, Aqualaine, 2004, 142 p.

Des forgerons du Franchimont aux métallos de Socomef, Verviers, Idees, 2012, 158 p.

D'un monde à l'autre. Le patrimoine wallon du XVIIIe siècle à 1830 au travers de 40 personnalités, Namur, IPW, 2015, 296 p.

Le pôle d'archéologie industrielle du Solvent, Namur, IPW, 2017, 360 p.
(« Dossier de l'IPW » n° 25)

Mis en page par l'auteur.
Couverture Sandrine Gobbe.
Achevé d'imprimer en novembre 2019
sur les presses de l'imprimerie Bietlot à Gilly.